LE

SANG MÊLÉ

DRAME EN CINQ ACTES

EN PROSE

PAR

ÉDOUARD PLOUVIER

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1856

Prix : 1 fr. 75

LE SANG-MÊLÉ

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 14 mars 1856.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.

LE
SANG-MÊLÉ

DRAME

EN CINQ ACTES, EN PROSE

PAR

EDOUARD PLOUVIER

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 bis

1856

LE SANG-MÊLÉ

PERSONNAGES.

MAXIME TIMOR	MM.	FECHTER.
LORD WILLIAMS FACKLAND		VALNAY.
M. DE CROIX-MARE, planteur		DESHAYES.
GEORGES, peintre		A. BARON.
LE PÈRE VINCENT		BOUTIN.
M. DE L'ACHESNAIE, magistrat		VERDELLET.
LORD ARTHUR CHICHESTER		SCHEY.
RAOUL DE CUEILLES		CHARLY.
FABIEN D'EGTALL		CALISTE.
LE DOCTEUR DANIEL		STEINER.
ANDRÉ, domestique chez M. de Croix-Mare		LANSOY.
JÉROME, domestique chez Maxime TIMOR		MERCIER.
UN GUIDE		ÉDOUARD.
UN MONSIEUR, qui a la bouche pleine		TOUROULLE.
MADELEINE	Mmes	PAGE.
MADAME CORA DE CROIX-MARE		V. GOY.
MARIE, sa fille		ULRIC.
ROSE SIMON, marchande de fleurs		ALPHONSINE.
MISTRISS ALDBOROUGH		ASTRUC.
MISS REBECCA ALDBOROUGH		DUNOYER.

VOYAGEURS, INVITÉS, DOMESTIQUES blancs et de couleur.

— 1845-1846 —

L'action se passe, au premier acte, en Suisse; aux quatre autres, à Paris.

LE SANG-MÊLÉ

ACTE PREMIER

Au Grinderwald.

Un chalet-auberge à l'enseigne de l'ARC DE GUILLAUME TELL sur l'un des points les plus élevés du Grinderwald, dans le canton de Berne.

—

Le théâtre représente l'intérieur du premier étage. C'est une grande salle commune, servant aussi de salle à manger et qui occupe quatre plans du théâtre, la terrasse comprise. L'avancement de cette terrasse prend les deux premiers plans, qui se trouvent ainsi à ciel découvert. Ils sont rattachés de chaque côté aux plans du fond par une balustrade de bois à jour, laquelle est censée continuée jusqu'au bord de la scène, et qui forme à droite une galerie qui se perd en tournant au fond. Aux deux premiers plans de droite, par-dessus la balustrade on peut voir entre des cimes de sapin et de melèzes dans les profondeurs d'un ravin; à gauche, les arbres et le terrain montrent que, de ce côté, le chalet est de plein pied. A la limite de la terrasse, les montants en charpente de la construction laissent voir de chaque côté les volets repliés, par lesquels la grande salle se ferme l'hiver. Aux deux tiers de la hauteur de la scène et en surplombant se rejoignent les deux aires du toit du chalet chargés de plusieurs pierres; au milieu du faitage et fixée au pignon l'enseigne montrant un arc croisé par une flèche : A L'ARC DE GUILLAUME TELL. — Dans la salle, au deuxième plan, premier de l'intérieur, une fenêtre de chaque côté; au plan suivant, et se faisant face, deux portes; celle de droite conduit aux cuisines, à l'intérieur; celle de gauche, qui conduit au dehors sur la galerie donne entrée aux voyageurs. Entre cette porte et la fenêtre un buffet avec dressoir et au-dessus une glace penchée, vis-à-vis une cheminée très-grande et très-ornée. Au fond, de chaque côté, presque dans l'angle, l'ouverture de deux corridors qui pénètrent dans le corps de retraite du chalet, et au milieu quatre portes de chambres ouvrant dans la salle commune et numérotés 7, 8, 9 et 10; au centre de la salle, une grande table ovale entourée de siéges; d'autres siéges çà et là, de petites tables sur la terrasse. Il y a sur l'une d'elles ce qu'il faut pour écrire. Tout l'ensemble est d'un aspect riant et pittoresque; au fond du théâtre et bien au delà du chalet, les Alpes bernoises, les glaciers de l'Oberland, se détachant sur le ciel bleu foncé et limpide du mois d'août; à droite, la Jungfrau; beaucoup plus loin, à gauche, le Grimsel.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, puis MADELEINE.

(Au lever du rideau, Rose en costume de Suissesse est seule, debout devant la glace qui surmonte le buffet et achève sa toilette.)

ROSE, avec un soupir.

Ah! la dernière fois que je l'ai mis, ce costume, c'était à Paris, le 8 février, une certaine nuit que je voudrais bien ou-

blier, mais aujourd'hui j'ai fait taire mes souvenirs, et comme il fait beau et qu'il nous arrivera sans doute encore des voyageurs, j'ai eu le courage de me faire jolie!... Non là, vraiment, je ne suis pas mal!...

MADELEINE, entrant par la galerie et regardant dans la vallée ouverte sous ses yeux.

Ces précipices de Grinderwald, où les torrents mugissent, ont pour moi un charme plein de vertige et d'épouvante!... Je me rappelle toujours ces deux amants du village d'Unterseen, à qui leurs parents défendaient de s'aimer : en valsant ensemble au bord d'un abîme pareil à celui-ci, ils s'y précipitèrent tous deux. Heureusement Georges est à Paris! et nous n'avons pas de parents qui nous séparent!... Si j'allais tomber là, mon Dieu!... (Comme gagnée par le vertige, elle recule effrayée.)

ROSE.

Comment me trouves-tu?

MADELEINE.

Charmante, Rose; comme ton costume! Mais pourquoi ce costume aujourd'hui? (Pendant toute cette scène, Rose et Madeleine rangent çà et là dans la salle.)

ROSE.

Pourquoi?... qu'est-ce que je t'ai dit, Madeleine, à Paris, un soir de l'hiver où nous nous sommes connues chez le papa Vincent, ton père adoptif?

MADELEINE.

Que chaque année, au retour du printemps, tu quittais la boutique de ta marraine, passage de l'Opéra, où tout l'hiver tu assembles des fleurs...

ROSE.

Et pourquoi faire?

MADELEINE.

Pour venir en Suisse, dans le canton de Berne, au bord des glaciers du Grinderwald, dans ce chalet où nous sommes, à l'*Arc de Guillaume-Tell*, et là, aider à ton oncle, l'aubergiste, un brave homme malade et vieillissant!...

ROSE.

Et puis?

MADELEINE.

J'ai trouvé ça charmant, moi, d'être Parisienne pendant l'hiver, et Suissesse aux beaux jours.

ROSE.

Et puis?

MADELEINE.

Et puis, il y a quatre mois, oui, quatre, puisque nous sommes au mois d'août, comme tu te disposais à partir, tu m'as trouvée pâle et un peu fatiguée par les leçons de musique qce je donne tout l'hiver; et comme tu t'intéresses à ma santé, et uomme d'ailleurs, l'été, mes élèves vont respirer la cam-

pagne, tu m'as offert de m'emmener avec toi respirer aussi et ranimer ma santé.

ROSE.

Peut-être aurais-tu autant aimé rester à Paris! Pourtant, tu as accepté, le bon Vincent ayant consenti, les larmes aux yeux, il est vrai, ainsi qu'une autre personne...

MADELEINE.

Oui, (A part.) il pleurait.

ROSE.

Et après?

MADELEINE.

Après? Dam! nous sommes arrivées ici.

ROSE.

Bien! mais ne t'avais-je pas dit que dans ces montagnes c'est l'usage, aux jours d'été, de faire revêtir aux jeunes filles des auberges leur costume du canton, ça ajoute au pittoresque cherché par les voyageurs, et ça achalande les auberges comme celle-ci?

MADELEINE.

Oui, je me souviens; mais alors, ma petite Rose, ce charmant costume, pourquoi donc avais-tu cessé de le mettre, toi?

ROSE.

Ah! des raisons à moi! que je te dirai plus tard!...

MADELEINE.

Dis donc, ma Rose, tu n'as pas vu encore le facteur?

ROSE.

Non! pas plus qu'hier (Avec une intention railleuse.) De qui attends-tu donc des nouvelles avec tant d'impatience? Ce n'est pas du banquier qui te sert ta petite pension que te font tes parents inconnus. Tu n'as besoin de rien ici!

MADELEINE, lui serrant les mains.

Ah! Rose!

ROSE.

C'est donc de ton père adoptif?

MADELEINE, vivement.

Oui, c'est de mon père Vincent! N'est-ce pas bien naturel? ne suis-je pas bien son enfant?

ROSE.

Ah çà! mais on dirait que je l'attaque, ce pauvre brave homme! comme si toute petite, à mon arrivée à Paris, je n'avais pas été aussi sa fille, moi? Par malheur, il ne sait guère écrire, notre papa, et si tu attends une lettre de lui...

MADELEINE.

Mon Dieu! Rose, que tu es méchante!

ROSE.

Mon Dieu! Madeleine, que tu es dissimulée!

MADELEINE.

Moi?

ROSE.

Eh! oui. Pourquoi ne pas dire tout bonnement que tu désires des nouvelles de Georges, l'autre enfant adoptif du père Vincent, ton frère d'affection, ton compagnon d'épreuves et aussi (je le dirai bien bas puisque tu y mets tant de mystère) (Haut et gaiement.) ton amoureux.

MADELEINE.

Ah! Rose...

ROSE.

Eh bien! quoi? puisque vous serez mariés cet hiver, ce qui est très-bien, ma foi! J'aime qu'on se marie pour l'hiver, moi, surtout quand on est pauvre. Le froid arrive : on s'embrasse, ça réchauffe! La neige tombe, il gèle : on s'embrasse plus fort et on se réchauffe davantage! C'est économique et c'est charmant!

MADELEINE.

Quelle heureuse nature tu as! et comme tu es bonne! Rose.

ROSE.

Tu m'appelais méchante tout à l'heure! parce que je voulais te faire parler de ton amoureux.

MADELEINE, assise.

Ah! encore!

ROSE, s'asseyant aussi.

C'est donc le mot qui t'égratigne! je l'aime, moi, ce mot-là! Je n'aimerais pas dire amant, ça ne me semble pas bien honnête; époux, ça me paraît bien cérémonieux; prétendu, futur, je trouve ça incertain! amoureux, c'est joli comme l'amour; ça respire le grand air, les fleurs, les chansons! d'autant plus que d'être amoureux, ça n'empêche pas d'être époux, au contraire.

MADELEINE.

Et toi, Rose, est-ce que tu ne songes pas aussi à te marier... un de ces jours d'hiver?

ROSE, tout d'un coup moins gaie.

Ah! faudrait qu'il fasse joliment froid! et encore!... non, Madeleine, non! je n'y songe pas.

MADELEINE.

Pourquoi donc?

ROSE.

Parce que je suis trop honnête pour le vouloir!...

MADELEINE.

Et pourquoi es-tu trop honnête pour vouloir te marier?

ROSE.

Parce que je ne suis pas assez honnête pour le pouvoir.

MADELEINE.

Toi, ma Rose!...

ROSE.

Oui, moi, je ne puis épouser qu'un seul homme, vois-tu?...

et... celui-là... Tiens, un de ces jours, je te raconterai mon petit chapitre de roman. En attendant, sache que tu es bien heureuse, toi, tu aimes, et il y a de quoi en être fière, un brave et loyal amoureux. Enfants trouvés tous deux, vous vous ferez une famille sous la bénédiction du digne père Vincent, tandis que moi, pauvre grisette de Paris!...

MADELEINE.

Rose, voyons...

ROSE, gaiement.

Bah! je ne veux pas t'attrister, ni moi non plus. (Elle se lève.) Le bon Dieu arrangera tout ça!

SCÈNE II.

LES MÊMES, MISTRISS ALDBOROUGH, MISS RÉBECCA.
(Elles entrent par la porte de gauche.)

MISTRISS ALDBOROUGH, à Rose.

Mademoiselle, à quelle heure, je vous prie, partira le guide pour l'excursion au Grinderwald?

ROSE.

A une heure, Madame.

RÉBECCA, à Madeleine.

Le glacier de Grinderwald est périlleux, apprenez-moi, pour les voyageurs?

MADELEINE.

Oui, Miss; mais...

RÉBECCA.

Très-bien!... (Elle va regarder à droite.)

MISTRISS ALDBOROUGH, à Rose.

Mademoiselle, à quelle heure fera-t-on le lunch?

ROSE.

Le... quoi...

MISTRISS ALDBOROUGH.

Le lunch, le collation?

ROSE.

Vous voyez!... tout à l'heure, Madame.

MISTRISS ALDBOROUGH.

Bien! nous avons rendez-vous dans cette hôtellerie, avec mon neveu, lord Arthur Chichester. Il n'est point arrivé, je vous prie, pendant notre promenade?

ROSE.

Non, Madame.

MISTRISS ALDBOROUGH.

Ah!

RÉBECCA, à Madeleine en lui montrant le ravin.

C'est un endroit fort dangereux, n'est-ce pas, Mademoiselle?

MADELEINE.

Oh! oui, Miss. Il faut prendre garde, ne pas vous pencher!

RÉBECCA.

Ah! très-bien! (Elle regarde complaisamment le précipice, le salue en souriant et lui envoie des baisers.)

MISTRISS ALDBOROUGH, reprenant.

Et... aucun voyageur nouveau n'est venu?

ROSE.

Aucun, Madame!

MISTRISS ALDBOROUGH.

Bien, nous rentrons dans notre appartement jusqu'à l'instant du repas; venez, ma fille.

RÉBECCA.

Je consens. (Au moment où toutes deux vont entrer dans le corridor de gauche, mistriss Aldborough revient à Rose.)

MISTRISS ALDBOROUGH.

Mademoiselle, je vous prie?

ROSE.

Madame?

MISTRISS ALDBOROUGH, indiquant à Rose son costume bernois.

Cet habillement que vous portez là, aujourd'hui même...

ROSE.

Cet habillement...

MISTRISS ALDBOROUGH.

Il n'est pas joli du tout! (Elle rentre.)

RÉBECCA, revenant vers Madeleine.

Est-il vrai? Mademoiselle, apprenez-moi que des voyageurs sont tombés dans le glacier, voilà trois semaines?

MADELEINE.

Oui, un voyageur, Miss...

RÉBECCA, d'un air contrarié.

Ah! pas plus qu'un seul! est-il mort?...

MADELEINE.

Hélas! oui.

RÉBECCA, satisfaite.

Oh! très-bien! très-bien! (Elle disparaît avec sa mère dans le corridor.)

ROSE.

Elles sont charmantes!

MADELEINE.

Je vais un peu près de ton oncle, Rose. Il peut avoir besoin de moi. (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE III.

ROSE, MAXIME, FACKLAND.

(Ils entrent par la galerie.)

MAXIME, au dehors.

Entrez, Monsieur!

FACKLAND, de même.

Oh! Monsieur, après vous!

MAXIME, entrant.

Puisqu'il le faut....

FACKLAND.

Ah! je suis ravi d'être arrivé! ça a l'air honorable, ce chalet de l'*Arc de Guillaume Tell!...*

ROSE, prêtant l'oreille.

Oh! mon Dieu! cette voix! (Haut en les regardant alternativement.) Qu'y a-t-il pour le service de ces Messieurs? Ces Messieurs ont sans doute l'intention de rester à coucher au chalet?

MAXIME.

Oui, Mademoiselle, moi du moins! (Il va regarder de chaque côté de la terrasse.)

FACKLAND, à lui-même, regardant Rose.

En vérité! on dirait ma Suissesse du bal de l'Opéra. (Haut.) Moi aussi, ma belle enfant, je compte dormir sous votre toit!

ROSE, à part.

C'est sa voix... et son regard!... (Allant au buffet dont elle ouvre un tiroir et revenant.) Alors, je prierai ces Messieurs de vouloir bien écrire leurs noms sur le livre des voyageurs.

FACKLAND, prenant le livre.

Est-il bien peuplé, ce livre? (A part.) Charmant hasard qui me fait retrouver ici cette aimable fille! (Haut.) Voyons un peu en quelle compagnie nous allons nous commettre? (Lisant.) M. de Lachesnaie.

MAXIME, à part.

M. de Lachesnaie! ah! j'étais bien renseigné.

FACKLAND, continuant.

Lord Norton, sir John Fairfax, lord Clarendon, James Harleig, mistriss... (S'interrompant d'un air furieux.) Ah! Pétersbourg et Chandernagor!

MAXIME, revenant s'asseoir sur la terrasse.

Que vous arrive-t-il?

FACKLAND.

Ne prenez pas garde! c'est ma façon de jurer, vous savez bien, façon de touriste enragé... Ah! Sarragosse et Milan! Je repars! Je m'en vais loin d'ici, très-loin, à l'instant, adieu!

ROSE.

Eh quoi! il se sauve déjà!

FACKLAND, regardant Rose, à part.

Elle est pourtant plus gentille encore qu'à Paris. (Regardant Maxime.) Je le regretterai aussi, ce singulier homme, qui me plaisait comme compagnon. (Relisant à haute voix et avec douleur.) Mistriss Aldborough, miss Rébecca Aldborough! Je ne peux pas leur échapper. (Changeant de ton.) Ah! quel espoir! (A Rose.) Ne sont-elles pas reparties ces aimables dames?

ROSE, tristement.

Elles étaient là, il n'y a qu'un instant, elles attendent quelqu'un.

FACKLAND.

Mon malheur est complet! (Regardant Maxime qui signe; à part.) Non! je suis sauvé! (Il va signer.) Là, sur la même ligne, car je reste avec vous.

ROSE, à part, avec joie.

Il reste!... oh! c'est lui! est-ce que je pourrai m'y tromper?

FACKLAND, signant.

Nous sommes vos hôtes, Mademoiselle.

ROSE, recevant le livre.

Merci, Milord.

FACKLAND, l'emmenant un peu à l'écart.

Non, mon enfant, vous vous trompez, ce n'est pas moi qu'il faut nommer « Milord » (Montrant Maxime.) C'est Monsieur!

ROSE, étonnée.

Comment! mais cependant?

FACKLAND.

Mademoiselle, c'est absolument comme je vous le dis.

ROSE.

Mais, Milord...

FACKLAND.

Hein?

ROSE, se reprenant.

Monsieur...

FACKLAND, lui prenant la taille.

Louis Durand, (Elle passe à gauche.) faites-nous servir du madère, si vous le voulez bien?

ROSE.

Mais! (A voix basse.) Comme ça vous ne me reconnaissez pas, Monsieur?

FACKLAND, un instant indécis.

Moi! non Mademoiselle?

ROSE, stupéfaite.

Ah! (A part.) L'un a le nom, l'autre à la voix, et cependant! ah! mon Dieu!... mon Dieu!... (Elle disparaît.)

SCÈNE IV.

MAXIME, FACKLAND.

MAXIME, montrant la droite.

Ce point de vue est admirable!

FACKLAND, offrant un cigare à Maxime.

Admirable! — Monsieur, depuis deux jours que nous nous sommes rencontrés au bord du lac de Thunn et que nous admirons ensemble, conduits par les mêmes guides, portés par la même voiture et mangeant aux mêmes tables, nous n'avons pas encore échangé nos noms, or, je viens d'apprendre le vôtre...

MAXIME, se levant.

Louis Durand.

FACKLAND, même mouvement.

Et à côté du vôtre, je viens d'écrire le mien. Williams Fackland. (Ils se rasseyent.) Maintenant, Monsieur, j'ai un service à vous demander : Je ne vous prie pas de m'écouter sans m'interrompre, attendu que vous ne m'interrompez jamais, bien que je parle toujours... ce qui fait que, de nous deux, c'est moi qui ai l'air d'être le Français.

MAXIME.

D'antant plus que vous parlez sans accent la langue de Voltaire : je vous écoute, Milord, tout disposé à vous être agréable.

FACKLAND.

Merci, mon cher compagnon, et reposez-vous, je vous en prie : c'est la première fois que je vous entends parler si longtemps. (Maxime sourit et n'ajoute rien.) Je suis bavard, Monsieur, vous n'en doutez pas... je suis de plus fantasque et étourdi, enthousiaste et imprudent, imprévoyant et amoureux, né enfin pour avoir vingt ans toute ma vie !... C'est comme si je vous disais que depuis l'âge de raison ou de folie, car ça revient au même, je me suis toujours prodigieusement ennuyé en Angleterre. (Courte pause et silence de Maxime.) De grâce, laissez-moi continuer. J'étais orphelin, Lord Fackland, comte de Neerwick, mon père, m'avait laissé peu de fortune; dès que j'eus vingt ans, je réalisai ce que je possédais, je réunis mes titres de famille et mes bank-notes dans le même portefeuille et je me mis en voyage ; or, voilà quinze ans que je parcours le monde, et jamais je n'ai eu l'envie de revoir l'Angleterre. C'est peut-être devenu un pays très-gai ! (Silence de Maxime.) Pardon ! ne m'arrêtez pas ! Un jour, à Madrid, je reçus de Londres une lettre qui me poursuivait depuis deux ans, elle était du fils de feu l'intendant de ma défunte famille, et m'invitait à me rendre à Madras pour y recueillir la succession d'un oncle dont je ne soupçonnais pas même l'existence ! et trépassé généreusement sans postérité... Comme à ce mo-

ment de ma vie il ne me restait plus guère en portefeuille que... mes papiers de famille, je partis pour Madras. En effet, le testament du nabab m'assurait de quoi regarnir mon portefeuille : seulement par un tout petit article, serpent caché sous des fleurs, il me priait d'épouser à mon retour en Angleterre miss Rébecca Aldborough, la dernière parente qui me restât et qui, si j'en juge par les lettres qu'elle a semées pour moi sur tous les chemins du globe, a appris que le testament lui léguait... ma personne. (Silence de Maxime.) Par pitié, ne m'interrompez plus ! Moi, Monsieur, j'abhorre le mariage en général, et en particulier le souvenir de miss Rébecca, petite fille ; si elle eût été pauvre... mais non ! Heureusement le testament disait : « Williams Fackland, à son retour en Angleterre... épousera miss Rébecca. » Eh bien ! me dis-je, il n'aura jamais lieu mon retour en Angleterre ; tomber en débarquant dans les bras de miss Rébecca... Vienne et Coromandel ! plutôt la mort ! Et il est bon de vous dire que je ne la crains guère, moi, la mort ! je crains seulement de vieillir. Aussi, lorsque j'aurai assez couru de Paris à Calcutta, et des mers de glace à la terre de feu, et qu'il me restera sur la tête un peu des neiges du nord, je sais bien ce que je ferai ?

MAXIME.

Que ferez-vous ?

FACKLAND.

Je tirerai du fond de mon portefeuille une petite perle qu'un fakir de l'Inde m'a vendue : l'Inde a des poisons qui sont de vrais trésors ! je la mettrai dissoudre un beau soir dans un verre de vin de Chypre ou de Porto... J'aime beaucoup le porto et vous ? (Maxime ne répondant pas, Fackland répond.) Vous avez bien raison... je boirai au succès de mon dernier voyage, et le lendemain un médecin, que mon domestique aura été quérir, dira : Milord a succombé à une apoplexie pulmonaire.

MAXIME.

Tiens !

FACKLAND.

Mais ne parlons plus de la mort ! il s'agit de quelque chose de pire, il s'agit de mis Rébecca et de mon mariage avec elle, et il faut que, mon cher compagnon, vous me sauviez du danger.

MAXIME.

Comment ?

FACKLAND.

Prenez mon nom pour cette journée, et laissez-moi porter le votre. (Maxime fait un mouvement.) De nous deux, encore une fois, c'est vous qui semblez être l'Anglais. Je parie que mis Rébecca vour reconnaît tout de suite ; moi, je ne saurai que lui dire ! Les bavards de mon espèce ouvrent toujours quelque brèche à l'ennemi ; vous, avec votre flegme superbe, vous résisterez aux prétentions de ma future, du moins... jusqu'à ce soir, et

quand nous aurons vu le Grinderwald, nous partirons la nuit, sur les ailes du vent, en oubliant de dire adieu à mes chères compatriotes, hein?

MAXIME.

Je refuse.

FACKLAND.

Mais non, vous ne refusez pas; vous dites oui, c'est évident; seulement vous prononcez mal! c'est si facile de s'appeler lord Fackland pendant quelques heures. Je vous prête bien ma voiture, moi, depuis deux jours, et vous l'avez trouvée excellente, prêtez-moi votre nom que je trouve excellent aussi, je vous jure que je vous le rendrai en bon état! Hâtons-nous, (Avec intention.) Milord, votre future pourrait nous surprendre!...

MAXIME, souriant.

Soit, je me rends, puisque cela vous oblige et que la plaisanterie ne doit pas durer.

FACKLAND.

A la bonne heure! et merci! je vais donc vous appeler milord Fackland, et vous me nommerez monsieur Louis Durand. C'est bien convenu! A propos, il faut tout prévoir : afin d'être en mesure de faire face à tout, si nous changions de portefeuille? Tenez, voici le mien.

MAXIME.

Mais!...

FACKLAND.

Quoi, que pouvez-vous craindre?

MAXIME.

Oh! rien, rien. (Se décidant.) Voici mon portefeuille.

FACKLAND.

Merci, surtout ne nous trompons pas, milord Fackland!

MAXIME.

Soyez tranquille, monsieur Louis Durand!

FACKLAND.

Çà, mais il n'arrive pas ce madère. (A part.) La pauvre enfant était si troublée qu'elle ne m'aura pas entendu.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROSE, puis MADELEINE.

ROSE.

Voici, Messieurs, ce que vous avez désiré; j'ai voulu vous l'apporter moi-même....

FACKLAND, prenant la bouteille et versant.

Ma jolie Suissesse, vous ne pouviez inventer rien de mieux pour nous le faire trouver bon. (Élevant son verre.) A vous, Milord!

ROSE, à part.

Milord!... cet homme sombre! .. Et lui, il n'est pas... c'est pourtant sa façon de parler!

MAXIME, à qui Fackland parle bas.

C'est bien convenu, monsieur Durand!

ROSE, à part.

Quoi! il s'appelle Louis Durand, et... c'est bien ses yeux! (Haut.) Voici deux chambres libres, Messieurs, et toutes préparées, c'est le 8 et le 9... Elles communiquent intérieurement... Dans un instant la collation... on partira ensuite pour le glacier.

MAXIME, distraitement.

Merci.

ROSE, à part.

Oh! celui-là, il ne fait guère attention à moi!

FACKLAND.

Je prends le n° 8, je l'ai toujours aimé.

ROSE, à elle-même.

Est-ce qu'il se souvient du 8 février!

FACKLAND.

Mille grâces, fraîche Rose!

ROSE, vivement.

Ah! vous savez mon nom?

FACKLAND, affectant un ton indifférent.

Moi, je sais que vous êtes fraîche et rose, et que celui-là sera un homme heureux pour qui vous descendrez de ces montagnes où sans doute vous avez toujours vécu.

ROSE.

Ah! c'est trop fort. (Bas à Fackland.) N'oubliez pas cependant que j'ai votre promesse écrite et signée. (Elle s'éloigne sans attendre de réponse.)

FACKLAND, à lui-même.

Diable! prévenons mon remplaçant.

MAXIME.

Vous semblez préoccuper cette jeune fille, monsieur Louis Durand.

FACKLAND.

Un soir de carnaval, c'était le 8 février, un peu avant minuit, j'arrivais de Paris avec des intentions de plaisir; justement, il y avait bal à l'Opéra. Connaissez-vous ce bal-là?

MAXIME.

Non.

FACKLAND.

C'est dommage. (Il boit.) Buvez donc, vous ne buvez pas! J'étais en humeur de folie, tellement que je ne craignis pas de me travestir en... en pierrot et de me blanchir le visage pour me divertir d'une façon plus... vénitienne. Ah! ah! je suis bien peu Anglais, n'est-ce pas? Buvons donc! En me rendant au bal, l'idée me vient d'entrer chez une bouquetière pour orner mon costume avec des roses. Ah! Monsieur!...

MAXIME, le reprenant.

Milord!

FACKLAND.

Parbleu! ah! Milord, si vous saviez quelle charmante fille dormait là, seule, au milieu des fleurs!... avec un effronté baiser, je réveillai la bouquetière et je lui dis : (Madeleine et Rose sont au fond de la galerie depuis un instant; elles causent bas sur ce qui se rapporte à elles. Fackland a baissé la voix de plus en plus en se rapprochant de Maxime; ici, il lui parle bas tout à fait. Cependant, Madeleine et Rose ont un peu descendu la scène, et au moment où Fackland cesse de pouvoir être entendu, Rose élève la voix en parlant à Madeleine.)

ROSE.

Que veux-tu? il parlait si bien! et d'un air si sincère! Jamais je n'avais entendu une voix si tendre, moi, ni vu des yeux si doux! jamais de la vie!...

MADELEINE.

Pauvre Rose! (Rose reprend tout bas.)

FACKLAND, élevant de nouveau la voix.

Un instant après, elle redescendit en costume de Suissesse, je l'aidai à fermer la boutique, moi, moi, lord...

MAXIME, l'arrêtant.

Vous, Louis Durand...

FACKLAND.

Moi, Louis Durand, certainement!... Et nous partîmes. Nous restâmes peu de temps au bal. (Il se remet à parler bas.)

ROSE, reprenant haut.

Mais enfin ce qui doit diminuer un peu ma faute, c'est cette promesse qu'il me signa avec un empressement plein d'amour : « de m'épouser à son retour en France. »

MADELEINE.

Et il signa?

ROSE.

Villiams Fackland, comte de Neerwick.

MADELEINE.

Pauvre Rose! (Elles se remettent à parler bas.)

FACKLAND, haut.

Tel est l'écrit que dans ma folie amoureuse je signai étourdiment entre ses mains. Je l'aurais revue sans pouvoir dire ce que j'eusse fait; mais en rentrant à mon hôtel, je vis une chaise dans la cour. Deux personnes en descendaient... qui... devinez?

MAXIME.

Ma future et sa mère.

FACKLAND.

Ah! mais vous êtes déjà très-bien dans votre rôle! Oui, c'étaient miss et mistriss Aldborough. Le temps de dépouiller mon costume et je partis pour... pour... l'Allemagne, ma foi!

MAXIME.

C'est donc votre bouquetière que vous venez de retrouver ici?...

FACKLAND.

Justement... faut-il vous le dire, mon cœur a battu... (Il parle bas.)

MADELEINE, à Rose.

Et depuis, tu ne l'as plus revu?

ROSE.

Qu'aujourd'hui, sans pouvoir bien affirmer (Montrant Fackland et Maxime.) si c'est celui-ci ou celui-là; tu comprends... un visage tout blanchi!

MADELEINE, un peu plus haut que les précédentes fois.

Ah! pauvre Rose!

ROSE.

Enfin, le bon Dieu arrangera tout ça! (Au son de la voix de Madeleine, Maxime se retourne, et, à partir de ce moment, il ne cesse plus de la regarder.)

FACKLAND.

Aussi, ne voudrais-je pas que sous ce nom, dont vous voulez bien vous charger un peu, vous me prissiez ce petit cœur-là! Mais vous ne m'écoutez plus! (Suivant la direction des regards de Maxime.) Ah! je comprends... Carthage et Bornéo! Voilà une ravisante figure.

MAXIME, qui s'est levé et un peu distrait.

Oui, oui, tout cela est bien réglé, et la preuve... (Allant à Rose.) Ah çà! ma chère enfant, vous ne voulez donc pas me reconnaître?

ROSE, stupéfaite.

Moi, je ne veux pas... (A part.) Quoi! ce serait celui-ci?...

MAXIME, continuant en lui prenant la main.

Vous avez donc abandonné le passage de l'Opéra avec votre jolie compagne? Sans doute une jeune fille vivant dans les fleurs comme vous?

ROSE, à part.

Allons, c'est bien lui! (Haut.) Oh! non, Milord, Mademoiselle n'exerce, ni au Grinderwald, ni à Paris, le même état que moi.

MAXIME.

Elle a du moins de commun avec vous une beauté qui pénètre et qui enchante.

FACKLAND, qui observait Maxime, à part.

Il va bien! Allons! mon nom ne sera pas compromis. (Haut.) Eh bien! Milord, n'allons-nous pas un peu regarder nos miroirs?

MAXIME.

Me voici. (Avant d'entrer dans la chambre n° 9, regardant Madeleine encore une fois.) Dieu du ciel, la noble créature! (Il disparaît en même temps que Fackland. Lachesnaie paraît et s'incline devant Madeleine.)

MADELEINE, regardant la porte où est sorti Maxime. — A elle-même.

Comme cet étranger m'a regardée !... (Elle disparaît par la galerie.)

SCÈNE VI.

ROSE, LACHESNAIE, puis ARTHUR CHICHESTER.

LACHESNAIE, entrant et allant à Rose.

Il n'est pas venu de lettre pour moi, Mademoiselle?

ROSE.

Pour M. de Lachesnaie? Non, Monsieur.

LACHESNAIE.

Je pars dans une heure. Si ce soir ou demain des lettres arrivaient pour moi, vous voudriez bien les faire suivre à Berne. Je m'y arrêterai en retournant à Paris.

ROSE.

Cela sera fait, Monsieur.

LACHESNAIE.

Merci d'avance. (Il entre dans le corridor de gauche.)

ARTHUR, entre à gauche, en fredonnant d'une voix fausse un air de Guillaume-Tell.

« Toi que l'oiseau ne suivrait pas!!! » Musique de Guillaume-Tell. Voilà de l'à-propos. Salut! jeune montagnarde de la vieille Helvétie: je viens dans votre modeste asile demander de grâce l'hospitalité.

ROSE.

Monsieur fait honneur à la maison. En attendant, que désire Monsieur?

ARTHUR.

Milord, moi!... pas Monsieur; milord désire d'abord graver son nom sur le livre des voyageurs.

ROSE, à part, allant chercher le livre.

Quel drôle de petit monsieur!

ARTHUR, prenant le livre.

Merci, Betly; vous vous appelez Betly? (Lisant.) Lord Fackland est ici! Oh! quelle satisfaction, je vais donc le contempler; et mistriss Aldborough aussi, et miss Rébecca aussi; oh! je suis d'un contentement!.... A mon tour de graver mon nom. (Il écrit en prononçant.) Arthur Chichester.

ROSE.

C'est Milord que ces dames attendaient?

ARTHUR.

Oui, oui, je sais bien! miss Rébecca va toujours en avant pour chercher lord Fackland, et moi je reste toujours en arrière pour embrasser les Zurikoises, les Lucernoises, les Bernoises... (S'arrêtant brusquement.) Ah! j'oubliais... j'ai bien considérablement faim. En attendant la collation, donnez-moi un verre de quadruple Sthougthon!

ROSE.

De... Nous n'avons pas ici de cette liqueur-là, Milord!

ARTHUR.

Non? Qu'est-ce que vous avez, alors? Ah! l'affreux hôtel! Eh bien chantez-moi une tyrolienne, un air de ces montagnes... Tireli-reli-là-où.

ROSE.

Mais je ne sais pas chanter, Milord.

ARTHUR.

Pas de tireli-reli-là-où! non? Qu'est-ce que vous savez, alors? Ah! l'horrible chalet! Ah! j'oubliais... (Tirant son porte-cigare.) Allumez-moi un cigare.

ROSE, se détournant et s'éloignant.

Milord plaisante?

ARTHUR.

Jamais! il n'y a plus de bons cigares sur le globe! le seul moyen que j'aie trouvé d'améliorer les miens, c'est de les faire allumer par de jolies bouches. Allumez! allumez!...

ROSE, avec colère.

Quel drôle de petit monsieur! Assez! vous vous moquez, Milord.

ARTHUR.

Vous ne voulez pas... Non? (En colère, et criant de plus en plus.) Il n'y a donc rien ici; ni quadruple Sthougthon, ni complaisance, ni tireli-reli-là-où!... Abominable auberge! cabaret! (En parlant, il arpente la salle à grands pas, donne des coups de pieds aux tabourets, et frappe de son stick sur toutes les tables.)

ROSE.

Milord!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MAXIME, puis FACKLAND, puis MISS et MISTRISS ALDBOROUGH.

MAXIME, entrant.

Voilà bien du bruit!

ARTHUR.

Si je ne me retenais... j'y mettrais le feu, à votre atverne.

MAXIME, se retournant.

Qu'est-ce donc? que vois-je là? (Il va à Arthur et l'enlève de terre en le prenant par les épaules.) Où le mettrai-je donc bien, ce petit bonhomme? (Il regarde autour de lui, et, se décidant, il va poser Arthur sur le rebord extérieur de la balustrade de droite.)

ARTHUR.

Non! mais non! vous ne comprenez pas.

MAXIME.

Là! restez là, Monsieur, en pénitence! (Aux jeunes filles.) Soyez tranquilles, il n'est pas cassé.

FACKLAND, entrant.

Eh bien! que se passe-t-il donc?

ROSE, en souriant, à Maxime.

Merci, Milord.

ARTHUR.

Monsieur! Otez-moi de là, Monsieur? (Un son de cloche annonce la collation, que des domestiques viennent de dresser. Quelques voyageurs apparaissent. — Entrent mistriss Aldborough et miss Rébecca.

RÉBECCA, cherchant.

Oh! Arthur!... où êtes-vous? (L'apercevant.) oh! très-bien! où allez-vous, Arthur, apprenez-moi...

ARTHUR.

Faites-moi emporter de là, Rébecca; je vais glisser incessamment.

MAXIME, le reprenant.

Là! désormais, Monsieur, soyez doux avec les femmes!

ARTHUR, furieux.

Monsieur! Monsieur! dites-moi votre nom!

MAXIME.

Williams Fackland, comte de Neerwick.

MISTRISS ALDBOROUGH, ARTHUR ET RÉBECCA, ensemble.

Lui!

RÉBECCA, se jetant dans ses bras.

Ah! je le reconnais! c'est lui! c'est lui! je vais perdre le sentiment. (Maxime la dépose sur une chaise.)

MISTRISS ALDBOROUGH.

Milord! enfin, vous voilà! il y a une providence. (Maxime salue froidement.)

RÉBECCA.

Ah! nous nous ne quitterons plus, je vous prie; jamais plus! (Même geste de Maxime.)

ARTHUR.

Milord, je suis lord Arthur Chichester, votre petit-cousin et votre ami... Ah! j'oubliais... Vous pardonnez, n'est-ce pas, à un mouvement de vivacité?

MAXIME.

Milord!...

ARTHUR.

Convenu.

FACKLAND, bas à Maxime, en lui serrant la main.

Merci! Eh bien! qu'en dites-vous?

MAXIME, de même.

Nous partirons ce soir.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LACHESNAIE, LES AUTRES CONVIVES, puis MADELEINE. (On se place çà et là.)

MISTRISS ALDBOROUGH, à Maxime.

Là, Milord, entre la mère et l'enfant... (Avec émotion.) C'est

pour toute la vie ! (Rose va et vient, servant et surveillant le service.)

FACKLAND.

Ces montagnes dont l'aspect élève l'âme, ont encore ce mérite d'éveiller un appétit monstrueux.

UN MONSIEUR, la bouche pleine, et qui se trouve près d'Arthur.

Hon on on on !

ARTHUR, à ce Monsieur.

Vous dites, Monsieur ? Oh ! la Suisse ! les torrents ! les lacs ! les ravins !

MISTRISS ALDBOROUGH.

Et l'Italie !... Venise !... le souvenir de Byron.

FACKLAND.

Oui, charmant pays, l'Italie; mais il y pousse trop d'Anglais.

ARTHUR.

Ça me rappelle une histoire que je veux dire à l'assemblée... Par une belle soirée d'août, dans Oxford-Street, à Londres.

FACKLAND.

Milord raconte à ravir... et ce filet paraît délicieux !

LE MONSIEUR, à la bouche pleine.

Hon on on on on...

ARTHUR, le regardant.

Monsieur, je suis bien de votre avis.

ROSE, en regardant Arthur.

Quel drôle de petit monsieur !

FACKLAND, à Rose.

Mademoiselle Rose ! (Plus bas, en lui montrant Maxime.) Est-ce qu'il vous plaît beaucoup, lord Fackland?

ROSE.

Si?... oui... Monsieur, beaucoup ! (A elle-même, en regardant Fackland.) Dire que ça n'est pas celui-ci !...

RÉBECCA.

Mademoiselle !... le guide, il n'est pas présent, apprenez-moi ? il pourrait nous raconter quelques accidents, ce serait enchanteur !

FACKLAND.

Bah ! Si l'on veut me croire, partons sans guide.

LACHESNAIE.

Ce serait une grave imprudence, Monsieur, et moi qui connais bien ce pays, je dois prévenir ceux que votre imprudence pourrait entraîner. Plusieurs personnes ont roulé dans les glaciers, parmi lesquelles on en cite qui s'y jetèrent volontairement, sachant que la mort était certaine. Il n'y a qu'un seul exemple de délivrance.

FACKLAND, plus sérieux.

Oh ! il y a un exemple !

LACHESNAIE.

Oui, Monsieur, celui de Cristophe Bohren, aubergiste ici, à

Grinderwald, qui tomba dans un glacier entre le Veterhorn et Mettenberg. Presque mort de froid, mais rendu au sentiment par la douleur... (il avait eu le bras cassé) il découvrit dans le fond de sa prison de glace un petit canal par lequel les eaux du glacier s'étaient frayé un passage. Il eut le courage de s'y précipiter; après une vingtaine de brasses, un peu de clarté lui révéla une issue; il redoubla d'efforts et retrouva enfin l'air du ciel, la liberté, la vie.

FACKLAND.

S'il tenait à tout cela, cet aubergiste, ça a dû lui faire plaisir! C'eût été une fin originale, après tout, et plus pittoresque que la mort par une fluxion de poitrine ou une forte indigestion... Si fièrement que l'on marche dans la vie, il faut un jour tomber; périr dans un glacier, c'est tomber de haut; c'est joli et je ne détesterais pas ça!

ARTHUR.

Eh! Monsieur, tout le monde n'est pas comme vous.

FACKLAND, à Maxime.

Vous, milord Fackland, de quelle humeur êtes-vous vis-à-vis du danger?

MAXIME.

Moi, Monsieur, je n'ai jamais eu peur!

MISTRISS ALDBOROUGH.

Ah! voilà bien milord, époux de ma fille!

FACKLAND.

Je ne saurais douter de votre courage; mais vous voulez peut-être dire que vous n'avez jamais rencontré l'occasion de l'éprouver?

MAXIME, souriant tristement.

Si, oh! si, et je crois que j'ai du courage; mais si je n'ai jamais eu peur, c'est que je crois n'avoir jamais couru aucun danger.

LACHESNAIE.

Comment?

MAXIME.

Dans mon enfance, une vieille sorcière noire m'a prédit que je ne mourrais qu'au milieu d'un très-grand bonheur. Or, ce que je veux, je le fais, ce qui me gêne, je le défais. Le hasard est à mes ordres, tout me réussit... fatalement... mais il paraît que je porte un cœur bien avide, car je n'ai pas encore éprouvé le plus petit bonheur.

MISTRISS ALDBOROUGH, d'un ton de reproche.

Ah! Milord!

RÉBECCA, avec joie, à part.

Oh! je comprenais! je comprenais!

FACKLAND, à part.

Mais comme il parle à présent! Quel homme est-ce là?

LE MONSIEUR, à la bouche pleine.

Hon on on on on!

ARTHUR.

Mais oui, Monsieur! milord est un parfait gentleman et... cette histoire la voici : par une belle soirée...

FACKLAND, lui coupant encore la parole.

Et tenez ! le voilà, le guide.

ROSE.

Non, c'est le facteur... (Elle va à lui.)

LE FACTEUR.

Une lettre pour M. de Lachesnaie !

LACHESNAIE.

Pour moi ?

MAXIME, à part.

Ah! c'est là M. de Lachesnaie.

LE FACTEUR.

Une lettre pour mademoiselle Vincent. (Il remet ces lettres à Rose et sort. Rose donne la première à un garçon qui la pose sur une assiette qu'il tenait pour la remettre à Lachesnaie. Cette assiette passe sous les yeux de Maxime.)

ROSE, appelant.

Madeleine, Madeleine !

MADELEINE, entrant.

Qu'est-ce donc, ma Rose ?

ROSE.

C'est de la joie ! une lettre ! tiens !

MADELEINE.

De lui ! oh ! merci ! merci ! (Elle s'éloigne un peu. Au moment d'ouvrir sa lettre, elle s'arrête.) Non ! non ! pas maintenant, quand je serai seule et avec Rose. (Elle replie la lettre et l'enveloppe dans le coin de son mouchoir qu'elle noue.)

FACKLAND, à Maxime.

Milord, je suis parieur comme un Anglais, moi, et j'ai bien envie d'essayer si en effet tout vous réussit. Tenez (Se levant de table.) vingt-cinq louis que je serai avant vous au fond de ce ravin (Il montre la droite.) pour y relever... ce qu'une de ces dames y jettera.

RÉBECCA, vivement, en se levant.

Oh ! très-bien ! (Marques d'étonnement; Rose reparaît.)

LACHESNAIE.

Voilà qui serait d'une imprudence folle, Monsieur.

RÉBECCA, prenant vivement le mouchoir de Madeleine que celle-ci tenait à la main.

Tenez, Milord, ce mouchoir ! (On s'est levé autour de Maxime qui reste immobile.)

MADELEINE, s'écriant.

Mademoiselle !... (A Rose, et d'une voix qui arrive aux larmes tandis que Maxime la regarde.) Oh ! mon Dieu ! cette chère lettre que je n'ai pas même lue... oh ! Georges, mon Georges !...

ROSE.

Ma pauvre Madeleine !...

MAXIME, à part.

Ce mouchoir est le sien!... et elle pleure! (Haut, et à Fackland.) Je tiens le pari, Monsieur, descendons!

PLUSIEURS VOIX.

Ah! bravo! bravo!

REBECCA, avec joie.

Oh! quelle journée de fête!

MAXIME, bas, à Madeleine.

Ne pleurez plus, Madeleine, je vous en supplie!... (A Fackland, en lui montrant l'abîme.) Je ne m'expose pas, moi, Monsieur; vous, vous pouvez laisser la vie dans ce gouffre. Permettez-moi d'aller seul!

FACKLAND.

Par exemple! reculer maintenant! Lisbonne et Berlin! (Tirant ses gants de sa poche.) Tout ce que je vous demande, c'est le temps de mettre mes gants. Je ne tiens pas à me salir les mains, moi!

ARTHUR.

Quant à mon histoire, la voici : Par une belle soirée...

FACKLAND, achevant de se ganter.

D'août, dans Oxford-Street, à Londres, n'est-ce pas? Vous l'avez contée trois fois votre histoire, c'est assez. (Il franchit la balustrade à la suite de Maxime.) Mesdames et Messieurs, à l'honneur de vous revoir! (Maxime et Fackland disparaissent. Musique. Tout le monde a quitté la table, sauf peut-être le Monsieur à la bouche pleine et Lachesnaie; on est venu devant la balustrade où Rébecca, un lorgnon à l'œil, est penchée sur le gouffre. A gauche, Rose et Madeleine se parlent bas et d'un air plein d'anxiété. Tout à coup les femmes, occupées à regarder, poussent un grand cri et se jettent en arrière de la balustrade. Rébecca seule reste attentive. Lachesnaie et le Monsieur se sont levés.)

RÉBECCA.

Oh! il doit être mort très-bien!

ROSE.

Qui donc, Madame? Lequel des deux?

MISTRISS ALDBOROUGH.

Ce M. Durand, il a glissé promptement!

ROSE.

Lui, et si j'en crois mon cœur, c'est lui qui... Oh! mon Dieu! sauvez-les tous les deux!

ARTHUR.

Bon! mon ami Fackland a rattrapé au vol ce M. Durand qui s'en allait au fond du précipice!... Oh! je deviendrai le fanatique de lord Williams.

MADELEINE, à part.

Mon Dieu! merci.

MISTRISS ALDBOROUGH.

Le voici! bravo, bravo!

PLUSIEURS VOIX, au moment où l'on revoit Maxime.

Bravo! bravo!

ARTHUR, fredonnant.

C'était aux palmes du martyre à couronner...

FACKLAND, reparaissant.

Milord, vous chantez faux.

MAXIME, à Fackland.

Vous êtes brave, Monsieur!

FACKLAND.

Et vous donc! Messieurs, milord m'a tout simplement sauvé la vie au péril de la sienne.

MAXIME, à Madeleine, en lui offrant le mouchoir.

Mademoiselle...

MADELEINE.

Ah! comment vous remercier?

MAXIME.

En me permettant d'essuyer moi-même vos belles larmes. (Il effleure le visage de Madeleine avec son mouchoir, le baise ensuite, le lui rend et se retourne. Tout le monde alors l'entoure et le félicite. Lachesnaie aussi vient à lui, puis on le voit disparaître par le corridor qui mène à sa chambre.)

FACKLAND, à Rose, l'emmenant un peu à l'écart, et lui offrant une fleur.

Comme vous êtes pâle, fraîche Rose? Tenez, au moment où j'ai failli tomber... dans l'éternité, je me suis retenu à une touffe d'herbes, et cette fleur m'est restée dans la main.

ROSE, à part.

C'est lui!

FACKLAND.

Il faut que je vous parle ce soir, ici; je vous attendrai. (La quittant pour aller à Maxime.) Je vous dois vingt-cinq louis, mon cher, et la vie par-dessus le marché. (Cherchant son portefeuille sur lui.) Ah! j'ai laissé mon portefeuille dans ma chambre. Quand je dis mon portefeuille, c'est le vôtre, n'importe! Je vous dois vingt-cinq louis. (Geste de Maxime. — Haut.) Le guide n'est point arrivé? Mesdames, Messieurs, si, en l'attendant, nous allions choisir nos bâtons à pointes de fer! (A Maxime.) Venez-vous, Fackland?

MAXIME, qui semble chercher quelqu'un.

Je vous rejoins.

ARTHUR.

Allons! (Fredonnant.) D'Altorff, les chemins sont ouverts.

FACKLAND.

Encore! je vous recommanderai à mon médecin, si vous voulez, Milord, il vous guérira! (Il sort avec Arthur; tout le monde es suit.)

SCÈNE IX.

MAXIME, LACHESNAIE.

(Il entre en scène par le corridor au moment où tout le monde sort par la gauche. Il est en tenue de voyage; Maxime va à lui.)

MAXIME.

Monsieur de Lachesnaie, quelques mots, s'il vous plaît?

LACHESNAIE.

Je suis à vos ordres, Milord, et si vous avez quelques commissions pour Paris?...

MAXIME.

Mille remerciements, Monsieur. Là, tout à l'heure, une lettre qui vous arrivait est passée sous mes yeux; excusez, je vous prie, une indiscrétion involontaire; il m'a semblé reconnaître l'écriture d'un riche planteur des Antilles, avec qui j'ai eu des relations naguère, M. de Croix-Mare...

LACHESNAIE.

En effet, Milord.

MAXIME.

Eh bien! pardonnez-moi, Monsieur, d'ajouter à mon indiscrétion en vous demandant... ah! poussé par l'intérêt le plus sincère, croyez-le bien... si M. de Croix-Mare est toujours aussi heureux? si rien n'est changé à l'état brillant de sa fortune?

LACHESNAIE.

M. de Croix-Mare, Milord, est toujours aussi riche, je le sais, et aussi heureux, je l'espère.

MAXIME.

Encore pardon, Monsieur, et merci. (A part.) On ne sait rien encore; aucun navire n'est venu de la Guadeloupe.

LACHESNAIE.

Est-ce tout ce que vous désirez savoir de moi, Milord, et puis-je prendre congé de Votre Seigneurie?

MAXIME.

Un dernier mot, s'il vous plaît?

LACHESNAIE.

Parlez.

MAXIME.

N'avez-vous pas emmené en Suisse un vieux serviteur de sang mêlé, mais d'un visage assez blanc pour qu'on pût se méprendre sur sa race?...

LACHESNAIE.

C'était le seul de ma maison qui eût cette origine. C'était aussi le meilleur de mes serviteurs; vous êtes bien informé, Milord.

MAXIME.

Je suis chargé d'une sorte de mission pour ce brave domestique; vous l'avez toujours, Monsieur?

LACHESNAIE.

No, Mil ord, il est mort.

MAXIME, réprimant un cri.

Mort!...

LACHESNAIE.

Victime de son dévouement à ma famille.

MAXIME, se contenant.

Mort! merci, Monsieur. Pardonnez-moi mes importunes questions, et recevez encore tous mes remerciements. Un bon retour, Monsieur.

LACHESNAIE, partant.

Un bon voyage, Milord.

SCÈNE X.

MAXIME, seul.

(Dès qu'il est seul, il laisse son visage se détendre et vient tomber assis près d'une petite table.)

Mon père! mon père! mon père! il est mort! je ne le verrai plus! son âme m'était apparue et je doutais encore, comme si les âmes pouvaient mentir, une fois hors de nous!... mon père est mort! voilà ce que je suis venu chercher jusqu'ici! Mort! mon frère aussi, peut-être! mon petit Jacques, non! je n'ai pas vu son âme à lui, il existe, je le trouverai. Je ne retrouverai plus mon père! je ne l'embrasserai plus, ce pauvre martyr des commandeurs de nègres, qui recevait les coups que j'avais mérités et qu'on punissait en me frappant quand on voulait durement le punir!... il est mort! Allons! voilà que mon crime, un crime formidable, un crime qui en contient cent, est déjà à moitié inutile!... Et si je n'allais pas retrouver mon frère? oh! si, il me le faut... Mais comment le chercher sous ce faux nom de Louis Durand? avec de faux papiers?... (Ouvrant le portefeuille.) S'il était mort, là, ce Fackland? si je n'avais pu le sauver, qui est-ce qui m'eût empêché de garder le nom qu'il m'a donné et de le garder... toujours?... J'étais bien jusqu'au tombeau Williams Fackland, comte de Neerwick; je pouvais chercher hardiment mon frère alors, je pouvais aimer cette Madeleine, l'enivrer, l'éblouir; enfin, la seconde moitié de ma vie vengeait superbement la première!... Au lieu de cela, ce soir je rendrai ce portefeuille... et demain je recouvrirai en tremblant mon nom d'esclave, du nom misérable et menteur de Louis Durand... (Avec force et après un silence.) Non! (Il écrit sur le portefeuille en prononçant les mots de la lettre.) « Je pars pour le glacier avec le dessein de trouver la mort en m'y précipitant. Que Dieu prenne mon âme en pitié! — Louis Durand. » (Il entre dans la chambre n° 8.)

SCÈNE XI.

ROSE, venant de la galerie, MADELEINE, entrant par la gauche, puis MAXIME.

ROSE.

Milord, on n'attend plus que vous... tiens, il n'est pas là. Milord!

MAXIME, reparaissant par la porte n° 9.

Me voici, Mademoiselle.

MADELEINE.

Milord, le guide est arrivé et l'on va partir pour l'excursion du glacier.

MAXIME.

Merci, Mademoiselle; à bientôt! (Il s'incline et disparaît.)

SCÈNE XII.

MADELEINE, ROSE.

MADELEINE.

C'est un homme étrange, n'est-ce pas?

ROSE.

Oui, mais je l'aime mieux depuis qu'il a sauvé son ami... Ah! nous sommes seules enfin!

MADELEINE.

Seules, non! (Montrant la lettre reçue.) Nous avons Georges avec nous et notre brave père Vincent.

ROSE.

O les deux bons cœurs! Eh! bien, voyons! donnons-leur la parole.

MADELEINE.

Tiens! il y a une autre lettre dans celle de Georges... ah! c'est du banquier; si nous nous débarrassions de celle-là d'abord?... Tiens, lis.

ROSE, en passant à gauche.

« Paris, 20 août 1845. Mademoiselle, les ennuis et les fati-
« gues que vous éprouvez en donnant vos leçons, vous ont
« fait me témoigner parfois le désir d'entrer dans une maison
« particulière comme professeur de piano. Le chef d'une fa-
« mille honorable m'a demandé une jeune fille comme vous
« et vous a même désignée à moi. Vous êtes donc attendue au
« plus tôt possible, chez M. de Croix-Mare, rue Blanche, n° 9,
« à Paris. Ci-jointe votre pension... »

MADELEINE, s'asseyant.

Bien, bien! Écoute à ton tour. (Lisant.) « Madeleine, ma chère
« Madeleine, je ne t'aime plus, je t'adore, et ne pouvant vivre
« plus longtemps sans toi, dès demain je me mets en route

« pour aller retrouver ma vie là où tu respires... » (S'interrompant.) Il vient, Rose, entends-tu?...

ROSE, à sa droite.

Oui, oui; et c'est assez raisonnable ce petit début-là!

MADELEINE, continuant. — Musique.

«. Le soir surtout, le père Vincent et moi, nous sommes « trop malheureux! tu le retrouveras vieilli, notre père, ce « bon vieux trouveur d'enfants perdus, ce père Providence, « comme l'a nommé ta mère. Il a touché à peine à sa chère « guitare : moi, j'ai fait dix fois ma palette, mais je n'ai pas « rempli une seule toile... que veux-tu! ta vue me donne du « génie, ton absence tue mon talent. » (S'interrompant.) Mes amis, ma famille, mon ciel sur la terre!

ROSE, l'embrassant.

Tiens! voilà pour eux!

MADELEINE, reprenant.

« Demain, chère fiancée de ma foi, de tout mon être et de « toute ma vie, demain je pars! attends-moi! j'emporterais, s'il « le fallait, notre père sur mes épaules! Tiens, laisse-moi te « dire un enfantillage que mon père partage avec moi : c'est si « triste pour nous le soir, ta chambre close et sombre, qu'un « mois tout entier nous y avons allumé ta lampe. En rentrant, « nous la voyions briller à travers les rideaux; étant rentrés, « sa lueur nous souriait sous la porte et nous réussissions à « nous figurer que tu étais là et que tu allais nous ouvrir; « puis comme tu ne nous ouvrais jamais, le découragement « nous a pris et nous avons laissé la lampe s'éteindre... Oh! « Madeleine! viens la rallumer! ou plutôt attends-moi! je vais « te chercher demain!... »

ROSE.

Eh! bien! et moi donc?

MADELEINE, reprenant.

« Père Vincent te serre sur son cœur en te recommandant « à Dieu; il embrasse aussi Rose, la Suissesse, et j'ai la lâcheté « de l'imiter. Madeleine! Madeleine! je t'aime comme ton ami, « comme ton frère, comme ton époux aux regards de Dieu! « Georges. » (Elle embrasse la lettre à plusieurs reprises; à ce moment on entend au dehors une rumeur confuse.)

ROSE, regardant Madeleine.

Voilà une réponse dans laquelle je ne suis certes pour rien. (Nouvelles rumeurs.) Mais qu'est-ce donc que ce bruit?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ARTHUR, LE GUIDE, MISTRISS ALDBOROUGH, RÉBECCA, tous les voyageurs et les gens de la maison entrant en tumulte; puis MAXIME.

ARTHUR.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MISTRISS ALDBOROUGH.

C'est un affreux malheur.

LE GUIDE.

Toujours par imprudence!

RÉBECCA.

Oh! il est perdu, très-bien.

ROSE.

Qu'est-il donc arrivé?

MADELEINE.

Parlez donc, Mesdames?

MISTRISS ALDBOROUGH.

Ce Français...

ARTHUR.

M. Louis Durand....

MADELEINE ET ROSE.

Eh bien!

LE GUIDE.

Il n'existe plus. — Depuis le départ, lord Fackland et son ami marchaient les derniers; nous étions déjà dans les glaces, lorsqu'en faisant volte-face pour appeler ces messieurs, je vis lord Fackland accourir tout seul. Il avait devancé son compagnon en sautant par-dessus une crevasse profonde que nous avions évitée, nous, par un détour, et il nous dit qu'en se retournant ensuite, croyant que M. Durand avait fait comme lui, il ne le vit plus.

MAXIME, est entré pendant ces mots, très-pâle; mais il a recomposé son visage et retrouvé tout son sang-froid, quand il intervient pour dire :

Je vins plonger du regard dans l'étroit abîme, j'appelai, je n'aperçus rien, et rien ne me répondit. C'est alors que je courus jusqu'au guide; il revint sur ses pas; mais quand il vit l'endroit où le malheureux était tombé : Pas d'espoir, dit-il, il est mort à présent, et on ne le retrouvera jamais.

LE GUIDE.

Oh! jamais.

PLUSIEURS VOIX.

Oh! c'est affreux, mourir ainsi!

ROSE.

Mort! lui!

LE GUIDE.

Cet infortuné doit avoir des parents... des amis qu'il faudrait prévenir.

MAXIME.

Je m'offre à remplir ce triste devoir; mais j'aurais besoin de quelques renseignements.

MADELEINE.

Si l'on regardait dans sa chambre, on trouverait peut-être quelque indice qui pourrait aider.

ROSE.

Madeleine a raison, et je vais... (Elle entre au n° 8.)

ARTHUR.

Il faudra aussi faire des recherches! Il m'était bien désagréable... mais enfin... (Quelques personnes se pressent autour de Rose.) Eh bien?

ROSE.

Il n'y a que ce portefeuille et ce papier.

PLUSIEURS VOIX.

Un papier!

RÉBECCA.

Lisez!...

ROSE, lisant.

« Je pars pour le glacier avec le dessein de trouver la mort en m'y précipitant. Que Dieu prenne mon âme en pitié. Louis Durand. » (Elle laisse la lettre aux mains des assistants, et, s'loignant un peu, elle dit :) Mais s'il voulait mourir aujourd'hui même, comment m'a-t-il demandé ce rendez-vous pour ce soir?

ARTHUR.

Eh bien, voilà! après ses singuliers discours à table, cette fin-là n'a rien d'étonnant.

ROSE, bas à Madeleine.

Madeleine, regarde-donc comme lord Fackland est pâle.

MADELEINE.

Mais non, quelle idée.

ROSE.

Madeleine, je ne sais quoi de terrible me dit que cet homme-là a poussé l'autre dans l'abîme.

MADELEINE.

Tu es folle! S'il avait voulu le tuer, est-ce qu'il lui aurait sauvé la vie, là, tout à l'heure.

ROSE.

C'est vrai.

MAXIME, s'approchant d'elle qui recule un peu troublée.

Vous êtes encore toute tremblante, chère enfant; quand vous le voudrez bien, nous causerons. (Plus bas.) Nous avons à causer depuis l'Opéra. (Regardant Madeleine, à part.) Celle-ci, c'est mon bien.

LE GUIDE, qui a ouvert le portefeuille.

Un passe-port au nom de Louis Durand, des lettres à un autre nom, des billets de banque... Ah! une petite médaille d'argent.

MAXIME, étouffant un cri.

Malheur! le signe qui devait me faire reconnaître mon frère.

LE GUIDE.

Je remettrai tout cela à qui de droit, en faisant ma déclaration.

MAXIME, à part.

Cette médaille... je la rachèterai!

LE GUIDE.

Milord veut-il bien m'accompagner comme témoin?

MAXIME, se remettant.

Me voici. — Allons, la tête haute! lord Fackland, comte de Neerwick! (Il sort suivi du guide et des voyageurs. — Madeleine reste auprès de Rose pensive.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Un salon. Au fond, au milieu une cheminée surmontée d'une glace sans tain. Elle laisse voir un autre salon dans lequel il y a une porte d'entrée, au fond, et en face de la glace sans tain. Portes de chaque côté; à gauche, une fenêtre, un canapé; à droite, une table; dessus tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

VINCENT, UN DOMESTIQUE.

(Au lever du rideau, il entre suivi d'un domestique nègre.)

VINCENT.

Allez, monsieur le Noir, allez prévenir mademoiselle Madeleine, l'institutrice de mademoiselle de Croix-Mare, que je viens lui faire une petite visite du matin; allez.

LE DOMESTIQUE.

Mais le nom de Monsieur?...

VINCENT.

Mon nom; monsieur Vincent ou le père Vincent, c'est plus doux... allez, monsieur le Noir.

LE DOMESTIQUE.

J'y vais, Monsieur. (Il sort par la droite.)

VINCENT.

Vous êtes bien aimable!... (Resté seul.) Est-ce drôle, ces nègres! ils se ressemblent tous; je ne sais pas comment ils peuvent se reconnaître entre eux .. Bah! ils se font des marques... pour ne pas se tromper... Pauvre chère Madeleine! le cœur me bat comme s'il y avait cent ans que je l'aie vue! Ah! il ne fallait pas tant de cérémonies pour lui dire bonjour, quand nous demeurions ensemble, avant son voyage en Suisse..... où Georges a été la chercher... Si Madeleine tardait un peu trop à ouvrir ses portes le matin, le père Vincent prenait la guitare, et, comme un vrai lyrique qu'il est, il lui disait sur un joli accord: (Faisant le geste de pincer de la guitare et déclamant comme pour des vers.)

Pour ajouter un beau jour à mon heureux destin,
Ne vas-tu pas briller, ô mon étoile du matin?

SCÈNE II.

VINCENT, MADELEINE. En entrant, elle s'est arrêtée pour écouter Vincent, puis, d'un bond, elle est devant lui, en disant.

MADELEINE.

Mon père!

VINCENT, lui prenant la main.

C'est toi, mon étoile! ma joie! mon enfant! C'est toi, tout ce qu'il y a de meilleur et de plus joli sur la terre! (Il l'embrasse.)

MADELEINE.

Mon père, mon cher père! que c'est bon de vous voir!

VINCENT.

Pourquoi m'as-tu quittée, alors, barbare?

MADELEINE.

Ah! je vous ai fait comprendre mes raisons, et vous avez reconnu qu'il y en avait de bonnes...

VINCENT.

Eh bien, oui, il fallait en finir avec tes leçons, oui! Vous ne pouviez pas vous marier, Georges et toi, tant que nous resterions si pauvres. (A part.) Et ils s'aimaient trop pour demeurer si près l'un de l'autre! (Haut.) Oui, mais qu'est-ce que tu veux? c'est plus fort que moi! Enfin, comme je dis souvent : (Déclamant.)

Il faut savoir se faire une raison,
Cette philosophie est de toutes les saisons.

Ah çà! voyons, comment est-tu ici? T'y traite-t-on bien? T'estime-t-on? T'aime-t-on? T'adore-t-on?

MADELEINE.

Oh! oh! mon père, vous en demandez beaucoup?

VINCENT.

Hein! tu es donc chez des sans-cœur?...

MADELEINE.

Par exemple! bien au contraire. M. de Croix-Mare est plein de bonté pour moi.

VINCENT.

Quel Monsieur est-ce que c'est?

MADELEINE.

M. de Croix-Mare est un colon qui n'a jamais pu s'accoutumer entièrement au climat des Antilles. Son organisation s'est altérée à ce point qu'il a dû revenir en France pour se remettre; mais le changement de climat qui a rendu la santé au père, l'a ôtée à l'enfant, et j'ai été autant la garde-malade que l'institutrice de mademoiselle de Croix-Mare; heureusement la voilà aujourd'hui bien guérie, et...

VINCENT.

Et t'aime-t-elle, au moins, cette petite?

MADELEINE.

Une sœur ne m'aimerait pas plus! Elle s'imagine que c'est moi qui l'ai sauvée, et, après son père et sa mère, je suis, je crois, ce qui lui est le plus cher au monde!

VINCENT.

A la bonne heure! Mais dis-donc, et la Madame, la mère?

MADELEINE.

Madame de Croix-Mare? Oh! c'est différent, et je ne sais pourquoi, mais... je ne me sens pas aimée d'elle.

VINCENT.

Elle ne t'aime pas? mais elle a donc tous les vices, cette femme-là... Ah! elle ne t'aime pas... Viens nous-en alors! viens nous-en tout de suite.

MADELEINE.

Mais, mon père, vous n'y songez pas... Voyons, j'ai répondu à vos questions, il faut répondre aux miennes et me donner les nouvelles que je désire. Comment va notre chère Rose?

VINCENT.

Très-bien, et elle a hérité du fond de sa marraine, la fleuriste du passage de l'Opéra, et elle m'a pris comme homme de peine... de plaisir, bien plutôt, car elle me traite comme un père, elle aussi; et nous parlons de toi toute la journée.

MADELEINE.

Et la guitare, comment va-t-elle?

VINCENT.

Pas mal, la guitare... mais elle s'ennuie après ton piano.

MADELEINE.

Pauvre guitare! J'ai regretté bien souvent de ne plus l'entendre, allez!...

VINCENT, avec orgueil.

Ah! n'est-ce pas que j'en joue bien! Le sentiment de l'instrument, vois-tu, joint à la probité du cœur; voilà ce qui fait le guitariste! (S'arrêtant.) C'est tout ce que tu as à me demander?

MADELEINE.

Non... (Doucement.) Et l'autre moitié de notre cœur... comment se porte-t-elle?

VINCENT.

Allons donc! je disais aussi... Georges?... eh bien! ma fille, il travaille. Il voudrait trouver quelques leçons, quelques portraits... mais ça ne vient guère vite. L'autre jour, il a payé son terme en faisant le portrait de la fille au propriétaire. Une abomination qu'il a fallu regarder pendant douze jours... ça valait une maison entière! la vie durant!

MADELEINE.

Oh! mon cher Georges! avec un talent si vrai! Et pense-t-il à moi?

VINCENT.

S'il pense à... Tu as le front de me demander ça! (S'interrompant.) Je suis bien mis, n'est-ce pas? j'ai l'air d'un visiteur comme il faut! on ne dirait pas un modeste commissionnaire? c'est que j'ai l'honneur de venir te faire une invitation.

MADELEINE.

A moi?

VINCENT.

Il s'agit... (Déclamant.)

De venir manger la soupe de ton vieux père Vincent,
Avec Georges comme avec Rose, ses deux autres enfants!

MADELEINE.

Quel bonheur!... Oh! madame de Croix-Mare ne pourra pas me refuser!

VINCENT.

Ce serait une malheureuse! Allons, je viendrai te prendre sur le coup de cinq heures... est-ce convenu?

MADELEINE.

C'est convenu, à cinq heures... Au revoir, mon père, au revoir et embrassez d'avance pour moi ma Rose et mon frère Georges.

VINCENT.

Bon! mais il faut d'abord que tu m'embrasses pour eux!

MADELEINE.

Tenez! (Avec plusieurs baisers.) Pour vous, pour elle, pour lui et encore pour vous!

VINCENT.

Pour le commissionnaire! Vous payez bien, bourgeoise, ah! (Déclamant.)

« C'est que, si vous n'avez pas des louis d'or à me donnerrrr,
« En beauté comme en bonté vous êtes millionnaire!

(Il sort.)

SCÈNE III.

MADELEINE, puis MARIE.

MADELEINE.

Bon père! tu ne soupçonnes pas ce qu'il m'en coûte pour vivre loin de toi... et loin de lui!

MARIE, entrant.

Bonjour, chère madame l'Étude! serez-vous bien méchante ce matin, pour votre élève mademoiselle l'Ignorance?

MADELEINE.

Bonjour, ma chère enfant... vous voilà fraîche et rose comme un jour de mai!

MARIE.

C'est votre ouvrage! Voyez-vous, si j'ai souffert en France, c'est surtout à cause du froid; eh bien! dès que je vous ai connue, il m'a semblé que j'avais chaud dans le cœur... et la guérison a commencé.

MADELEINE.

Vous m'avez fait aussi beaucoup de bien!... Voyons, à notre leçon... mais où sont vos livres?

MARIE.

On va me les apporter... c'est si lourd, les livres! Ah! tenez, voilà Jean. (Un domestique nègre apporte deux volumes et quelques cahiers qu'il dépose sur la table.)

MADELEINE.

Oh! la petite paresseuse! je vous ferai la guerre, créole nonchalante.

MARIE.

Dam! Mademoiselle, j'ai été élevée ainsi, moi! A notre habitation, j'avais un noir ou une négresse pour chaque détail de mon service personnel.

MADELEINE.

Et en tout, pour vous.... combien de domestiques?

MARIE.

Quatorze... Maman en avait trente-quatre!

MADELEINE.

Vous deviez être bien mal servie. Et lorsque vous étiez toute petite, Marie, ça ne vous faisait pas peur, tous ces visages noirs autour de vous?

MARIE.

Mais non! Tous nous esclaves ne sont pas noirs, d'ailleurs; maman et moi, nous choisissions nos nuances; et il y en a beaucoup chez les hommes de couleur : il y a le griffe, le mulâtre, le quarteron... d'autres variétés encore, jusqu'au *sang-mêlé* qui est le plus rapproché de nous... Il y a des *sang-mêlés* d'un teint aussi blanc que le nôtre, on s'y tromperait.

MADELEINE.

Ah! vraiment!

MARIE.

Vous voyez que je vous instruis à mon tour. Tenez, à la Guadeloupe, nous avions un esclave né de deux *sang-mêlés* : il était blanc comme mon père; on le nommait Maxime Timor, et... je veux vous le raconter cet esclave-là; si je parle mal, vous me reprendrez.

MADELEINE.

Voyons, et prenez garde! observez-vous bien!

MARIE.

Ce Maxime Timor, rien n'eût pu faire soupçonner la couleur de son origine... il avait une grande intelligence, et comme un maître de sa mère l'avait fait profiter des professeurs de son fils, le frère nourricier de Maxime, l'intelligence du *sang-mêlé* avait grandi avec lui. On ne sait ce qu'il serait devenu, si le colon qui le faisait élever ainsi eût vécu; mais il mourut et son fils aussi. Maxime passa alors dans nos plantations où vivait déjà son père. Il s'y rendit bientôt indispensable, s'y maria... Mais je n'étais pas encore au monde, moi, et c'est mon père qui m'a conté tout cela, un jour que... que... j'avais frappé Maxime d'un coup de cravache!

MADELEINE.

Vous !...

MARIE.

Oh! je lui ai demandé pardon... C'était un homme très-fort et très-doux, avec l'air parfois cruel et plus souvent triste. Mais avant ma naissance, ai-je encore appris, sa femme était morte, et pour une faute très-grave, il avait subi, je ne sais quelle flétrissure et vu vendre, sous ses yeux, son père et son frère, un tout petit enfant.

MADELEINE, à part.

Le malheureux !

MARIE.

Vous ne dites rien, ma bonne amie; ai-je mal parlé? ou ne m'écoutez-vous plus?

MADELEINE.

Je songe à ce pauvre esclave que vous avez pu frapper!

MARIE.

Oh! pardonnez-moi! cela m'a fait tant pleurer! (Changeant de ton.) Et vous, mon amie, comment avez-vous été élevée?

MADELEINE.

Oh! moi, ma mignonne, au lieu d'une cravache, j'ai toujours eu entre mes mains une aiguille ou un livre, et je n'ai pas eu quatorze domestiques à mes ordres, moi!

MARIE.

Oui, mais vous avez eu peut-être ce qui vaut mieux, et ce qui m'a manqué jusqu'ici, à moi, mon amie, une sœur de choix, à qui l'on peut tout dire.

MADELEINE.

Oui, mon enfant!

MARIE.

Mon enfant, mon enfant! vous n'avez que ce mot là à la bouche! Je ne suis plus une enfant, d'abord; j'ai bientôt dix-sept ans, je vais épouser M. Gaston de Lachesnaie, au retour de son expédition scientifique de la Guadeloupe; et du moment qu'on me juge digne d'être mariée, de devenir mère de famille, c'est que je ne suis plus une enfant, et alors je suis bien en âge d'être votre amie, Madeleine. Il y a des choses, des petites confidences... auxquelles le *vous* fait peur. Enfin, je veux pouvoir vous tutoyer, voilà!

MADELEINE.

Ah! Marie, je ne vous en aimerais pas davantage! et puis vos parents ne le voudraient pas!

MARIE.

Je vous dirai *toi* en cachette, alors; veux-tu, ma chère Madeleine?

MADELEINE.

Non. Une fille ne doit rien dissimuler à sa mère... (Courte pause.) Allons, mettons-nous enfin au devoir. Je veux aujourd'hui vous démontrer comment s'écrit une lettre.

MARIE.

Une lettre, oui! Tenez, je vais écrire à mon père; vous corrigerez, ma bonne amie.

MADELEINE.

Soit! mettez-vous là! (La regardant de côté, à part.) Cher petit ange! je me sens l'aimer chaque jour davantage.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M. DE CROIX-MARE. (Il apparaît sans être vu et s'avance derrière les deux jeunes filles en les regardant avec émotion.)

MARIE, disant à demi voix ce qui est écrit.

« Mon père bien-aimé, je t'écris aujourd'hui, parce que la parole ne me suffit plus pour ce que j'ai à te dire. » Regardez, mademoiselle Syntaxe, il me semble que voilà une jolie écriture et un style irréprochable!

MADELEINE.

Oui, Marie, irréprochable comme vous!

CROIX-MARE.

Oh! mes enfants! mes chers enfants!

MARIE, reprenant haut.

« Sache, mon bon père, que jamais je n'ai tant aimé qu'aujourd'hui, Dieu, toi, ma mère, Madeleine et mon fiancé et...

MADELEINE, intervenant.

Et les malheureux que je jure de secourir toujours en pensant à ma mère et à toi. (Marie regarde Madeleine et se remet à écrire ce que celle-ci vient de lui dicter.)

CROIX-MARE, les regardant toujours, à part.

Ah! Dieu est bon! il pouvait me punir dans l'une de mes deux filles, pour ne leur avoir pas donné la même mère!... Il pouvait me faire retrouver, perdue dans la honte, mon enfant abandonnée; il pouvait la venger par l'autre; et les voici là, toutes les deux, à portée de mes lèvres, m'aimant toutes les deux, et s'aimant l'une l'autre!... Ah! Dieu est bon!

MARIE, répétant.

« Et à toi... Cependant il manque quelque chose à mon bonheur. (Mouvement de Croix-Mare.) Étant petite, je demandais toujours qu'on me donnât une sœur!... Aujourd'hui, père bien-aimé, tu peux accomplir mon rêve d'enfant... J'ai trouvé une sœur, c'est Madeleine!... je veux que ce soit Madeleine... Arrange donc avec maman cette parenté-là, et, pour commencer, permets que nous nous disions tu et toi, comme feraient tes deux filles. »

CROIX-MARE, se précipitant vers Marie.

Ah! (A ce cri, Marie s'est levée et elle se trouve entre son père et Madeleine, qui, de l'autre côté, s'est élancée près d'elle.)

MADELEINE.

Marie!

CROIX-MARE.

Si je le permets, ma bonne Marie! si je le permets!... Ah! de toute mon âme, et à l'instant! Parle lui donc... dis-lui... d'être heureuse entre nous!

MARIE.

Entends-tu, Madeleine?

MADELEINE.

Merci, Marie, merci, Monsieur; mais ce que vous me permettez-là si généreusement pourrait déplaire à madame de Croix-Mare, et je souffrirais trop si je devais être cause...

CROIX-MARE, à part.

Madame de Croix-Mare... (Haut et se remettant.) Marie, mon enfant, nous arrangerons tout cela... Laisse-moi avec Mademoiselle, je te prie, j'ai à causer avec elle, va!

MARIE, en sortant par la droite.

Au revoir, mon père!... Vous, méchante, c'est fini entre nous!

SCÈNE V.

M. DE CROIX-MARE, MADELEINE.

MADELEINE.

Vous desirez me parler, Monsieur?

CROIX-MARE.

Un seul mot... J'ai à vous dire que je vous suis très-reconnaissant de la façon dont vous instruisez Marie.

MADELEINE, s'asseyant à gauche, sur l'invitation de Croix-Mare.

Monsieur!

CROIX-MARE, debout près d'elle.

Dites-moi... avez-vous un plan pour cette éducation?

MADELEINE.

J'en aurais eu un, Monsieur, que j'eusse été obligée de le modifier suivant le caractère, les aptitudes de mon élève et d'après ce qu'elle savait déjà... C'est elle-même qui, étudiée par moi, me trace le plan le plus favorable.

CROIX-MARE.

Très-bien. Vous montrez ordinairement, Mademoiselle, une raison supérieure à votre âge, comme si le malheur l'avait mûrie, et vous semblez vivre dans un ordre d'idées qui n'est pas familier aux femmes, comme si ce n'eût point été une femme qui eût présidé à vos études.

MADELEINE.

Vous ne vous trompez pas, Monsieur.

CROIX-MARE, avec émotion.

Vous auriez donc perdu votre mère étant très-jeune et vous auriez souffert beaucoup, n'ayant jamais connu votre père?

MADELEINE.

Vous ai-je dit, Monsieur, que je n'avais jamais connu mon père? Hélas! c'est la vérité... mais cette vérité...

CROIX-MARE.

Pardon... (Essayant de changer de ton.) Marie a fait de grands progrès avec vous... elle saura bientôt tout ce qui entre dans l'éducation d'une jeune fille.

MADELEINE.

Hors le dessin, Monsieur... mais j'ai eu l'honneur de vous en prévenir, le temps m'a manqué pour l'apprendre... oh! je le regrette.

CROIX-MARE.

Ne regrettez rien; j'attends aujourd'hui même un professeur, et si cela peut vous plaire, vous partagerez les leçons de Marie.

MADELEINE, se lève et passe à la table.

Monsieur... (A part.) Si Georges me le permet.

CROIX-MARE, à part.

Chère enfant! elle ne se doute pas que j'ai son secret et que je veux juger l'homme à qui je la marierai en retournant aux Antilles. (Haut.) Mais, ma chère demoiselle, si vous avez commencé la vie orpheline et pauvre, comme vous le disiez là, comment et par quelles personnes avez-vous appris tant de choses? dites-le moi, je vous en prie! parlez-moi de votre enfance, de votre mère...

MADELEINE, s'asseyant.

Ma mère... mon premier souvenir me montre ma mère malade, assise dans son lit de douleur et m'apprenant à lire; ce n'était qu'une pauvre ouvrière, ma mère, qui gravait de la musique; mais elle était belle, fière, élégante comme une duchesse! Elle avait travaillé quelque temps encore après l'envahissement de la maladie; mais bientôt il lui avait fallu y renoncer, et nous serions mortes de faim sans un excellent homme, un commissionnaire qui habitait une mansarde au-dessus de la nôtre, et qui se fit une habitude de venir prendre ses repas chez nous, avec nous, *pour nous!* Ma mère l'appelait le *père Providence.*

CROIX-MARE, à part.

Comment m'appelait-elle, moi?

MADELEINE.

Ma mère perdit le sommeil; et comme ses plaintes involontaires m'empêchaient aussi de dormir, je me souviens que, bien souvent, je l'entendais répéter, en attachant sur moi ses yeux brillants de fièvre : il ne viendra donc pas?

CROIX-MARE, à part.

Il devait revenir trop tard.

MADELEINE.

Le jour où ma mère succomba, notre bon voisin, qui le lui avait juré, me prit avec lui pour faire de moi sa fille, et je

montai d'un étage... tandis que ma mère... allait... encore plus haut!...

CROIX-MARE, se levant, à part, et de plus en plus ému.

Quelles leçons! (Haut.) Dites-moi, je vous prie, les dernières paroles de votre mère!

MADELEINE, de même.

Vers la fin de son agonie, j'entendis fréquemment ma mère murmurer : « Allons! c'est fini! il ne reviendra pas! » J'avais bien deviné, moi, de qui elle parlait ainsi; et comme elle allait expirer, elle dit en m'embrassant avec désespoir : « Non! non! il ne reviendra jamais! jamais tu ne l'embrasseras, ton père! Eh bien, en ce moment, je le maudis! »

CROIX-MARE, très-troublé.

Oh!

MADELEINE.

Je me jetai à ses genoux. « Ma mère! m'écriai-je, je prierai tant Dieu de me rendre mon père qu'il me le rendra. Mais comment embrasserai-je celui que vous aurez maudit?... Ma mère, au nom du Christ! pardonnez! » Elle me releva... elle était vaincue. « Allons, dit-elle, Dieu me parle par toi! je pardonne à ton père et je le bénis comme toi! » Et ses lèvres me cherchant encore, elle mourut, ma mère; je sentis son âme exhalée passer sur mon front.

CROIX-MARE, la pressant sur son cœur.

Oh! c'est un ange! un ange! (Au moment où il l'embrasse sur le front, madame de Croix-Mare paraît à droite.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CORA.

CORA.

Ah! chez moi, sous mes yeux, près de ma fille!

MADELEINE, à part.

Que dit-elle donc?

CORA.

Voilà plusieurs fois déjà que le hasard me montre des regards significatifs, des sollicitudes étranges! Je n'avais donc pas assez souffert, Monsieur, depuis mon mariage! mon cœur n'avait donc pas été assez trompé dans ses espérances, il fallait encore qu'ici même...

CROIX-MARE.

Que voulez-vous donc dire?

CORA.

Je veux dire que j'ai assez longtemps gardé chez moi votre maît.....

CROIX-MARE, avec force.

N'achevez pas!

MADELEINE, se cachant le visage.

Ah!

CROIX-MARE.

Je vous écoutais avec stupeur, et... je ne comprenais pas! Madame, quoi qu'il advienne de ce que je vais vous dire, j'aime encore mieux vous le dire que de supporter un instant de plus votre soupçon d'infamie... Madame, je m'accuse d'avoir, avant de vous connaître, séduit, rendu mère et abandonné une pauvre et digne créature. (Allant prendre Madeleine par la main.) Et cette enfant que vous appelez ma maîtresse, c'est ma fille!

MADELEINE, avec un cri étouffé.

Vous! mon père! (Elle tombe assise à gauche.)

CROIX-MARE, se tournant vers elle.

Pardonnez-moi, ma fille, d'avoir donné à une autre famille le nom que votre mère et vous aviez le droit de porter! (Revenant à sa femme.) Pardonnez-moi, Madame, si je vous ai caché ces choses; et si mes fautes passées ont amené chez vous la scène d'aujourd'hui.

CORA.

Votre fille!... votre fille!... en vérité! Ainsi ces correspondances que vous aviez avec Paris et dans lesquelles je surprenais toujours quelque mystère, concernaient Mademoiselle; et lorsque vous deviez votre fortune à votre femme légitime, vous faisiez sans doute participer à cette fortune...

CROIX-MARE.

Oh! pas un mot de plus, Madame, par pitié pour cette enfant et par pudeur de vous-même.

MADELEINE.

Monsieur!... mon père!... je veux sortir d'ici!

CROIX-MARE.

Non!

CORA.

Vous la retenez! Croyez-vous donc que, par suite de votre belle révélation, je tolérerai davantage la présence de Mademoiselle?...

CROIX-MARE.

Vous ferez plus, Madame, vous lui direz d'habiter votre maison...

CORA, avec éclat.

Moi?

CROIX-MARE.

Vous-même!... à cause d'un mot que je vais vous dire...

CORA.

Faites-le moi entendre ce mot-là.

CROIX-MARE.

C'est que la mère de Madeleine... est morte. Orpheline, il pourrait lui arrriver ce qui est arrivé à sa mère. Elle est jeune,

belle, pauvre, mille piéges attendent sa vertu... il se peut qu'elle succombe.

MADELEINE, l'arrêtant.

Vous doutez de moi, de mon honneur, mon père. Vous me retenez, parce que vous doutez de mon honneur?

CROIX-MARE.

Tais-toi, pauvre enfant! (Revenant à sa femme.) Madame, apaisons-nous. C'est votre rôle d'honnête femme de lui épargner les dangers qui la menacent; si vous ne la reteniez pas en songeant à ce trésor : la chasteté de votre fille! vous seriez... oui, vous seriez une mauvaise mère.

CORA.

Monsieur!

CROIX-MARE.

Elle a soigné votre enfant d'ailleurs; elle l'a sauvée peut-être. Si ce n'est pour la conserver pure, si ce n'est pour essuyer mes larmes et m'aider à réparer mon crime, rien que pour votre enfant, dites à Madeleine de demeurer... Dites-lui qu'elle peut dormir tranquille près de Marie, sous votre toit respecté... Dites-lui qu'un jour elle deviendra votre fille d'adoption et qu'elle pourra me dire devant vous : Mon père!... parce que ce jour-là, vous pourrez lui dire, à elle aussi : Mon enfant!

MADELEINE.

Madame... ((André paraît.)

CORA, se levant.

Nous reprendrons cet entretien.

SCÈNE VII.

Les mêmes, ANDRÉ.

ANDRÉ.

M. le secrétaire de M. de Lachesnaie sollicite l'honneur d'être reçu.

CORA, à André.

Faites attendre au petit salon. (A M. de Croix-Mare.) Que rien ne fasse soupçonner votre secret à ma fille.

ANDRÉ, bas à M. de Croix-Mare.

La personne chez laquelle Monsieur m'a envoyé ce matin vient d'arriver à l'hôtel.

MADELEINE.

Madame, voulez-vous me permettre? (Elle lui baise la main.)

CORA, indécise.

Mademoiselle...

CROIX-MARE, à André.

Bien! vous introduirez cette personne ici, et vous la prierez de m'attendre un moment. (André sort.)

CORA.

Venez-vous, Monsieur?

CROIX-MARE.

Je vous suis. (Il va pour sortir, revient, et se voyant seul avec Madeleine.) Espérons, Madeleine... (Il l'embrasse vivement au front, en disant :) O ma fille! (Il disparaît par la gauche.)

SCÈNE VIII.

MADELEINE, seule, la main sur son cœur.

Oui, mon père, je veux espérer... je vaincrai, à force de tendresse, la froideur de... de la mère de Marie... il faudra bien qu'elle m'aime.. Ah! cette scène m'a oppressée... j'étouffe, j'ai besoin d'air. (Elle s'approche de la fenêtre et l'ouvre, puis elle recule presque aussitôt.) Ah! c'est étrange! lord Fackland! — C'était bien lui, je l'ai reconnu, bien que je ne l'aie vu que quelques heures en Suisse. — C'est étrange que, passant là en voiture sous ces fenêtres, et levant les yeux... par hasard, il ait tressailli si fort en m'apercevant! — le singulier regard! (Se rapprochant de la fenêtre, mais de façon à n'être pas vue du dehors.) Il est encore là, regardant cette fenêtre. Il est descendu de son briska.

SCÈNE IX.

MADELEINE, GEORGES, entrant par la droite.

GEORGES.

Madeleine! (Il va pour s'élancer vers elle, puis, en chancelant, il recule jusqu'à un siége où il tombe assis.)

MADELEINE.

Georges! Toi, ici! Oh! je ne te l'ai pas permis... Mais... qu'as-tu donc? mon Dieu!

GEORGES.

Rien, rien.

MADELEINE, à qui Georges prend les deux mains pour se les mettre sur le front.

Quel grand enfant tu es toujours.

GEORGES, se relevant.

Bonjour, Madeleine, je n'en mourrai pas.

MADELEINE.

Bonjour, mon ami, et adieu!

GEORGES.

Adieu!

MADELEINE.

Oui, car vous allez partir tout de suite, je le veux. Qu'est-ce que vous faites ici? Quelle est cette folie-là?... Est-ce que je vous ai appelé?

GEORGES.

Non, pas toi, mais M. de Croix-Mare, le chef de cette maison; il veut me demander des leçons de dessin pour sa fille.

MADELEINE, avec joie.

Vraiment; mais il faudra lui dire que nous nous connaissons... car il a le droit... (S'arrêtant, à part.) Qu'allais-je dire? Le secret de M. de Croix-Mare n'est pas le mien.

GEORGES.

Qu'avons-nous à cacher? Nous lui dirons la vérité. Ainsi, tu ne m'aimes plus?

MADELEINE, doucement.

Mais non, Monsieur! pourquoi vous aimerais-je? Et vous, avez-vous seulement pensé à moi?

GEORGES.

Pas une minute!... Mais j'ai fait ton portrait de souvenir... et en même temps le mien... pour le Salon... mais je ne mettrai pas au livret : « Portrait de l'auteur. » Non, comme on verra là un jeune homme au sourire amer et qui semble contempler... des ruines... J'appellerai ça *le Découragement*. Ça vient bien, du reste, c'est ressemblant.

MADELEINE.

Commence plutôt une belle tête souriante que tu appelleras *l'Espoir*.

GEORGES.

L'espoir, moi, quand te voilà ici, entreprenant une éducation. Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour. Et notre mariage? il fallait vraiment que tu le désirasses bien peu pour le reculer ainsi jusqu'à... jamais peut-être.

MADELEINE.

Georges, vous doutez de votre Madeleine?

GEORGES.

Oh! non. Pardon... Moi, douter de toi, jamais! En rien, pour rien, sur rien, jamais!... Tout t'accuserait... tu t'accuserais toi-même que je jurerais encore de la sainteté de ton âme et de la pureté de ton amour.

MADELEINE, sérieusement.

Merci, Georges! (Gaiement). Tu ne sais pas, on prépare le mariage de mon élève... Peut-être le nôtre pourra-t-il se faire jour?

GEORGES.

Ah! Madeleine! (Il lui prend les mains pour la regarder. — En ce moment, Madame de Croix-Marc passe dans le salon du fond et regarde par la glace de la cheminée.)

MADELEINE.

Eh bien! est-il encore aussi ressemblant ton portrait du découragé?

SCÈNE X.

LES MÊMES, MADAME DE CROIX-MARE.

CORA, rentrant par le fond.

Repondez donc à Mademoiselle, Monsieur.

GEORGES ET MADELEINE, stupéfaits.

Madame de Croix-Mare!

CORA, s'asseyant sur le canapé dans une pose nonchalante.

Pardon, Monsieur, je suis ici, chez moi, moi! me permettez-vous de vous demander qui vous êtes, vous?

GEORGES.

Je me nomme Georges, Madame, je suis peintre. M. de Croix-Mare m'a écrit ce matin, me demandant des leçons de dessin pour mademoiselle de Croix-Mare.

CORA.

Fort bien! (Montrant Madeleine.) vous connaissez Mademoiselle?

GEORGES.

C'est ma sœur d'adoption, Madame.

CORA.

Et c'est elle qui vous a indiqué à M. de Croix-Mare?

MADELEINE.

Non! Madame... mais...

CORA, se relevant à moitié.

Et vous croyez que je supporterai ce qui se passe ici et ce qui peut y arriver encore, Mademoiselle, grâce à votre présence? vous vous figurez que je cesserai d'être la maîtresse chez moi, et que mon autorité va disparaître pour faire place à je ne sais quelles comédies d'enfant perdue et d'amant trouvé?

GEORGES.

Madame!

CORA, debout.

Allons! c'est déjà bien assez de la scène de tout à l'heure; en voilà trop définitivement. (Elle passe à droite.)

MADELEINE.

Mais, Madame...

CORA, continuant.

M. de Croix-Mare craignait pour vous les dangers qui menacent les jeunes vertus, il me semble que ses craintes s'éveillaient un peu tard.

GEORGES.

Madame, vous insultez l'innocence même; vous outragez ma fiancée, ma sœur!

CORA.

Votre sœur, soit! que m'importe à moi! Ce qui m'importe, c'est que cette situation ne dure pas plus longtemps... c'est que Mademoiselle comprenne que si elle ne sort pas de cette maison, c'est moi qui en sortirai avec ma fille...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, VINCENT.

VINCENT, du fond.

Qu'est-ce que je vois là? Madeleine en pleurs! (A Georges.) Et toi ici, mon garçon! ah çà! qu'est-ce qui arrive? Parle, Madeleine?

MADELEINE, courant à lui.

Ah! Vincent! défendez-moi!

GEORGES.

Il y a que Madame vient de renvoyer Madeleine comme une servante dégradée.

CORA.

Certes, après ce que j'ai vu et entendu!

VINCENT.

Madeleine!... et qu'avez-vous donc pu voir et entendre? Ciel de Dieu! je l'ai élevée, moi, Madame, cette enfant là! je lui ai façonné le cœur, que la sainte Vierge elle-même n'y verrait rien à redire! et vous la renvoyez comme une malhonnête?...

CORA.

Monsieur, je suis chez moi.

VINCENT.

Oui, Madame... mais vous êtes chez votre mari aussi! et votre mari ne peut pas approuver...

CORA.

Eh! Monsieur, il l'appprouve!... Ainsi (Elle montre du doigt la porte.)

MADELEINE, se relevant.

Vous ne dites pas vrai, Madame!... un père ne chasse pas son enfant!

VINCENT ET GEORGES.

Son père!

MADELEINE.

Qu'ai-je dit?

GEORGES, après un silence.

Je comprends tout! je vois pourquoi Madeleine avait été placée ici!... c'était bien à M. de Croix-Mare de s'être fait connaître et d'avoir voulu racheter son abandon, mais...

VINCENT.

Mais il n'est pas seul, cet homme! et puisqu'il se doit à sa seconde famille, je reste le vrai père, moi, et j'emporte mon enfant! (Il sort entraînant Madeleine.)

GEORGES, en sortant.

Madame, que Dieu vous pardonne, comme nous vous pardonnons! adieu! (Ils sortent tous trois.)

SCÈNE XII.

CORA, M. DE CROIX-MARE.

CROIX-MARE, entrant.

Vous êtes seule, Madame?... je croyais trouver ici un jeune homme.

CORA.

Il est parti... il reviendra, qu'importe! Monsieur, j'ai à vous parler.

CROIX-MARE, vivement.

De Madeleine?

CORA.

De... vous ne pouvez donc parler que de Madeleine à présent? ou de ce jeune homme, son frère, son fiancé, que sais-je?

CROIX-MARE.

Madame!

CORA.

Tenez, Monsieur, je suis à bout de patience et je ne veux pas souffrir plus longtemps! vous n'êtes pas méchant et je crois que vous m'avez rendue méchante. Le temps de la jalousie est passé pour moi, je ne veux pas me sentir jalouse pour ma fille.

CROIX-MARE.

Oh!

CORA.

Faites donc le moins de malheureux possible, choisissez entre vos deux familles... Mais pour cela d'abord il faut régler nos intérêts!

CROIX-MARE.

Pensez-vous à ce que vous dites?

CORA.

Pensez-vous à ce que vous faites?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, entrant toute éperdue.

Maman! que se passe-t-il donc? Je viens de rencontrer dans l'escalier Madeleine qui m'a embrassée en pleurant. J'ai voulu la ramener, on m'a dit que vous la chassiez! cela n'est pas vrai, n'est-ce pas, maman?

CORA, allant à Croix-Mare.

Cela est vrai, Marie.

CROIX-MARE, avec explosion.

Vous avez chassé ma fille!

MARIE.

Sa fille!

CORA, allant à Croix-Mare.

Vous n'avez qu'une fille, Monsieur! Rentrez donc en vous-même, je vous expliquerai les motifs de ma conduite, Monsieur... Après tout, si vous avez naguère mérité un châtiment, reconnaissez-le dans ce qui arrive et acceptez-le.

CROIX-MARE.

Ah! si je suis le coupable, vous êtes le bourreau!

MARIE, arrivant en larmes.

Madeleine qui m'a soignée, qui m'a sauvée, oui! vous lui devez ma vie, je le sais bien, moi. Et, tenez, depuis qu'elle n'est plus ici, il me semble déjà que je recommence à souffrir, et si je souffre encore à en mourir, qui donc aura à se le reprocher, ma mère? (Ses larmes redoublent.)

CROIX-MARE, se disposant à sortir.

Ne pleure plus, Marie, je vais te la ramener.

CORA, se mettant devant lui.

Monsieur, si elle reparaît dans cette maison, j'en sors avec ma fille pour n'y jamais revenir. (Croix-Mare s'arrête anéanti. — A Marie.) Vous venez de me manquer de respect.

MARIE.

Pardonnez-moi, ma mère, mais ce que vous avez fait là, ce n'est pas bien. Quelque chose me dit que ça nous portera malheur. Pauvre fille! elle était venue s'abattre ici comme une hirondelle... et ça porte malheur de détruire le nid des hirondelles; prenez garde, ma mère, prenez garde!

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Lachesnaie! (Il paraît.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M. DE LACHESNAIE.

CROIX-MARE.

M. de Lachesnaie!

LACHESNAIE.

Madame, mes amis...

CROIX-MARE.

Vous paraissez bien troublé.

LACHESNAIE.

Mon fils vient d'arriver à Paris...

CROIX-MARE.

Ah! tant mieux; il aura vu mes établissements de la Guadeloupe et pourra m'en donner des nouvelles. Je ne puis comprendre le retard des navires qui devaient m'en apporter, en même temps que de fortes valeurs. En attendant, j'ai puisé chez mes correspondants de Nantes et du Havre, et...

CORA.

Il vous a plu de vous en remettre pour tout à votre infaillible Maxime Timor.

CROIX-MARE.

Et à qui m'en serais-je remis? Je suis sûr de Maxime, et je crains plutôt que quelque sinistre en mer... (Revenant à Lachesnaie.) Mais, pardon, cher Monsieur, et puisque votre fils est de retour...

LACHESNAIE.

Je ne sais comment vous dire les nouvelles qu'il nous apporte. Tantôt, je vous ai envoyé mon secrétaire pour vous soumettre un contrat et vous prier de mettre en rapport votre notaire et le mien... A l'heure qu'il est, ce mariage est impossible.

CORA.

Que dites-vous là?

LACHESNAIE.

Madame, je suis un vieux magistrat, un puritain social, pour qui rien au monde ne vaut l'honneur. Je lui sacrifierais ma vie et bien plus! je le veux complet, immaculé, inattaquable chez mes enfants comme chez mes ancêtres; l'honneur, c'est mon Dieu sur la terre.

CROIX-MARE.

Eh! Monsieur! nous sommes de votre religion; mais apprenez-nous...

LACHESNAIE.

Rassemblez tout votre courage, cher monsieur de Croix-Mare, vous êtes un homme, après tout, et il vous faut prendre un parti le plus vite possible... vous êtes ruiné.

CORA ET MARIE.

Ruiné!... (Croix-Mare tombe assis.)

LACHESNAIE.

La nouvelle s'en est répandue au Havre à l'arrivée du navire qui ramenait mon fils. Vous avez là, à ce qu'il paraît, des créanciers impatients, nombreux, et bientôt dans la ville il a couru en même temps que des bruits offensants pour votre nom, le mot de faillite!

CROIX-MARE.

Mon Dieu!

CORA.

Mais cela ne se peut pas!

CROIX-MARE.

Pardon, Monsieur, je crois faire un mauvais rêve!... Vous m'apprenez-là ma ruine; mais quoi! est-elle si certaine, si complète?... Comment aurait-elle pu se faire si vite? mes plantations sont étendues, mes esclaves nombreux...

LACHESNAIE.

Vos esclaves révoltés sont en fuite, vos établissements sont anéantis... vos plantations dévastées, vos propriétés incen-

diées... Mon fils a vu de ses yeux les traces du désastre... On sait maintenant dans la colonie que tout doit être attribué à un *sang-mêlé*, votre géreur.

CROIX-MARE.

Maxime Timor!

LACHESNAIE.

Tout accuse dans son œuvre de destruction un génie infernal. Vous lui aviez d'ailleurs laissé des valeurs, des blanc-seings, des pouvoirs illimités; après avoir réalisé des sommes énormes, il a disparu!

CORA, à Croix-Mare.

Je vous l'avais bien dit.

CROIX-MARE, amèrement.

Voilà vos consolations, madame!

MARIE, allant à lui.

Mon père!

CORA.

Vous vous retrouvez au point où vous en étiez avant de quitter la France, vous, Monsieur, mais moi!...

MARIE, avec reproche.

Maman!... (Un moment de silence. On voit apparaître, dans le salon du fond, Maxime Timor; il avance en hésitant et avec précaution. En regardant par la glace de la cheminée, il fait un geste de surprise et recule épouvanté: il a reconnu la famille de Croix-Mare; mais s'apercevant que la famille et M. de Lachesnaie tournent le dos à la cheminée et sont trop absorbés d'ailleurs pour le voir, il se croise les bras et contemple comme son œuvre la scène qui se passe sur le devant.)

CORA.

C'est la misère, ma fille! la misère! la honte, l'obscurité, le départ des valets, les privations, la solitude, les pauvres habits! Ah! malédiction sur...

LACHESNAIE.

Madame!...

CROIX-MARE, debout.

Je pars pour le Havre!

LACHESNAIE.

Bien! Monsieur; et, je vous en prie, disposez de moi.

MARIE, à part.

Oh! Madeleine! Le malheur devait venir, j'étais trop heureuse!

CROIX-MARE, à Cora.

Adieu, madame! (A Marie.) Ma fille, adieu! il faut se relever ou mourir! Mais où retrouver ce Maxime Timor? (M. de Lachesnaie console les deux femmes; Maxime met la main sur la porte du fond. — Le rideau baisse.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Chez Rose Simon.

Une sorte de petit salon faisant suite à la boutique de Rose Simon au passage de l'Opéra; à gauche, et séparé de la scène par une cloison, les premières marches d'un escalier qui commence devant une porte vitrée et se perd dans la coulisse. A droite, un vitrage qui sépare l'arrière-boutique de la boutique. Au fond, à gauche, une porte d'intérieur; à droite, une porte ouvrant sur une cour. Entre les deux portes une cheminée avec pendule et flambeaux. Un buffet, une table ronde, un canapé, ameublement simple et de bon goût; çà et là des fleurs.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MADELEINE, ROSE, VINCENT.

(Au lever du rideau, Rose et Madeleine sont assises auprès d'une table sur laquelle il y a une lampe allumée; Rose travaille à une robe blanche, Madeleine assemble un bouquet et une couronne de mariage; Vincent va et vient.)

VINCENT.

J'ai remarqué une chose, moi, c'est que mademoiselle Rose Simon, ma patronne, est toujours moins gaie que d'habitude les soirs où, comme aujourd'hui, il y a bal à l'Opéra. N'est-ce pas, ma patronne, que tu es moins gaie?

ROSE.

Quelle idée, mon bon père Vincent!... Vraiment vous vous trompez!

VINCENT.

Je te jure, mademoiselle Rose, que je ne demande pas mieux. (Déclamant.)

« Car la gaieté charmante de mes trois enfants
Change mes jours d'hiver en véritables jours de printemps. »

(Il passe dans la boutique.)

MADELEINE.

Ton pauvre cœur est donc toujours tourmenté, ma Rose?

ROSE.

Mon cœur, mon cœur!... il perd la tête, mon cœur!... notre père Vincent ne se trompe pas du tout. Il y a bal ce soir à l'Opéra, et voilà que ma gaieté déménage! On va y courir tout à l'heure... j'entendrai des cris de folie... je verrai passer là, de ma boutique, des dominos, des pierrots, des débardeurs, toute la procession de la Saint-Gavarni, et comme je ne dormirai pas cette fois, ça m'attristera malgré moi... les pierrots surtout, avec leur visage blanc! Si j'étais fixée, si je pouvais me dire : il est mort au Grinderwald, mon... mon Gavarni? ou

bien il est vivant... il m'achète des fleurs et il s'appelle lord Fackland!

MADELEINE.

Ce doit être lui...

ROSE.

Non! je ne peux pas me dire : c'est lui ou c'est l'autre... et j'ai des remords comme si c'était tous les deux!

MADELEINE.

Mais lord Fackland ne t'offre-t-il pas de t'épouser.

ROSE.

Oui, les jours où il sent bien que c'est moi qui dirais non!... car il devine tout, cet homme-là... mais il me semble que j'aurais bien mieux aimé celui qui n'est plus, Louis Durand, puisqu'il s'appelait Louis Durand. D'un autre côté, lord Fackland te regarde plus que moi... mais toujours, je ne peux pas mettre à la porte un homme qui tient mon honneur dans ses mains... Ah! bah! le bon Dieu arrangera tout ça!... Et toi, Madeleine, il va bien, ton cœur?

MADELEINE.

Dam! tu travailles à ma robe blanche, je fais moi-même ma couronne nuptiale, Georges va venir... et nous nous marions mardi!

VINCENT, rentrant.

Dis donc, ma patronne, ta boutique est joliment dégarnie ce soir!

ROSE.

Ça veut dire qu'on a été amoureux aujourd'hui dans Paris. Tant mieux, père Vincent, nous fermerons plus tôt.

VINCENT.

Ce que c'est que les fleurs! On ne peut pas plus s'en passer dans les amours que d'argent dans les affaires! Ça dit tout, et bien autre chose! Ainsi, tenez, en province ou au village (pas à Paris, où l'on trouverait ça bête), quand une jeune fille s'en va à l'église appuyée sur son père, suivie du fiancé qui donne le bras à la maman, tout le monde au passage la regarde avec douceur; on la saluerait si on ne craignait de la faire rougir. Eh bien! qui est-ce qui dit sur son chemin : Voyez-vous cette enfant toute blanche qui s'en va demander à Dieu la permission de ne pas rentrer ce soir chez sa mère; la voyez-vous! c'est l'innocence, c'est la pudeur, c'est l'amour qui passe, saluez! Qui est-ce qui dit ça? (Prenant un bouton sur la table et déclamant.)

C'est cette petite fleur,
Que le matin sa mère a attachée sur son cœur.

ROSE, bas à Madeleine.

Les bons peuvent quelquefois être bien méchants sans s'en douter... (Haut, en changeant de ton.) Un fameux consommateur de fleurs, un Gargantua de bouquets, c'est lord Fackland.

MADELEINE.

Il y a quelque temps qu'on ne l'a vu!

ROSE.

C'est vrai! ce n'est pas comme le petit lord Arthur, son admirateur, son fanatique, son domestique même un peu!...

VINCENT.

Il n'est pas encore trop tard aujourd'hui... puisqu'il y a bal à l'Opéra!... Et puis quoi! mes enfants, il n'a pas que nous à voir, lord Fackland! c'est une fière occupation qu'une existence à grandes guides comme la sienne.

ROSE.

Mais, papa! je ne me plains pas de son absence, moi!

MADELEINE.

Ni moi!

VINCENT.

Oui, oui, vous ne l'appréciez pas vous autres!... vous avez tort! je vous dis que c'est un brave homme! Il a des insolences de grand seigneur, oui, et puis des coups de folie, et des amours à la diable! mais il ne mange pas sa monnaie tout seul, et il fait sa part de bien; allez!... j'en suis sûr, puisqu'il se sert de moi pour ça!

ROSE.

Oh! je sais bien qu'il aime à être bon!

VINCENT.

Et d'ailleurs, il souffre, ce milord-là. Il a été perdu dans Paris, voilà longtemps, un enfant qu'il cherche toujours, son fils ou son frère; je l'aiderai à le retrouver, moi.

MADELEINE.

Et vous y réussirez, père Providence! Mais assez parlé de votre idole... Georges ne vient guère vite!

VINCENT.

Le fait est qu'il tarde indignement, mon barbouilleur!... Il est infidèle!

MADELEINE.

Infidèle!

VINCENT.

Eh! non, ma fille, je ris, je plaisante, je dis des horreurs! L'infidélité et l'oubli ne sont pas des denrées faites pour toi!

ROSE.

Vous lui avez fait peur tout de même... avec vos denrées! — En tout cas, Georges sera là pour souper avec nous au coin du feu; comme c'est carnaval, on fera des crêpes, on boira du vin chaud, papa jouera de la guitare et nous rirons.

VINCENT.

Ma guitare vous fait rire!

MADELEINE.

Mais non, père, mais non!

VINCENT.

C'est que je serais homme à ne plus en pincer en ce monde, voyez-vous! (Avec dignité.) J'abdiquerais!...

ROSE.

Par exemple! régnez, papa! régnez longtemps!

SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGES, entrant par la gauche.

GEORGES.

Régnez toujours!

MADELEINE.

Enfin!

ROSE.

C'est lui.

GEORGES.

Oui, reine des fleurs! c'est moi; et je le signe, (Il embrasse Rose et Madeleine au front, et serre les mains de Vincent.) mais je ne suis pas encore libre: — des dessins à finir; — j'ai laissé ma lampe allumée et je suis venu en courant; je me sauve tout de suite!

MADELEINE.

Ah!

VINCENT.

Qu'est-ce que tu veux, ma fille? faut qu'il cultive la seule rivale qu'il te donnera jamais, sa muse, comme on appelle ça!...

ROSE.

Moi qui voulais que nous soupions-là tous quatre, gaiement!

GEORGES.

Eh mais! je tâcherai de revenir! s'il est tard je passerai par la cour. (Il montre le fond.) mais que je vous trouve à table! (Il va à Madeleine.)

VINCENT, les montrant à Rose.

Ils sont gentils, ils sont mignons, comme s'ils étaient encore tout petits!

ROSE.

Oui, mais ils n'ont qu'un instant, puisqu'il va s'en retourner...

VINCENT.

Compris! moi je vas faire une course! Toi, patronne, va un peu voir par là si je n'y serais pas, par un effet d'optique.

ROSE, en sortant par le fond, tandis que Vincent s'en va par la boutique.

Allez, mes amoureux, effeuillez vos marguerites!

SCÈNE III.

GEORGES, MADELEINE.

GEORGES, après un silence en regardant Madeleine avec tendresse.

C'est toi!

MADELEINE.

Oui!

GEORGES.

Que j'aime!

MADELEINE.

Oui!!!

GEORGES.

Qui m'aimes!

MADELEINE.

Oui!!!

GEORGES.

Encore trois jours!

MADELEINE.

Deux!

GEORGES.

Trois.

MADELEINE.

Deux. Nous sommes à samedi soir, et c'est mardi, ça fait deux jours!

GEORGES.

Eh bien! ça fait deux ans, deux siècles, deux éternités! Il me semble que le temps s'arrête et que nous n'arriverons jamais à mardi!

MADELEINE.

Ah! mon ami! ça sera long, mais enfin!...

GEORGES.

Figure-toi que pour hâter le temps, je travaille avec fureur... et je suis content aujourd'hui... ça vaut quelque chose, ce que j'ai fait!.. il y a surtout un certain ciel... Tiens, une fois mariés, je voudrais t'emmener sous ce ciel-là!

MADELEINE.

Que de fois, mon cher Georges, je t'aurai vu passer de la confiance au découragement... Et, à propos, il est fini ton tableau du découragement, qui est en même temps un si beau portrait de toi?...

GEORGES.

Tu le verras au Salon... (Doucement.) Dis donc, Madelinette, mardi... à cette heure-ci?

MADELEINE.

Chut!...

GEORGES.

Oui! oui! la langue m'a tourné, je voulais dire mardi à midi... (Fort.) à midi!

MADELEINE, à part.

M. de Croix-Mare qui ne sera pas là!... ni Marie, ma pauvre petite sœur!...

GEORGES, continuant.

Dieu! mon Dieu!... à midi!... Vois-tu d'ici le père Vincent qui s'essuie les yeux. — « Où est le père de la mariée? C'est

moi! Et le père du marié? C'est moi! — Ah çà! mais, dit l'adjoint, c'est donc le père éternel. — C'est le père Providence, Monsieur, lui dis-je, il nous a élevés l'un et l'autre et l'un pour l'autre, par ordre du Père de tout le monde! »

MADELEINE.

Moi, je nous vois à l'église... Vois-tu tes amis, les bohèmes, qui donnent aux pauvres, et qui ne rient de rien ce jour-là!.. Et puis, regarde à l'autel : le prêtre est très-vieux, il a l'air très-bon; les cierges brûlent, l'orgue chante, et ça me donne envie de pleurer; mais quelles larmes!... Le soleil pénètre par les vitraux et il me semble que sur ses rayons Dieu va descendre pour nous bénir... Ah! Georges! Georges! ta femme!...

GEORGES, qui l'écoutait avec ravissement, la serrant dans ses bras.

Ma femme!

MADELEINE.

Georges, laisse-moi!

GEORGES.

Quand je t'aurai embrassée!

MADELEINE.

Non! pas maintenant! tu... tu offenses mes pensées...

GEORGES.

Ah! (Ses yeux en se détournant se portent sur la pendule.) Ah! mon Dieu! bientôt neuf heures, il me semble pourtant que je ne fais que d'arriver.

MADELEINE.

Et tu disais que le temps s'arrêtait.

GEORGES.

Je suis fou. Embrasse-moi! et je me sauve!

MADELEINE.

Non, va-t'en!

GEORGES.

Madeleine...

MADELEINE.

Va-t'en!

GEORGES.

Tu refuses d'embrasser ton frère?...

MADELEINE, riante et colère.

Menteur! Va-t'en, ou j'appelle Rose!...

GEORGES, s'avançant.

Mais, je te dis...

MADELEINE, criant.

Rose! Papa!

ROSE, paraissant.

Est-ce qu'il y a le feu? Encore des querelles, n'est-ce pas? vous êtes de fameux scélérats!...

GEORGES.

Oh! pas moi, Rose! puisque je m'en vais bien tranquillement... tu vois... (Se dirigeant vers le fond.) Au revoir, Rose!... (A Madeleine.) A bientôt, Madame!

MADELEINE.

Oh! je peux bien te reconduire un pas ou deux.

ROSE, les regardant sortir.

Sont-ils heureux!... tandis que moi... Bah! le bon Dieu s'occupera aussi de moi, un de ces jours!

SCÈNE IV.

ROSE, VINCENT, puis CROIX-MARE ET MARIE.

VINCENT, dans la boutique.

Mademoiselle Rose, ma patronne, es-tu là?

ROSE.

Oui! je suis là!

VINCENT, paraissant.

Figure-toi qu'en traversant le boulevard, je vois sur un banc un Monsieur qui semblait dormir, malgré le froid, et à côté de lui une enfant qui grelottait... Moi, tu sais, les enfants, ça m'attire, et comme le père dormait, et que l'enfant est jolie, et qu'il passait pas mal de messieurs très-gais... ça m'a fait peur pour elle! Je m'approche donc, je l'interroge, et tout ce que je peux apprendre à travers des larmes, c'est qu'elle et son père sont sans asile, sans rien de rien, quoi! Ma foi, patronne, ils sont là!... (Il indique la boutique.) Si tu n'en veux pas, je garde cette enfant-là pour mon compte et son papa aussi, ce qui me fera grand-père du coup.

ROSE.

Par exemple! je saurai bien les adopter moi-même! (Croix-Mare et Marie paraissent. Ils sont vêtus tous deux très-pauvrement. Les cheveux de M. de Croix-Mare ont blanchi.)

VINCENT, se retournant vers Croix-Mare et Marie.

Venez, Monsieur; entrez, mon agneau!

ROSE, saluant.

Monsieur, quelle jolie enfant?

CROIX-MARE.

Mademoiselle!

MARIE.

Pardonnez-moi, si...

VINCENT, les conduisant devant la cheminée où il les fait asseoir.

Je vas te répondre, ma patronne; mais d'abord ranimons le feu!

CROIX-MARE, vivement.

Oh! oui! du feu, du feu!

MARIE.

Je n'ai besoin de rien, moi, c'est mon père!...

ROSE.

Mais, Vincent, apprenez-moi donc!...

VINCENT, l'interrompant.

Ne te faut-il pas une manière d'apprentie qui puisse aussi

t'aider dans ton petit ménage? cette enfant sera ton affaire...

ROSE.

Je ne demande pas mieux!... mais...

MARIE.

Oh ! je travaillerai bien, Mademoiselle!

CROIX-MARE, se chauffant comme les enfants et entouré de soins par sa fille.

C'est bon du feu, c'est bien bon!

VINCENT, bas à Rose.

On dirait que le cerveau a besoin de réparations.

CROIX-MARE, à Vincent.

Dites-moi, pouvez-vous m'employer, moi aussi, Monsieur? je serai bon teneur de livres, intendant, caissier!

VINCENT, à part en le regardant.

Quel uniforme de caissier!

CROIX-MARE.

Au reste, il y a des bureaux de placement pour tous les emplois, je voulais toujours y aller, ma fille m'a retenu. Elle a eu tort, parce qu'il faut que je travaille, moi, voyez-vous! il faut que je travaille.

VINCENT.

Oui, oui, on s'ennuie à ne rien faire!

MARIE, à Rose.

Ainsi, Mademoiselle, vous assemblez les fleurs? Ah! si vous pouviez connaître une personne dont c'est aussi l'état, et que nous cherchons, en errant dans Paris depuis plusieurs jours; Rose Simon.

VINCENT.

Mais vous êtes chez elle!

CROIX-MARE.

Nous sommes arrivés!

ROSE.

Rose Simon, c'est moi!

MARIE.

Vous? mais alors je vais retrouver Madeleine?

CROIX-MARE.

Ma fille Madeleine.

ROSE, montrant la porte du fond qui s'ouvre.

Madeleine, la voilà!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADELEINE.

MARIE.

Madeleine!

CROIX-MARE.

Ma fille!

MADELEINE.

Marie! monsieur de Croix-Mare!...

CROIX-MARE.

Dis ton père, mon enfant! (Se reculant pour la regarder.) Oh! Marie! comme elle est belle, ta sœur! appelle-là donc ta sœur.

MARIE.

Ma sœur!

MADELEINE.

Mon père!

CROIX-MARE.

Mon Dieu! il y a donc encore du bonheur possible pour moi!

VINCENT.

Ici, voyez-vous, c'est la maison du bon Dieu!

CROIX-MARE, arrivant peu à peu à pleurer.

La voilà, mon autre fille! je la retrouve quand je n'ai plus rien! C'est égal, je suis tout de même bien heureux. (A Rose.) Vous êtes une bonne âme, vous! il y a longtemps, voyez-vous, que je vous connais. (Montrant Vincent.) C'est le père Vincent, lui, n'est-ce pas? qui a élevé Madeleine, le père Providence, comme elle l'appelait!... Ah! soyez béni, brave homme!

VINCENT.

Eh bien, quoi! vous aussi, vous êtes un brave homme! A-t-on jamais vu des bénédictions pour çà! Elle, Madeleine, elle m'aime bien... et voilà! nous sommes quittes.

MADELEINE.

Mon père! Marie! que s'est-il donc passé? et ces habits que je ne voyais pas?

MARIE.

Ce qui s'est passé?... oh! bien des choses, va! je ne sais pas comment mes yeux ont encore des larmes.

VINCENT.

Des yeux de cet âge-là!

ROSE.

Silence, donc! (Croix-Mare est tombé dans une sorte d'affaissement.)

MADELEINE, en le montrant.

Marie!

MARIE, baisant son père au front sans qu'il relève sa tête penchée; puis continuant à voix basse.

Hélas! il est souvent ainsi maintenant!... il a tant souffert!... (Plus bas.) Sa raison a des heures d'affaiblissement depuis qu'un misérable l'a ruiné, déshonoré!...

VINCENT.

Que je le trouve, celui-là!

ROSE.

Mais taisez-vous donc!

MARIE, à Madeleine.

Te rappelles-tu ce sang-mêlé dont je te parlais... tiens, le jour même de ton départ?

MADELEINE.

Géreur de vos plantations.

MARIE.

Oui, Maxime Timor!

CROIX-MARE, se redressant.

Maxime Timor! ah! me trouver face à face avec cet homme, ce monstre! Donne-moi cette joie-là, mon Dieu! quand elle devrait m'étouffer...

MADELEINE.

Mon père, remettez-vous!...

CROIX-MARE.

Oui, oui, Madeleine! Ta voix me calme, mon enfant! ta voix que j'entendais de souvenir dans ma prison!

MADELEINE.

Vous avez été en prison?

CROIX-MARE.

Oui, oui, car tu ne sais pas!... A la nouvelle de ma ruine, j'ai tout vendu à Paris, j'ai mis Marie et sa mère dans un petit logement, et je suis parti pour le Havre. Là, des créanciers qui refusaient de croire à ma loyauté ou qui me supposaient d'accord avec mon géreur, m'ont fait incarcérer. Comment cela s'est fait? je ne sais plus... Ah! que j'ai souffert, tout seul, la nuit, en songeant à Marie, à Madeleine, à ma femme... à ce Timor. Tenez, je l'avoue, j'ai craint parfois de devenir fou... Mais non, non! n'est-ce pas, Marie, que je ne deviens pas fou?

MARIE ET MADELEINE.

Mon père!

CROIX-MARE, la main sur son front.

Non!... mais je deviens faible là-dedans. Tandis que je souffrais de mon côté, ma femme souffrait aussi du sien... et beaucoup. Elle était tombée malade comme de chagrin, et tous les jours le désespoir aggravait la maladie... (Après un silence.) Pauvre femme. (Reprenant.) M. de Lachesnaie était en voyage, et... (S'arrêtant.) Eh bien! je ne sais plus, moi; qu'est-ce que je disais donc?...

MADELEINE.

M. de Lachesnaie était en voyage...

CROIX-MARE.

Ah! oui. Je sortis de prison... je ne sais plus bien comment... n'importe! Le cœur me tirait du côté de Paris. J'y suis revenu à pied, mes amis, moi qui ai eu cinq voitures; j'ai mendié en route, moi qui ai eu huit cents esclaves! Et quand je suis arrivé dans ce logement triste où j'avais laissé ma femme malade; elle se mourait. Elle m'a demandé pardon, pardon! elle a aussi prononcé ton nom, Madeleine, en me priant de lui pardonner aussi pour toi, en chargeant Marie de t'embrasser pour elle si nous te retrouvions; et puis... et puis, la créole aux mille caprices a expiré dans mes bras... sur un matelas de paille. (Sa tête cheoit dans ses mains, et il retombe dans son accablement.)

MARIE, peu à peu prise de sommeil.

Deux jours après que tout a été fini, nous nous sommes mis à la recherche de ma sœur! je me rappelais bien le nom de Rose Simon... mais sa demeure... je l'ignorais... et... il a fallu... marcher, demander... Ah! j'ai encore bien des choses à te dire, mais ce soir, je suis épuisée... nous avons marché tout le jour et je... c'est trop pour moi!

ROSE.

Ses yeux se ferment malgré elle!... il faut la coucher.

VINCENT.

Les enfants, le sommeil les empoigne comme ça tout d'un coup! je connais ça, moi.

MARIE.

Oh! mon Dieu! faites, mon Dieu, que mon père... (Elle s'endort tout à fait.)

ROSE.

Pauvre petite, sa prière s'est endormie sur ses lèvres.

MADELEINE.

Venez, mon bon père, prendre du repos! Viens, mon petit ange endormi, viens, mon beau petit chérubin. Elle monte le petit escalier avec son père et Marie.)

VINCENT.

Ah! cette fois, je vas faire ma course. (Il sort par la boutique.)

SCÈNE VI.

ROSE, seule.

C'est vrai, la chère mignonne, elle priait encore, qu'elle dormait déjà. Dire que si on restait toujours aussi innocente qu'elle... on dormirait toujours gentiment comme ça. (Avec un soupir.) Ah! (On entend la voix de Raoul au dehors.) Ah çà! il n'y a donc personne dans la boutique?... Tiens! des acheteurs!

SCÈNE VII.

ROSE, RAOUL, FABIEN, c'est un tout jeune homme, et DANIEL, il a le teint d'un mulâtre, puis MADELEINE.

RAOUL, paraissant sur le seuil de la porte et se retournant vers la boutique où l'on aperçoit Fabien et Daniel.

Eh! tenez, Messieurs, la voici, la bouquetière! entrez donc!

ROSE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

RAOUL.

Que nous aimons les fleurs, ô Flore de ce jardin, et que nous sommes entrés dans votre parterre pour en cueillir, au prix voulu. (Fabien et Daniel sont entrés.)

ROSE.

Je suis chez moi, Messieurs, et je vous prie...

RAOUL, à ses amis.

Vous vouliez du fruit nouveau pour dessert, mes enfants, il me semble que...

ROSE.

C'est trop d'insolence.

DANIEL.

Nous allons au bal, Mademoiselle, eh bien! est-ce vous offenser beaucoup que de vous demander d'y venir avec nous? (Madeleine paraît sur l'escalier.)

FABIEN, l'apercevant.

Tiens! elles sont deux?

ROSE.

Assez, Messieurs, laissez-nous!

MADELEINE, bas.

Ne crie pas... mon père, Marie, pourraient s'éveiller!...

DANIEL.

Voyons, Mesdemoiselles, parce que vous êtes jolies, ce n'est pas une raison pour être méchantes.

FABIEN.

Est-ce que vous ne voulez pas venir?

ROSE.

Je veux que vous sortiez!...

RAOUL.

Une fois, deux fois, trois f...

ROSE.

Je vais appeler!...

RAOUL.

N'appelez pas! nous partons... mais nous ne nous en irons pas comme nous sommes venus; allons, un baiser, un tout petit baiser, gros comme ça, à chacun de nous!... hein, mes enfants!

FABIEN ET DANIEL.

Oui, oui, on ne nous refusera pas ça!

MADELEINE.

Ah! Messieurs, faites-nous grâce... Votre conduite est indigne!... Vous nous insultez!...

RAOUL.

Quoi! pas même un baiser!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MAXIME.

Non, Messieurs, pas un seul!

RAOUL.

Un homme!

ROSE.

Sauvées!

RAOUL, les retenant.

Jolie apparition! faite au bon moment! Ça devrait se passer à Venise! c'est romantique! c'est joli!... Appartiendriez-vous, Monsieur, au conseil des dix?

MAXIME, à part, et sans regarder Raoul.

Un homme de couleur!

RAOUL.

Au fait, Monsieur, dé quoi vous mêlez-vous?

MAXIME.

Ce n'est pas intelligent, cette parole-là! Je vous assure, Monsieur, que si je vous voyais, n'importe où, empêcher une vilaine action, je ne vous dirais pas : De quoi vous mêlez-vous?

FABIEN.

Enfin!

MAXIME.

Enfin, employer la force et se mettre trois pour prendre un baiser à une femme, qu'elle soit une duchesse ou une ouvrière, que cela se passe dans une boutique ou dans un salon, c'est une vilaine action, Messieurs, et je ne vois qu'un moyen pour vous d'effacer celle-la, c'est de demander pardon à ces jeunes filles!

RAOUL.

Vous êtes fou, Monsieur!

DANIEL, bas à Raoul.

Il a raison.... (Il s'avance devant Madeleine et Rose qu'ils saluent.) Monsieur a raison et nous nous inclinons en reconnaissant notre faute.

FABIEN.

J'ai besoin du même pardon!...

MAXIME, leur offrant la main.

Je vous remercie, Messieurs, et je vous félicite cordialement (A Raoul.) Monsieur, c'est votre tour...

RAOUL.

Je vous dis, Monsieur, que vous êtes fou!

MAXIME.

Vous ne voulez donc pas faire ce que j'ai dit?

RAOUL.

Non, certes!

MAXIME.

Je vous en prie.

RAOUL.

Vous avez bien tort.

MAXIME, le saisissant par la nuque et le courbant.

Allons donc, Monsieur, inclinez-vous au moins! j'en ai fait plier de plus robustes que vous!

ROSE.

Il a une jolie main, sais-tu?

MAXIME.

Voulez-vous, Mesdemoiselles, nous laisser un peu... Ces Messieurs ont peut-être un dernier mot à me dire.

ROSE.

Que de remerciements. (Elle passe dans la boutique.)

MADELEINE, à part.

Voyons si Marie n'est pas réveillée.

SCÈNE IX.

MAXIME, RAOUL, FABIEN, DANIEL.

RAOUL; il s'est relevé avec rage, et, malgré ses amis, il a tiré son portefeuille et y prend une carte.)

Monsieur, des muscles ne sont pas des raisons, et je veux réparation d'une brutalité... Voici ma carte... (Maxime recule et ne la prend pas.) La vôtre, Monsieur, la vôtre! ou je vous forcerai bien...

MAXIME.

Vous ne croyez pas que je cèderai à une menace, Monsieur?

RAOUL.

Mais, pour me refuser votre nom, vous craignez donc de vous faire connaître?

MAXIME.

Jeune homme, je voulais ignorer qui vous êtes, par égard pour vous, et dès lors je n'avais pas à vous dire mon nom... Selon vous, je crains de me faire connaître!... (A Daniel.) Vous êtes issu de race noire, Monsieur!

DANIEL.

Oui, Monsieur; le docteur Daniel.

MAXIME, à Fabien.

Monsieur d'Egtall, je crois?

FABIEN.

Fabien d'Egtall... oui, Monsieur!

MAXIME.

On me nomme lord Fackland, Messieurs. (A Raoul.) Maintenant, Monsieur, vous me connaissez et je suis à vos ordres.

RAOUL.

Alors...

DANIEL.

Permettez, Raoul, ce duel est impossible, vous avez eu tort.

RAOUL.

Mais...

DANIEL.

Vous avez eu tort, vous dis-je, et vous ne trouveriez pas de témoins. (Même geste de la part de Fabien.)

RAOUL, aux jeunes gens.

C'est bien, Messieurs!

MAXIME, à Daniel.

Devenez mon médecin, docteur Daniel, et comptez sur moi.

RAOUL.

Allez, Messieurs, nous nous reverrons au bas de l'Opéra. (Daniel et Fabien saluent et se retirent. — A Maxime.) Vous m'avez blessé dans ma vanité, Monsieur, devant des femmes, devant mes amis, prenez garde! Je ne puis, dit-on, me battre avec vous; prenez garde! j'ai lu quelque part qu'il n'était aucun homme qui n'eût laissé tomber dans un coin de sa vie une arme quelconque bonne à le frapper; j'ai le temps, moi, je suis un désœuvré... je chercherai dans votre vie... et il se peut que je trouve. (En sortant.) Prenez garde!

SCÈNE X.

MAXIME, puis VINCENT ET ROSE.

MAXIME.

Il eût mieux valu me mettre avec lui! Ce que je crains parfois, ce n'est pas la lutte avec les lois, les grandes crises, les coups de tonnerre! non! j'ai tout prévu. Ce sont ces riens qui font éclater des machines gigantesques... les grains de sable!

VINCENT, entrant le premier.

Ah! Milord! Rose vient de me dire la chose, et là, vraiment... je suis content de vous.

ROSE.

C'est qu'il n'y a pas à dire... ils allaient nous embrasser, les gueux!

MAXIME.

Chut! ne parlons plus de cela!

VINCENT, bas à Maxime.

Je suis joliment content de vous voir! il est arrivé des histoires... fameuses!... je vous conterai cela... un digne homme ruiné par un scélérat!... si bien que vous, la générosité même... peut-être que...

MAXIME.

Vous avez pensé à moi, merci! Mais à propos, vous n'avez pas vu mon lord Arthur? je lui avais donné rendez-vous ici.

VINCENT, le montrant.

Tenez, présent.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR.

Milord, monsieur le père Vincent... (A Rose.) bonsoir, parfum de ma vie, tige de mon âme! (Se rapprochant de Maxime en lui montrant Rose.) Mon cher Williams, je suis fou de cette petite!

MAXIME.

Tais-toi?

ARTHUR.

C'est convenu.

MAXIME.

Quelle jolie nature. (A Rose.) Adieu, Rose! (Il fait un mouvement comme pour se retirer.)

VINCENT, l'appelant.

Milord!

ROSE, à Vincent qui lui parlait bas avec animation.

Êtes-vous fou, papa?

VINCENT, de même.

Tais-toi donc! je suis sûr que ça le flattera. (Haut.) Certainement, Milord, des crêpes, des beignets, c'est bien sans cérémonie; mais il y a le sucre et la bonne franquette pour saupoudrer la chose!

ROSE, prenant la parole.

Tout cela veut dire, Milord, que nous devions souper là en famille, au coin du feu, à cause du carnaval, et que le père Vincent a le front de vouloir vous inviter à manger des crêpes.

MAXIME, à part.

Madeleine sera là!

ROSE.

Et ma foi, puisque vous voilà si tard... si lord Arthur veut bien rester avec vous?

ARTHUR, à part.

Ciel! je suis aimé. (Haut et chantant.) Il est donc sorti de son âme...

MAXIME, l'arrêtant.

Tais-toi?

ARTHUR.

C'est convenu.

MAXIME.

Mille grâces! nous resterons un moment et avec joie.

VINCENT.

Quoi! il accepte?

ROSE.

Voulez-vous qu'il refuse à présent?

VINCENT.

Non! c'est un grand homme!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, entrant.

Milord, je ne vous ai pas remercié pour votre généreux secours.

MAXIME.

Encore! ne me remerciez pas, vous me froisseriez! J'en eusse fait autant pour votre servante et n'eusse fait que mon devoir. Le baiser d'une femme c'est un souffle de Dieu... on ne vole pas ces choses-là!

VINCENT.

Bonne nouvelle, Madeleine! Milord veut bien rester un peu avec nous. (Bas.) Tâche d'être plus aimable avec lui qu'à ton ordinaire... il est bon... à millions... il peut être utile à M. de Croix-Mare.

ROSE, qui a été au fond.

La cheminée flambe! le feu attend la poêle, la poêle attend le beurre, le beurre attend la pâte... qui est-ce qui marche au feu avec moi?

MAXIME.

Allez, Arthur, vous savez que je n'aime pas vous voir oisif.

ARTHUR.

C'est convenu. (Criant.) Un tablier, un tablier, ma fortune pour un tablier! (Rose lui met son tablier de cuisine.)

MAXIME.

Quelle jolie nature!

VINCENT.

Moi! je ferme la boutique et je vous rejoins.

MAXIME, en regardant Madeleine et bas à Arthur qui offrait le bras à Rose.

Si quelqu'un rentre ici, ris très-haut pour m'avertir.

SCÈNE XIII.

MAXIME, MADELEINE.

MADELEINE, à part.

Vincent a raison... il peut beaucoup pour mon père. (Haut, s'avançant près du guéridon et assemblant quelques fleurs.) C'est charmant, Milord, à un homme de votre monde de vouloir bien s'asseoir à notre petite table.

MAXIME, devant la cheminée et d'un ton souriant.

Vous me dites cela d'une voix bien douce, Mademoiselle, vous hautaine toujours avec moi et même un peu farouche! Gageons que, non pour vous, qui n'y auriez jamais pensé.... mais pour quelqu'un de vos amis, je peux quelque chose.

MADELEINE.

Rose dit vrai, Milord, quand elle dit que vous devinez tout... mais... permettez! si dans quelque noble action vous consentiez à nous aider, vous entreriez dans mon cœur par la reconnaissance, eh bien! quand vous en seriez devenu l'hôte sacré, n'abuseriez-vous jamais de l'hospitalité... pour me parler...

MAXIME.

D'amour? — M'ouvrir ainsi votre cœur, c'est me le fermer,

Madeleine, je peux renoncer à vous servir.... à vous aimer?... impossible!

MADELEINE, se levant.

Alors, brisons là!

MAXIME.

Ainsi, c'est uniquement au nom d'un service que vous aurez daigné me parler une seule fois d'une bouche souriante?

MADELEINE.

Milord, nous n'avons plus rien à nous dire.

MAXIME.

Peut-être!

MADELEINE, faisant un pas et élevant la voix.

Je ne vous écouterai pas, Milord, et si vous vouliez me contraindre...

MAXIME, se plaçant devant elle.

Arrêtez, n'appelez pas! et ne me quittez pas! je n'aurai d'ailleurs jamais recours à une violence, ne voulant rien tenir que de vous-même, que de votre amour même! Si donc, vous êtes sûre de ne jamais venir à moi, vous n'avez rien à craindre!

MADELEINE, avec dédain.

Est-ce que je vous crains!

MAXIME.

Si vous voulez lutter, d'ailleurs, prenez garde à rester seule pour vous défendre! Vous seule! c'est bien assez!... Vous pleureriez bien vite les amis que vous auriez mêlés à ce combat!... Non! que tout se passe entre nous!

MADELEINE.

Milord, c'est quelque chose que l'amitié... eh bien!...

MAXIME.

J'aime mieux votre haine : elle peut enfanter votre amour. (Madeleine, à ce mot, fait encore un mouvement; il reprend d'un ton impérieux.) Écoutez-moi.

MADELEINE, résolument.

Eh bien! pour une fois, la première, la dernière! j'écoute. Mettez en peu de mots vos promesses et vos défis. Allons! osez dire tout ce que vous avez à dire!

MAXIME, d'un ton profond.

Je vous aime!...

MADELEINE.

Et alors, je dois vous aimer?

MAXIME.

Oui!... Les passions comme la mienne sont des fatalités qui entraînent tout avec elles dans leur courant furieux; vous subirez cette fatalité, vous serez emportée dans ce courant...

MADELEINE, impassible.

Vous croyez!... Mais je vous ai interrompu, je crois... Reprenez donc!

MAXIME, à part.

Ah! vertu, statue de glace, tu te fondras! Déjà tu m'écoutes!

première faute! (Haut.) Je suis d'une nature de bronze qui ne s'attendrit qu'au souvenir de mon père mort et d'un enfant perdu. Les seuls pleurs que je pusse répandre étaient les pleurs que cette double pensée faisait sourdre en moi... A présent, le cœur me tremble auprès de vous, Madeleine, et... je ne peux pas poser mes yeux sur vous sans qu'ils s'emplissent de larmes! En ce moment même, tenez! vous me regardez d'un air froid!... à glacer n'importe quel homme!... Moi, je m'enivre à ce supplice! car vous avez beau faire, ce sont vos yeux qui me regardent!

MADELEINE, en détournant ses yeux.

Est-ce que vous n'avez pas tout dit?

MAXIME.

Madeleine!... (Il avance vers elle qui recule.) vous avez peur! de quoi? j'aime trop votre front éclairé par la pudeur pour y faire passer une ombre... L'amour ordinaire me fait pitié. Faire tomber la femme pour en obtenir... la femme, la belle gloire! le beau bonheur! Mais obtenir une âme, l'enivrer, l'extasier, la fondre dans la sienne, désaltérer en elle toutes les soifs qui vous brûlent!...

MADELEINE.

Assez, Milord!... J'aime!

MAXIME.

Qu'importe! vous n'aimez pas comme vous m'aimerez!... De quelque façon qu'il se prouve, un amour qui a le temps et la force, ne laisse point insensible la femme qui l'inspire: vous m'aimerez! Pour vous attirer vers moi je n'hésiterai pas au crime : je ferai tout, sûr qu'à l'heure où vous m'aimerez, vous me pardonnerez tout. J'entrerai dans votre vie par la peur, par l'admiration, par l'habitude; j'occuperai votre pensée malgré elle-même; mon amour aura pour vous l'attrait du gouffre, et un jour où, découragée, misérable, abandonnée, vous ne croirez plus qu'à moi, je vous y ferai tomber, atteinte de vertige, épuisée par la lutte, éperdue et mourante, pour renaître avec moi!...

MADELEINE.

J'aime! j'aime un artiste sincère, un grand cœur, un homme qui me sauvera de vous!

MAXIME.

Ah! si vous l'aimez, tant pis pour lui!...

MADELEINE, travaillant.

Voulez-vous... le tuer?

MAXIME.

Le tuer! pour le faire revivre plus beau, pâle et couronné dans votre cœur?... non! mais l'amoindrir.

MADELEINE.

Vous devenez fou! Celui que j'aime, un vrai artiste dans un vrai homme! je l'ai vu aux prises avec cent misères, et de ses

étreintes avec elles, je l'ai toujours vu sortir plus fort et plus digne de mon amour!

MAXIME.

L'avez-vous vu aux prises avec le démon de l'orgueil, avec les éblouissements du succès, avec les lendemains du plaisir? Je le changerai en Sybarite votre Lacédémonien, et s'il lui faut après combattre le malheur ou encore la misère, vous verrez vous-même quel artiste faible, vaincu, avili?

MADELEINE, s'animant.

Eh bien! faible, vaincu, avili, je l'aimerais encore!

MAXIME.

Vous mentez!

MADELEINE.

Mais vous êtes un démon!

MAXIME.

Non! un ange tombé qui remontera par vous sur les hauteurs du ciel. Reconquérir une âme, c'est une volupté qui toutours a tenté les vierges saintes, connaissez-la!

MADELEINE, s'exaltant.

J'aime! j'aime!! j'aime!!! vous pouvez me troubler, vous ne saurez pas me convaincre... Vous n'auriez pas un tel amour pour une femme vulgaire: je ne serai pas une femme vulgaire! J'animerai mon mari... je le grandirai... j'ajouterai aux siennes toutes les vigueurs de ma volonté!... Oui, vous êtes l'ange du mal... mais si vous avez la force du mal, nous vous vaincrons par une force plus grande, et cette force.... c'est l'amour!

MAXIME.

Essayez!

MADELEINE.

Tenez, le calme m'est revenu; me voilà, ferme et souriante, et je vous défie!

MAXIME.

Et vous êtes belle en me défiant! défiez-moi donc jusqu'à ce que vous veniez à moi, car ce sera ainsi, Madeleine; soit dans huit jours, soit dans un mois, soit cette nuit même, vous viendrez à moi! Que voulez-vous! c'est une vérité étrange, mais c'est une vérité : tout me réussit.

MADELEINE.

Cette nuit! vous ne craignez pas de me dire cette nuit?

MAXIME.

Non! Quand tout le monde ici sera retiré, je viendrai voir si vous avez laissé cette porte ouverte... pour moi. (Il montre la porte du fond à droite.)

MADELEINE, riant, avec ironie.

Ah! ah! ah! c'est du délire!

LA VOIX D'ARTHUR, dans la cuisine.

Ah! ah! ah! mon Dieu, mon Dieu!

MAXIME.

Tenez, voilà mon jeune lord... qui fait à votre rire un charmant écho! A bientôt, Madeleine.

MADELEINE.

A jamais, Milord, (Maxime sourit.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ROSE, ARTHUR, VINCENT.

ROSE, portant une assiette.

Allons, dépêchons, et que tout le monde y mette la main!

ARTHUR, paraissant portant un grand plat.

C'est moi et mes œuvres... les crêpes et les beignets. (Il laisse tomber une assiette qui se casse.)

ROSE.

Ah! comme il casse bien les assiettes!

VINCENT.

Plus bas! plus bas! ne réveillez personne!

ROSE.

Il faut y voir bien clair, n'est-ce pas? (Pendant ce qui suit, on met le couvert en allumant des flambeaux; Maxime reste debout près de la cheminée.)

VINCENT, déclamant.

Oui, car on ne doit pas, faute d'y voir assez bien,
Porter ses morceaux dans la bouche du voisin.

ROSE.

Allumons donc tout ce qu'il y a ici de lampes, de gaz et de flambeaux.

ARTHUR.

Feu partout, dans la maison.

VINCENT.

Humilions le soleil!

ROSE.

Et fleurissons la salle du festin avec tout ce qui reste de fleurs dans la boutique!

VINCENT.

Un vrai banquet d'Anacréon! (Rose va chercher des fleurs dans la boutique, et en met partout; Madeleine allume les flambeaux.)

ARTHUR.

Ah! ah! ah! ça me rappelle des chapitres de Paul de Kock! (Il passe à droite.)

MAXIME, allant s'asseoir à droite, à Arthur.

Qu'est-ce que tu as fait pour moi aujourd'hui, Milord? Es-tu allé seulement chez le carrossier, chez l'architecte?

ARTHUR.

Oui, ami! et chez l'agent de change; vos bénéfices du mois sont jolis!

MAXIME.

Et le notaire de Neuilly, chargé de vendre la villa de M. de Lachesnaie, l'as-tu vu ?

ARTHUR.

Oui, noble ami. Ah ! j'ai vu aussi des domestiques pour vous. On m'a offert des noirs, des mulâtres, des sang-mêlés superbes. J'ai refusé. J'entends que nous soyons servis par des hommes, moi ; car ces êtres-là, ce n'est pas des hommes !

MAXIME, d'un ton bizarre.

Tu as bien raison, cher petit, je ne veux être servi... ramasse-moi mon gant... (Arthur obéit.) que par des êtres blancs, très-blancs... comme toi ! (Il lui tire l'oreille.)

ARTHUR.

Eh ! mais, noble ami, vous me faites mal !

MAXIME, se levant, et riant.

Quelle jolie nature !

ROSE.

Allons ! mangeons ! (Arthur est remonté au buffet et apporte les crêpes qu'il montre à Madeleine.)

MADELEINE.

Ah ! superbes ! Lord Arthur a de grands talents !

ARTHUR.

Je raconterai ma soirée demain au club... J'aurai un succès fou !

MAXIME.

Je te le défends !

ARTHUR.

C'est convenu !

MAXIME.

Vous parlez trop, Arthur ; aidez ces dames ! servez-les, rendez-vous utile !

ARTHUR, s'empressant maladroitement.

Voilà, voilà ! Je vais déboucher les bouteilles. (A Vincent.) N'est-ce pas que je sers bien ?

VINCENT.

Vous servez... comme une cinquième roue à un carrosse ! (Bruit et cris joyeux au dehors.)

ARTHUR.

Ah ! ah ! les cris des masques allant à l'Opéra !

MAXIME, bas, à Rose.

Le 8 février... comme il y a deux ans. (Rose baisse les yeux. — Élevant son verre.) Au souvenir ! (Regardant Madeleine.) A l'espérance ! (Madeleine abaisse son verre.)

ARTHUR, qui a placé un petit tabouret près de Rose et s'asseyant, une assiette sur ses genoux.

Vivent les crêpes, Paul de Kock... et l'amour !

VINCENT, à côté de Madeleine.

Savez-vous ce que c'est, l'amour? (Déclamant.)

L'amour, c'est le pain du cœur, mais notre monde est plein
D'un tas d'enfants gâtés qui mangent tout sans pain!

ARTHUR.

Voilà! Eh bien, Rose, je suis tombé amoureux de vous! et je vous offre mon cœur!

ROSE.

Votre cœur! qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse? j'ai le mien!

ARTHUR.

Ah! si vous saviez comme il bat pour le vôtre, le mien. (Se palpant et écoutant.) Mais c'est vrai, comme il bat, grands dieux! Tiens! non, c'est ma montre. (On rit.)

VINCENT.

Mais qu'est-ce qu'on lui fera donc prendre à ce jeune lord pour le faire vivre avec tant d'esprit? (On rit.)

ROSE.

Qu'as-tu donc, Madeleine? tu ris comme quelqu'un qui aimerait mieux pleurer.

MADELEINE.

Moi, par exemple! je suis gaie, je suis bien! Ne sommes-nous pas bien! là, avec de bons amis, (Regardant Maxime.) de généreux cœurs? Rions donc!

ROSE.

Oui, rions et chantons!

ARTHUR.

Écoutez! je vais vous raconter une histoire : Par une belle soirée d'août, le soir, dans Oxford-Street, à Londres...

MADELEINE ET ROSE.

Encore!

ROSE.

Silence, ou je vous tue!

ARTHUR.

Oh! Eh bien! je me tais, je ne dis plus de mots, mon esprit fait relâche.

ROSE.

Bah! laissez donc, il ne joue jamais!

ARTHUR.

Mais mon cœur, il ne peut pas se taire, voyez-vous... et les crêpes me montent à la tête, à moi! Rose, quel âge avez-vous?

ROSE.

Vingt ans, Milord!

ARTHUR.

Vous allez être de la conscription, donc? (Rires.) Moi, j'ai vingt-trois ans.... à l'âge que j'ai! et ce que je veux, c'est une femme comme vous, (Buvant.) bonne!... comme ce vin-là!... aimante, gaie, aimable, perfectionnée!

VINCENT.

Une femme de la comète! (On entend sonner une heure à la pendule.)

ARTHUR, se levant.

Une heure après minuit! j'ai six rendez-vous à cette heure-là. (En ce moment on voit apparaître Croix-Mare au haut de l'escalier.)

MAXIME.

Tais-toi!... C'est du moins l'heure de prendre congé.

VINCENT.

Déjà, Milord!

MAXIME.

Oh! bien à regret! mais ne vous dérangez pas! finissez de souper sans nous. (Bas à Arthur.) Vous n'irez pas au bal de l'Opéra, je vous le défends! (Mouvement d'Arthur.) Vous y avez trop de rendez-vous; vous savez bien d'ailleurs que je veux vous marier.

ARTHUR.

Convenu.

MAXIME, bas à Vincent.

Mon cher Vincent, vous devez, m'avez-vous dit, rendre service à quelqu'un; n'oubliez pas que je compte sur le plaisir de partager avec vous.

VINCENT.

Ah! Milord, vous m'enthousiasmez. (Prenant un flambeau.) Éclairons à nos aimables convives.

CROIX-MARE, il descend l'escalier en prêtant l'oreille.

Cette voix! cette voix! (Il continue à descendre lentement, l'oreille tendue. — Pendant les derniers mouvements de Vincent, Maxime a salué Rose en lui donnant une poignée de main; il va ensuite à Madeleine et lui tend la main. Madeleine, regardée par Rose et Vincent, n'ose refuser la sienne, mais en l'abaissant elle la soustrait au baiser de Maxime qui s'incline alors respectueusement.)

MAXIME.

Au revoir, mes chers hôtes, et merci pour cette cordiale soirée. (Au moment où il sort, précédé par Arthur et Vincent, par la porte du fond à droite, Croix-Mare, descendu jusqu'au bas de l'escalier, l'aperçoit par la porte vitrée; il la pousse violemment et entre en s'écriant :)

SCÈNE XV.

ROSE, MADELEINE, CROIX-MARE, puis VINCENT, puis MARIE.

CROIX-MARE.

C'est lui, c'est lui! c'est lui!

MADELEINE.

Qui donc, cher père? qu'avez-vous?

CROIX-MARE.

C'est lui!

ROSE.

Mais qui donc, mon Dieu? (Vincent reparaît.)

CROIX-MARE.

Le sang-mêlé, le géreur, l'esclave! l'homme qui m'a déshonoré, volé, qui a mis ma femme au tombeau! c'est lui qui était là, là!... lui, Maxime Timor!

MARIE, entrant.

Maxime Timor ici!

MADELEINE.

Mais mon père, c'est impossible! L'homme qui sort d'ici, c'est lord Fackland que Rose et moi nous connaissons depuis près d'un an!

CROIX-MARE, avec force.

C'est Timor, vous dis-je!

VINCENT.

La fièvre lui trouble la raison!

MADELEINE.

Mais, mon père!...

CROIX-MARE.

C'est Timor! Non, je ne suis pas fou; je vous dis que c'est lui, que j'ai reconnu sa voix; et puis ses traits, là, là! Ah! mon Dieu! si, en effet, ma raison m'abandonnait, si j'étais en proie à une illusion!...

VINCENT.

Ce n'est pas autre chose qu'une illusion!

CROIX-MARE.

Oh! la folie! la folie qui ébranle mon cerveau!

MADELEINE, à elle-même, en regardant Croix-Mare qu'on entoure de soins.

Si pourtant mon père ne s'était pas trompé, s'il disait vrai! (Reportant ses regards vers le fond.) Il a dit qu'il reviendrait... que je laisse cette porte ouverte! (A Marie, vivement, en la prenant à part.) Marie, tu aurais reconnu sans hésitation ce Maxime Timor, toi?...

MARIE.

Moi qui l'ai vu tous les jours pendant quinze ans? oui!

MADELEINE, après un silence.

Allons, mes amis! il faut aller prendre du repos!

VINCENT, qui a éteint les lumières.

Moi, j'avoue que je tombe de sommeil!... (Il prend un bougeoir et sort par la cuisine.)

MADELEINE, à son père.

Mon père, remontez chez vous, je vous en prie. (Silence de Croix-Mare; Madeleine reprend à part et comme à elle-même.) C'est un enfant! (Regardant Marie.) J'en ai deux. (Haut, avec fermeté.) Allez vous reposer, mon père, je le veux! (Croix-Mare se lève.—Madeleine à Rose.) Je te ~~le~~ confie!

CROIX-MARE, la regardant et se dirigeant vers l'escalier.

J'obéis! Madeleine, j'obéis!...

MADELEINE, lui prenant la main et la baisant.

O mon père, à vous ma vie désormais! (Croix-Mare et Rose disparaissent à gauche. — Arrêtant Marie qui va suivre Rose.) Toi, Marie,

reste un moment-là, derrière cette porte : l'homme que notre père a cru reconnaître va revenir! Par ce vitrage, regarde-le bien! ne t'abuse pas, ne te ments pas, rends-toi bien certaine!... Surtout, pas un mouvement, pas un cri, rien!... regarde.

MARIE.

Je tremble malgré moi.

MADELEINE.

S'il tarde un peu, prie en attendant : pour notre père, pour mon fiancé et pour moi... (Elle va ouvrir la porte du fond par laquelle Maxime est sorti, écoute, puis revient à Marie.) Le voici!

MARIE.

Madeleine!

MADELEINE, la poussant derrière la porte vitrée qu'elle referme.

Vas. (Le théâtre est faiblement éclairé. — A elle-même.) Mon Dieu! inspire-moi!

SCÈNE XVI.

MADELEINE, MAXIME, MARIE, cachée.

MAXIME.

Je n'ai pas souvent tressailli, Madeleine, dans ma vie... eh bien! en trouvant cette porte ouverte, là, j'ai cru que j'allais tomber.

MADELEINE, près du guéridon, prenant le flambeau qui est resté allumé et l'élevant de façon à éclairer le visage de Maxime.

En effet, vous êtes bien pâle!

MAXIME, après un silence.

Vous m'avez-donc laissé venir?

MADELEINE.

Oui, Milord... mais... je ne voudrais pas qu'on pût nous entendre. (Maxime remonte au fond, regarde au dehors et prête l'oreille. Pendant ce temps elle va vivement ouvrir la porte vitrée.) Vite?...

MARIE, paraissant un peu.

Sur l'âme de ma mère, c'est lui!

MADELEINE, réprimant un tressaillement.

Bien! remonte! (Marie, comme terrifiée, remonte l'escalier en silence et disparaît, pendant que Madeleine dit à part.) Dieu de Judith! Dieu vengeur, tu m'inspires : je démasquerai l'infâme.

SCÈNE XVII.

MADELEINE, MAXIME.

MADELEINE, d'un ton différent.

Vous sembliez vouloir respecter la chasteté de mon front! vous disiez tantôt que jamais, en face de moi, vous ne connaîtriez la violence, et que jamais vous ne voudriez rien tenir que de moi-même...

MAXIME, interrompant.

Eh bien?

MADELEINE.

Si je pouvais vous croire! si je savais quelque chose sur quoi vous puissiez faire un serment?

MAXIME.

Je ne demanderai jamais rien qu'à votre amour même, je le jure sur mon père mort!

MADELEINE.

Bien! (Après un silence elle va écouter.)

MAXIME, pendant ce temps se dit à lui-même.

Oh! est-ce que je toucherais à l'immense bonheur qui doit finir ma vie?

MADELEINE, revenant.

Tout dort! (D'une voix et d'un ton tout à fait différent de sa voix et de son accent ordinaires.) Vous alliez au bal de l'Opéra, voulez-vous m'y conduire?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Chez Maxime Timor.

Un riche salon : ameublement somptueux, au fond, une cheminée; de chaque côté des panoplies chargées d'armes variées et de dépouilles d'animaux étrangers. Portes dans les pans coupés. Au milieu du théâtre, un riche guéridon, sur lequel il y a un vase de fleurs naturelles; à droite, un canapé, garni de coussins; à gauche, une fenêtre. Deux siéges devant le guéridon; tapis.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

VINCENT, ARTHUR, UN DOMESTIQUE.

VINCENT, entrant par la gauche, à Arthur qui entre par la droite. Il est suivi du domestique portant un tableau qu'il dépose sur un fauteuil, au fond, et qui se retire.

Tiens ! c'est vous le jeune lord ! Savez-vous bien que voilà huit jours qu'on ne vous avait vu chez milord Fackland ?

ARTHUR.

Oui, le père Vincent ; et ça me semblait déjà bien long il y a sept jours. Mais voici la chose ; mon noble ami m'avait dit : Ne reparais à l'hôtel que l'époux de miss Rébecca Aldborough... moi, j'hésitais un peu...

VINCENT.

Est-ce qu'elle n'est pas jolie... jolie ?...

ARTHUR.

Si ! jolie, jolie ! mais sa mère, quelle bouche elle a, sa mère ! un immense abîme, père Vincent, cette bouche !... Mais voilà que j'apprends qu'il est arrivé un accident à Williams ; je frissonne ; je veux accourir, je me rappelle qu'il m'a défendu de venir ici autrement que marié : alors je me marie. Ça s'est fait aujourd'hui sur le coup de midi et quart. (Tirant sa montre.) Il est deux heures et demie, voilà deux heures et quart que je suis marié... Mais quelle bouche !... ma belle-mère ! Quand elle rit, ça donne le vertige !

VINCENT, lui prenant la main.

Faut prendre garde.

ARTHUR.

Ah çà ! mais, voyons ! qu'est-il arrivé à mon noble ami ?

VINCENT.

Il est arrivé qu'il y a trois jours, dans un incendie, il est tombé, comme on dit, les quatre fers en l'air au beau milieu du feu, en voulant sauver un petit enfant. Il y a même un pompier qui a embrassé milord ; oui, Monsieur, le même qui m'a conté l'affaire, et milord s'est laissé embrasser ; il a seulement dit au pompier : Quand je ferais une fois ce que vous

faites toute votre vie, braves gens!... On l'a rapporté ici comme en triomphe.

ARTHUR.

Et voilà seulement trois jours que...

VINCENT.

Et milord n'a voulu voir que moi et son docteur mulâtre. Celui-ci a fait courir les domestiques dans les champs, dans les bois, pour trouver je ne sais quelles herbes; il en a fait de vrais remèdes de sauvage ou de chéval! et il dit que ce ne sera rien; et milord n'a même pas voulu ajourner la fête annoncée pour demain à sa villa de Neuilly.

ARTHUR.

Quel gentleman! quel dandy! quel type de race! Byron et Brummel!.. Dieu! sa porte s'ouvre! Parole d'honneur, le cœur me bat!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, MAXIME, en costume de chambre.

MAXIME, paraissant à gauche, à Vincent.

Madeleine n'est pas rentrée?

VINCENT.

Pas encore!

MAXIME.

Vous, Arthur?

ARTHUR.

Oui, moi-même, un peu... Mais quoi! déjà levé, Williams, y pensez-vous?... Vous me regardez d'un air... Ah! mais... à propos! je suis marié à miss Rébecca Aldborough.

MAXIME, lui donnant la main.

Merci, Arthur, merci! c'est bien. (A Vincent; d'un ton différent et plein de bonté.) Rien de nouveau, mon ami? vos recherches sont toujours infructueuses? (Il va s'appuyer près du guéridon.)

VINCENT.

Hélas! Milord! j'aurais plus de chances à chercher une aiguille dans une botte de foin, passez-moi le mot; j'ai fait le possible et l'impossible sans trouver la moindre trace de l'enfant que vous cherchez. Après avoir fouillé les registres des préfectures, des mairies, des hospices, j'ai interrogé Paris dans ses coins et recoins; j'ai cherché des pistes partout, semé l'or et l'argent, piqué l'amour-propre de la police et l'intérêt des gens qui trouvent tout, même ce qui n'a jamais été perdu... Rien! toujours rien!

MAXIME, à lui-même.

Aurai-je donc fait ce que j'ai fait pour moi seul?... (Haut, à Vincent.) Comment vous récompenserai-je, Vincent? Vous avez voulu venir vivre ici, près de Madeleine; position étrange!

vous avez su la rendre aussi respectable et aussi pure que Madeleine est pure. (Lui prenant la main.) Tu m'as souvent consolé, toi, honnête homme; et quand je disparaîtrai, toi seul m'auras aimé peut-être!...

ARTHUR.

Ah!... mais, et moi, noble ami?

MAXIME.

Toi! (Il le regarde avec une ironie mêlée de pitié.) Toi! tu es tout simplement superbe! (Il s'assied près du guéridon.)

VINCENT, à part.

Et Madeleine et Rose soutiennent que c'est un scélérat! — Ah! je le pénétrerai aussi, moi, mais pour lui faire rendre justice.

ARTHUR.

Çà, Mylord, nous sommes un peu vos ministres, monseigneur Vincent et moi, vidons nos portefeuilles. D'abord vous savez bien, Williams, ce portrait qui a fixé vos yeux quand nous passions en voiture l'autre jour, devant un marchand de tableaux?

MAXIME.

Je t'avais prié de me l'acheter.

ARTHUR, lui apportant le tableau.

Le voici.

MAXIME.

Ah! merci, Arthur! (Il le regarde avec intérêt.)

VINCENT, regardant par-dessus son épaule, à part.

Tiens! le tableau du *Découragement!*

MAXIME à part.

Tous les traits de ma mère! — Il faut que je connaisse le peintre qui a fait cela. (Haut en regardant la signature.) Signé, Georges. (A Arthur, en lui donnant le tableau.) Il faudra me trouver et m'amener ce Georges.

VINCENT.

Eh mais! je le connais, moi, je le connais fortement! c'est moi qui vous l'amènerai, Milord. (A part.) Un jour que Madeleine sera en promenade, au loin, comme aujourd'hui.

MAXIME, à Vincent.

Merci d'avance, mon ami. (Se retournant vers Arthur.) Est-ce tout?

ARTHUR.

Non, Williams; je vous ai trouvé un intendant qui fera sans doute votre affaire, et pour qui je vous demande des égards; il se présentera aujourd'hui même.

MAXIME.

Bien!

VINCENT.

Moi, Milord, j'ai vu monsieur de Lachesnaie.

MAXIME.

Que désirait-il? La vente qu'il m'a faite de sa villa de Neuilly n'est-elle pas bien en règle?

VINCENT.

Oui, Milord; mais, d'après ce que m'a dit ce digne magistrat, il avait excepté du jardin un morceau de terrain, un coin sacré contenant quelques-unes des tombes de sa famille; il comptait l'enclore dans l'habitation contiguë qu'il veut s'arranger là, quand il a appris qu'à côté de cet endroit précisément vous faisiez construire une serre.

MAXIME.

Elle est même achevée, cette serre, puisque j'y donne une fête demain...

VINCENT.

C'est ce que j'ai dit à monsieur de Lachesnaie, qui n'a pas paru content... Il prétend qu'il y a eu erreur dans le tracé des limites... Bref, il voudrait que vous voyez à cela ensemble, à la villa même, et si vous aviez pu sortir...

MAXIME.

J'irai! (A lui-même.) Il faut toujours beaucoup de courtoisie avec les magistrats. (Madeleine paraît à droite; elle est en costume de promenade simple et sombre. Maxime l'apercevant.) Madeleine! qu'on nous laisse!... (Arthur va prendre le portrait pour l'emporter, et de façon à ce qu'il ne soit pas vu de Madeleine.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADELEINE, entrant par la droite.

VINCENT, allant à Madeleine, tandis que Maxime échange encore quelques mots à voix basse avec Arthur.

Madeleine, il faut en finir.

MADELEINE.

Il faut en finir, oui, mon ami! le masque que je porte commence à me brûler le visage. (Vincent sort avec Arthur par la gauche.)

SCÈNE IV.

MAXIME, MADELEINE.

MADELEINE.

Déjà debout, Milord? j'allais demander de vos nouvelles.

MAXIME.

Souffrez que je vous en donne moi-même. Grâce au docteur Daniel, au peu de gravité de mes blessures, à la nature aussi! je suis hors de tout danger et en état d'ouvrir avec vous le bal que je donne demain à ma villa de Neuilly.

MADELEINE.

Je croyais vous avoir prié de me dispenser de ce bal... et que vous aviez cédé à ma prière...

MAXIME.

C'est vrai, pardonnez-moi. J'oublie toujours que vous craignez tous les yeux.

MADELEINE, à part.

Mon Dieu! en être au même point encore que le premier jour. Ai-je donc entrepris l'impossible!

MAXIME, la conduisant s'asseoir près du guéridon.

N'en parlons donc plus, ma belle mélancolique. Mais puisque je ne dois pas vous voir demain, laissez-moi vous regarder un peu aujourd'hui. — Vous êtes belle, Madeleine! Il y a de la tristesse dans vos sourires et une vague souffrance dans vos yeux! mais vous êtes plus belle que toute gaieté, que tout espoir, que tout triomphe; et telle que vous voilà, je vous aime!... je vous aime ardemment!

MADELEINE.

Milord!

MAXIME.

Et vous, comment m'aimez-vous? si toutefois cela vous est devenu possible!... Voyons, où en est votre cœur?

MADELEINE.

Vous dites que vous m'aimez?

MAXIME.

Ah!

MADELEINE.

Assez pour me sacrifier votre rang, votre fortune, votre vie?

MAXIME, avec passion.

Mais vous le sentez bien! Ma vie, mais je vous la livre. Vous savez à quelle prédiction je crois, faite à mon enfance; or, vouloir être aimé de vous, Madeleine, c'est vouloir le plus immense bonheur que puisse goûter un homme!... c'est un bonheur pareil qui finira ma vie!... Et pourtant je vous aime! je vous immolerai tout, oui, Madeleine, pourvu que vous m'aimiez; tout, mes biens, mes vanités, mes vieilles haines... excepté la tombe de mon père et l'enfant que je pleure... Tout! et encore, si je vous voyais m'ouvrir vos deux bras et me... Non! non! je blasphème, vous ne m'aimez pas; d'ailleurs, vous ne m'avez même pas répondu!

MADELEINE, à part.

Oh! il y a des instants où je crois que si je n'eusse pas aimé Georges j'aurais laissé tomber mon cœur dans les mains de cet homme!... Et je frissonne, et je rougis... (Haut.) Que vous répondre, Milord? que l'heure de vous aimer n'a pas encore sonné pour moi! Si vous étiez un homme que des paroles pussent tromper, mon désir de vous voir persuadé que je vous aime, m'inspirerait des paroles d'amour, mais...

MAXIME.

Vous désirez donc m'aimer!

MADELEINE, rougissant, se détournant, et à elle-même.

O Georges! ô ma pudeur! (Haut.) Oui.

MAXIME, avec explosion.

Mais vous m'aimez alors!

MADELEINE.

Non! je sens bien que non, et vous reconnaîtriez trop vite le mensonge!... Comment vous exprimer cela? Il y a trois mois, chez Rose, tout ce que vous m'avez dit m'a égarée, fascinée, que sais-je!... tentée enfin, puisque je suis ici! Je me suis sentie tout d'un coup fatiguée de la pauvreté, effrayée de l'humilité; à votre voix il m'a semblé que mes rêves allaient se réaliser; j'ai fait taire l'amour qui jusque-là gardait mon âme, et, toute troublée, je vous ai suivi.

MAXIME.

Je vous ai remerciée à genoux!

MADELEINE.

Oh! vous ne m'avez contrainte en rien, vous êtes resté fidèle à cette parole: « Je ne veux vous tenir que de vous-même, que de votre amour même! » Et ce n'est pas votre faute si je ne suis pas toute à vous... mais ce n'est pas non plus la mienne si le moment n'est pas venu pour moi de vous dire: Je vous aime...

MAXIME, à lui-même et tristement.

Elle aime, elle aime toujours! c'est là ce qui la défend!... — Mais qui aime-t-elle?... Ah! je le saurai. (Haut.) Madeleine!...

MADELEINE, à elle-même en se levant.

Allons, lâche cœur de femme! songe à ton père, fais ce que tu as dit! (En allant s'asseoir sur le canapé.) Vous croyez me connaître, Milord? non! vous ne me connaissez pas. Je suis bien autrement romanesque... je le suis bien plus que vous ne l'avez jamais cru; et si j'ai un idéal, comme disent les petites filles, ce n'est pas, ou ce n'est plus celui que vous avez pu penser!

MAXIME, il s'est levé et il est venu s'agenouiller sur les coussins auprès de Madeleine.

Comment! votre idéal?

MADELEINE.

Eh bien! Milord, ce ne serait pas vous... et d'abord, voyez! c'est sans doute bien puéril, sans aucune raison saine et tient à je ne sais quelles impressions d'enfance: j'ai en aversion votre race anglaise... J'avais cru que je surmonterais cela... je sens que je n'y parviendrai jamais.

MAXIME, à part.

Tiens! (Haut.) Ah! vous allez me faire haïr ma patrie! Et ce ne sera pas généreux, Madeleine, car c'est une grande patrie, l'Angleterre! Et puis, vous m'étonnez: vous me semblez démentir votre nature en n'admirant pas ce caractère sérieux,

discret, patient; ces mœurs robustes, cette rigidité d'honneur, cette distinction suprême, et ce haut sentiment de la nationalité qui font la vieille gloire de la vieille Angleterre!

MADELEINE, à part.

L'Angleterre... oh! il ne la reniera pas! (Haut.) Il est d'un noble fils, Milord, de ne pas laisser prononcer un seul mot contre sa mère. (Reprenant après un moment de silence.) C'est charmant cette existence fastueuse dont vous vivez et que vous m'offrez de partager, même avec votre nom; vous la menez dignement; vous êtes un beau et noble lord, oui, mais vous me laissez à désirer...

MAXIME.

Quoi donc? dites-le moi bien vite!

MADELEINE, cherchant ses mots.

Vous y êtes né dans ce faste, dans la possession de ce beau nom, de ce haut rang, et je ne saurais dire quelle uniformité cela prête à la façon dont vous en usez. Je vous eusse aimé pauvre peut-être, et conquérant tout pour moi... Je suis folle, n'est-ce pas?

MAXIME.

Non! vous me surprenez un peu, mais vous me charmez aussi...

MADELEINE.

Vous n'offrez pas à cette nature bizarre que j'ai reconnue en moi, l'imprévu, l'étrange, le violent peut-être dont elle a soif. Mon idéal, c'eût été, je crois, un être fort en dehors des lois, un paria pour qui j'eusse été le monde! quelque Titan obscur, quelque aventurier hardi dont j'eusse partagé les hasards, les périls, les crimes mêmes!

MAXIME, à part, tandis que Madeleine l'observe attentivement.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MADELEINE, poursuivant.

Eh bien! ne pourrions-nous changer d'existence, quitter Paris, la France. Aimez-vous la mer? Nous fréterions un vaisseau, et avec des hommes braves, nous nous mettrions en chasse d'aventures; nous donnerions à notre vie quelque mission bien fantasque, bien téméraire, bien impossible!...

MAXIME, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire?... (Haut.) Parlez! parlez! je vous écoute avec ravissement.

MADELEINE.

Nous irions par exemple porter la liberté à ceux qui sont nés dans les chaînes, délivrer, sauver les esclaves noirs. Nous irions venger ces martyrs, les relever de leur abjection. Ces malheureux sont nos frères, n'est ce pas?... oui, nous irions secourir et affranchir les nègres, ceux de la Guadeloupe, tenez...

MAXIME, après un mouvement.

De la... (A part, en se levant.) Oh! un piége! un piége tendu par elle!

MADELEINE.

Vous aurais-je déplu, Milord? (A part.) Que je souffre!

MAXIME, se parlant à lui-même.

Mais qui donc l'a poussée contre moi? de quels ennemis est-elle l'instrument? Oh! Madeleine parmi mes ennemis! Madeleine qui ne m'aime pas. (Revenant à elle, et après l'avoir regardée d'un air pénétrant.) Madeleine, demain je donne une fête. Puisque vous n'y paraissez pas, puisque vous n'aimez pas le monde où je vis, puisqu'aussi je n'espère plus trouver dans Paris ce que je cherchais... cette fête sera mon adieu à Paris, à la France.

MADELEINE.

Vous partirez?...

MAXIME.

Dès après-demain. Tout ce beau roman que vous venez d'indiquer là, je le réaliserai pour vous... avec vous!

MADELEINE, comme effrayée.

Vous m'emmènerez?...

MAXIME.

Oui, nous traverserons ensemble des jours terribles, je vous en réponds! et chaque soir de ces jours-là je vous répéterai comme aujourd'hui: Madeleine, où en est votre cœur?

MADELEINE.

Oh! mon Dieu! mais je vous répondrai...

MAXIME, l'interrompant,

Vous ne le savez pas ce que vous me répondrez. Mais après ce que vous m'avez dit, Madeleine, vous ne pouvez plus me quitter... vous ne me quitterez plus. (Il se dirige vers la gauche.)

MADELEINE, faisant un pas vers lui.

Milord...

MAXIME.

Nous ne nous quitterons plus. (A part, avant de disparaître.) Ah! Dalila! tu m'as laissé voir tes ciseaux!

SCÈNE V.

MADELEINE, puis GEORGES ET VINCENT entrant par la droite.

MADELEINE, s'asseyant près du guéridon.

Il veut m'emmener! lui! demain pendant sa fête, je saurai fuir d'ici!... mais mon père! mon père! je n'aurai donc rien pu faire pour lui!

VINCENT, suivi de Georges, et lui montrant Madeleine.

Tiens, la voilà!

GEORGES, s'agenouillant près de Madeleine.

Madeleine.

MADELEINE, se retournant avec terreur.

Georges ! (Elle se lève.)

GEORGES, se levant.

Rose et Vincent ont eu pitié de moi ! je sais tout !

MADELEINE, tendant sa main à Vincent.

Bon Vincent !

VINCENT.

Oui, Vincent, son chien de garde. Ah ! c'est un jeu terrible qu'elle jouait là ! mais qu'est-ce que tu veux ! les femmes même les plus innocentes, les casse-cous les attirent.

GEORGES.

Ne valait-il pas mieux accuser le misérable tout haut, hardiment ?

MADELEINE.

Non, accuser un pareil homme, c'est l'avertir, c'est tout perdre, (A part.) et perdre ceux que j'aime !

VINCENT.

Et puis voilà le diable !... je n'ai pas pu retenir Madeleine, moi; j'ai fait ce qu'elle a voulu; mais j'ai idée toujours qu'on s'est trompé en croyant reconnaître l'esclave ; je crois toujours que lord Fackland est bien lord Fackland, et pas du tout Maxime Timor ! Quant à la confrontation, elle est impossible avec M. de Croix-Mare, affaibli comme il l'est !

GEORGES.

Ah ! Madeleine ! ce que tu as entrepris là, c'est de l'héroïsme, mais c'est de la folie ! et je ne veux pas que tu restes ici ! (Frappé d'une idée.) Mais... attendez... je suis un homme, moi, en état de répondre de ce que je fais...

MADELEINE.

Que veux-tu faire ?

GEORGES, après un silence.

Vincent, quand je t'ai rencontré hier, tu m'as dit que tu cherchais toujours, sans espoir, les traces d'un enfant pleuré par ce lord Fackland, près de qui tu t'es placé ?

VINCENT.

Oui, eh bien ?

GEORGES.

Tu m'as dis combien sont vagues les indications qu'on te fournit : une médaille, le souvenir d'un vieillard à cheveux blancs qui aurait amené l'enfant à Paris et aurait pu lui transmettre quelques signes de reconnaissance...

VINCENT.

Oui !... et que lord Fackland compte sur des souvenirs qu'il veut éveiller lui-même une fois qu'il aura l'enfant sous sa main... et que l'enfant devrait répondre à un nom que milord se réserve de prononcer ! Mais comme je le lui dis : pour tout ça, il faut d'abord le tenir, cet enfant !

GEORGES.

Eh bien! j'irai dire à lord Fackland : celui que vous cherchez, Milord, c'est moi. (Madeleine remoute vers la porte à gauche.) Ainsi je pénétrerai dans ses secrets, dans sa vie.

MADELEINE, redescendant à gauche à la droite de Vincent.

Mais c'est de la démence.

VINCENT.

De la pure démence... s'en venir avec des renseignements si vagues...

GEORGES.

Tant mieux! c'est à cause du vague de ces renseignements que ce que je rêve est possible!

MADELEINE.

Tu vas te perdre, malheureux!

GEORGES.

Ah! je le veux! mon plan est fait. Je répondrai *oui* à tous les souvenirs évoqués; si je me trouble, j'ai le droit d'accuser ma mémoire... qu'on me laisse faire! Vois-tu, Vincent... j'avoue ma faiblesse, si Madeleine restait encore un jour ici... je ne l'épouserais pas!...

VINCENT, comme frappé d'une idée.

Rentre chez toi, Madeleine; et toi, Georges, laisse-moi dire un mot à milord. (Il sort à gauche.)

GEORGES, à Madeleine.

Madeleine! pardonne-moi, et encourage-moi.

MADELEINE, en rentrant à droite.

Je t'aime! (Elle lui envoie des baisers.)

SCÈNE VI.

VINCENT, MAXIME, GEORGES.

VINCENT, rentrant avec Maxime.

Ah! Milord, un vrai miracle du hasard; vous vouliez connaître le peintre de tantôt : le peintre, c'est aussi le modèle. — Et voilà ! (Il lui montre Georges.)

MAXIME, regardant Georges.

Oh! quelle ressemblance!

VINCENT.

C'est peut-être aussi l'enfant que vous cherchez...

MAXIME.

Que dis-tu!... — Laisse-nous! (Vincent sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

MAXIME, GEORGES.

MAXIME, à part.

Il n'y a qu'une mère, qui, du premier coup d'œil, ne s'y tromperait pas... (A Georges.) Remettez-vous, Monsieur...

(Il lui montre un siége.) L'objet de notre entretien est assez extraordinaire, pour que vous en soyez ému. Moi-même, croyez-le, je ne suis pas entièrement calme. Tâchons pourtant de nous expliquer avec sang-froid, certains que si nous ne sortons pas de cette entrevue unis, réunis, comme deux frères, nous en sortirons amis pour toujours.

GEORGES.

J'accepte cet espoir, Milord. (A part.) Oh! déjà mentir!... (Sur un signe de Maxime, il s'assied près du guéridon.)

MAXIME, à part.

Oui, les cheveux et les yeux sont bien d'un sang-mêlé, si les ongles aussi ressemblent aux miens, mon espoir augmentera encore. (Haut.) En signe de bonne amitié, Monsieur, voulez-vous déjà, par avance, mettre vos mains dans les miennes! (Il avance ses deux mains ouvertes.)

GEORGES, se levant, et comme malgré lui, croisant les siennes sur sa poitrine.

Moi, mettre mes mains; non, je... tout à l'heure, Milord, plus tard...

MAXIME, étonné et attristé.

Ah!

GEORGES, à part.

J'ai eu tort... Mais quel rôle à jouer, grands dieux!

MAXIME.

Eh bien, plus tard, soit! Parlons de votre enfance. (Georges fait un signe d'assentiment.) Et d'abord, quel âge avez-vous?

GEORGES.

Je ne le sais pas au juste, Milord. Il paraît qu'une maladie subie dans l'enfance, et aussi de mauvais traitements, peuvent faire supposer une dixaine d'années à un enfant de six ou sept ans; et très-jeune encore, j'ai beaucoup souffert, assez pour que ma mémoire s'altérât. J'ai comme des lacunes dans mes souvenirs; mais, à mesure que je me fais homme, il arrive que, sur un indice retrouvé, je me reconstruis des fragments du passé, des faits évanouis, des figures disparues. Une chose bizarre, c'est que je crois avoir su lire très-jeune, et qu'après mes souffrances d'enfant, il m'a fallu rapprendre. (A part, tandis que Maxime réfléchit gravement.) Jusqu'ici je dis vrai, mais que dire à présent?

MAXIME, assis devant lui.

Où donc avez-vous ainsi souffert?

GEORGES.

Dans une troupe de bateleurs qui parcourait la France.

MAXIME.

Et qui vous infligeait ces mauvais traitements?

GEORGES.

Ah! ceux-ci et ceux-là!

MAXIME.

Mais le chef de cette troupe?

GEORGES.

C'était mon p... (Se reprenant.) C'est lui que j'appelais mon père.

MAXIME.

Qu'est-il devenu?

GEORGES.

Il est mort sous mes yeux, au bord d'un chemin, près de Paris.

MAXIME.

Qui vous recueillit alors?

GEORGES.

Le père Vincent.

MAXIME, vivement.

Vincent!... qui est ici?...

GEORGES, à part.

Ah! devais-je le dire?... (Haut.) Oui, Milord, c'est lui qui m'a fait ce que je suis... Il y a un ange dans cet homme-là!...

MAXIME, attendri et se levant.

Vincent! le digne Vincent! je lui devrais... Ah! d'instants en instants, l'espoir m'emplit l'âme. (Reprenant.) Ce bateleur n'était pas votre père; vous êtes un enfant trouvé ou volé.

GEORGES, à lui-même, en cherchant,

C'est peut-être la vérité.

MAXIME.

Vous devez porter au cou une médaille?...

GEORGES, vivement.

Non! je ne l'ai plus... je l'ai donnée...

MAXIME.

A qui?

GEORGES.

A... une femme.

MAXIME.

Ce n'est pas vrai! On ne donne pas ces choses-là! vous rougissez, d'ailleurs! vous voyez bien que vous ne dites pas vrai. Vous ne l'avez plus, parce que cette médaille était d'argent, et que les misérables qui vous battaient ont dû vous l'enlever pour la vendre.

GEORGES, à lui-même en se levant.

Ce doit être la vérité. (Haut et avec éclat.) Oh! étrange! étrange! (Il passe à gauche.) Est-ce ma mémoire qui se débat, ou mon imagination qui délire? Il me semble que le cordon qui portait cette médaille resta longtemps à mon cou, et que longtemps je m'endormis le doigt passé dans ce cordon.

MAXIME.

Il y avait des caractères tracés sur l'argent.

GEORGES, cherchant toujours.

Oui, peut-être; peut-être... le mot... Dieu! mais toujours, je crois bien que je la reconnaîtrais.

MAXIME.

Bien!... bien!... Voyons, croyez-vous toujours avoir vu les campagnes, les villes et le ciel de la France?

GEORGES.

Oui; et pourtant...— Je ne sais pas!... Il me semble que je n'en pourrais jurer, cependant! Il me semble vaguement, comme on se rappellerait un rêve, qu'étant bien petit, je voyais beaucoup de visages noirs. (A part.) Et je ne mens pas encore, mon Dieu!

MAXIME.

Ne revoyez-vous jamais une immense étendue bleue, la mer! de longues journées pleines de langueurs, à bord d'un navire?

GEORGES, d'un air songeur, et comme à lui-même.

La première fois que je vis un navire, au Havre, il me sembla que ce n'était pas pour moi une chose nouvelle; mais on a souvent de ces étonnements-là, qu'on prend pour des ressouvenirs.

MAXIME.

Et... rien ne vous rappelle-t-il une figure à laquelle ce navire servirait de cadre dans votre esprit, celle d'un vieillard...

GEORGES, très-troublé.

A cheveux blancs...

MAXIME.

Une cicatrice au front.

GEORGES, encore plus troublé.

Oui.

MAXIME, posant un doigt sur le front de Georges.

Là!

GEORGES.

Oui!

MAXIME.

Là! (Il baise la place qu'il a touchée en s'écriant:) O mon père! c'est toi que j'embrasse sur son front!

GEORGES, se dégageant, éperdu, en passant à droite.

Ce baiser!... Ah! mon esprit s'égare! Je ne distingue plus la comédie de la réalité. Et Madeleine? Prenons garde! (Revenant à Maxime et tachant de se remettre.) Vous êtes bien ému, Milord!

MAXIME.

Et toi, n'éprouves-tu rien? As-tu besoin de chercher encore pour sentir que tu es mon...

GEORGES, interrompant.

Mais vous êtes pourtant bien lord Fackland?

MAXIME, étonné.

Oui; qu'est-ce que ce nom vient faire ici? (Haut.) Voyons! par peur de te livrer trop vite à une fausse joie, te faut-il des preuves? Eh bien, écoute... (A part.) Je l'ai toujours em-

brassé, au moins! et c'est bien lui, je le sens là. (Haut.) Ecoute... Si je te dis ce qu'il y avait sur la médaille que tu n'as plus, ou si je te montre la pareille, la reconnaîtras-tu?

GEORGES.

Oui.

MAXIME.

Si je t'appelle du nom dont tu as été nommé au berceau, y répondras-tu?

GEORGES.

Oui; car je me souviens de ce nom-là; je puis le dire, moi... Mais que vous importe, si vous êtes lord Fackland?...

MAXIME.

Encore!...

GEORGES.

Oui; à quoi bon; si votre nom c'est Fackland. Et si le mien, celui de mon frère, c'est Timor!

MAXIME, reculant.

Ah! qu'a-t-il dit? un piége encore! et ouvert par lui, cette fois!... Et le malheureux ne sait pas que l'homme qu'on veut lui faire livrer, c'est son frère!... Oh! ceux qui l'ont envoyé non plus ne le savaient pas.

GEORGES, qui a passé à gauche.

Vous ne dites plus rien, Milord!

MAXIME, se remettant.

Je dis, jeune homme, qu'en effet, lord Fackland n'a rien de commun avec ce Timor, et que, malgré de certaines concordances assemblées par le hasard, vous n'êtes pas mon frère.

GEORGES.

Mais, pourtant...

MAXIME.

Vous n'êtes pas mon frère.

GEORGES, changeant de ton.

Eh bien! vous avez raison, Milord, de parler ainsi; mon rôle me devenait odieux! soit! vous n'êtes pas Maxime Timor... vous êtes lord Fackland; mais vous aimez une jeune fille que j'aime et qui devrait être ma femme! vous laissez croire, vous dites que Madeleine vous appartient!... Madeleine est pure, elle m'aime. Je ne peux plus l'épouser, vous vivant! voici des armes...

MAXIME, avec explosion.

Ah! l'homme qu'elle aime, c'est toi! (Il lève les deux poings sur Georges qui le regarde fièrement de bas en haut, et il recule en disant à part :) Ah! comme il a les yeux de ma mère!

GEORGES.

J'espère que vous allez vous battre!

MAXIME, riant.

Non! non! je ne puis... Je refuse, Monsieur.

GEORGES, s'animant.

Vous refuseriez! oh! non! et pourquoi donc, Milord?

MAXIME, avec force.

Parce que... (Se contraignant et à part.) Mais qui donc l'envoie? Qui m'a découvert ou croit me découvrir?

GEORGES.

Allons, Milord, vous ne voulez pas que je vous croie...

MAXIME.

Quoi donc?

GEORGES, s'animant toujours.

Un lâche!

MAXIME.

Pauvre enfant! (Il s'assied sur le canapé.)

GEORGES.

Je le crois, Milord!

MAXIME, sans l'écouter.

Je t'ai retrouvé et je t'emporterai, mon lionceau, fût-ce au bout du monde!

GEORGES.

Un lâche! Milord, j'en suis convaincu!

MAXIME, à part.

Mon frère! mon enfant!

GEORGES.

Ou plutôt vous n'êtes pas un Fackland, mais ce Timor qu'il faut démasquer! Entendez-vous, lâche! (Il lui jette son gant au visage.) Mais répondez-donc!!

MAXIME, à lui-même et d'une voix concentrée.

Sa punition future sera le souvenir de ce qu'il fait là, le malheureux.

GEORGES.

Un tel homme se laisse frapper et il ne me tue pas, et ses yeux sont pleins de pitié!... Mon Dieu! s'il avait dit vrai? (Se rapprochant de Maxime.) N'alliez-vous pas tout à l'heure me montrer une médaille que j'aurais reconnue?...

MAXIME, très-froidement.

Non, je n'ai pas cette médaille.

GEORGES.

Vous mentiez donc, quand vous disiez?...

MAXIME.

Je mentais.

GEORGES, à part.

Ah! ma tête brûle, mon sang bout; je ne sais que résoudre... je veux revoir Madeleine.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JÉROME, CROIX-MARE.

JÉRÔME.

Milord, voici l'intendant envoyé par lord Arthur.

MAXIME.

Faites entrer. (A Georges, en lui montrant la porte de gauche.) Par

là, si vous le voulez bien. (Refermant la porte.) Vincent me le rendra toujours. (Croix-Mare, très-pauvrement vêtu, est entré; il s'avance un peu jusqu'à la table, la tête baissée; il n'a pas pris garde au dernier mouvement de Maxime, et ne l'a pas même regardé.)

CROIX-MARE, au moment où Maxime revient.

Milord, je suis un ancien négociant... éprouvé par de grandes infortunes. Je suis resté veuf avec des enfants, deux filles, Milord, Marie et une fille naturelle que... (Se frappant le front.) Mais de quoi vais-je parler là, mon Dieu! ne faites pas attention! C'est pour vous dire que j'ai besoin de travailler. Oh! je travaillerai bien... pour mes deux filles! Je suis capable aussi, vous le verrez bien. (Croix-Mare parle toujours les yeux baissés; Maxime, qui a tressailli au son de sa voix, l'a regardé impunément avec attention et enfin reconnu.)

MAXIME.

Ah! monsieur de Croix-Mare! mon... J'allais dire mon maître, quand il vient me prier d'être le sien!... Mais... quel changement! (Sans répondre encore, il semble indécis; puis, comme prenant un parti, il va mettre le verrou à la porte de gauche.)

CROIX-MARE, relevant la tête et parlant, attachant sur Maxime des yeux de plus en plus étonnés.

Vous avez des biens de plusieurs sortes à administrer, je pourrais... (Reconnaissant tout à fait Maxime.) Lui!... oh! cette fois j'en suis bien sûr! (Il court à Maxime, et lui arrêtant le bras, il le force à se retourner au moment où celui-ci courait fermer la porte de droite.) Pourquoi nous enfermes-tu, Maxime Timor?

MAXIME.

Pour causer plus tranquillement avec toi, Paul de Croix-Mare.

CROIX-MARE.

Ainsi, c'est toi, misérable!

MAXIME.

Ah! Monsieur, j'ai perdu l'habitude d'entendre des injures; je ne sais même pas en dire à mes domestiques. Employons mieux notre temps.

CROIX-MARE, riant convulsivement.

Enfin! enfin!... c'est lui!...

MAXIME.

Oui, moi .. Ne me regardez pas avec ces yeux démesurés, c'est inutile; vous m'avez bien reconnu... Je suis bien Maxime Timor, votre ancien géreur... Vous m'avez fait souffrir... épouvantablement souffrir!.,. je me suis vengé... A l'heure qu'il est, toute votre fortune est dans mes mains, doublée par moi; mais je savoure ma vengeance, depuis un certain temps déjà, et j'ai dans le cœur de tels amours qu'ils y réfroidissent ma haine; M. de Croix-Mare, voulez-vous me jurer sur votre fille, sur l'enfant que j'ai bercée dans mes bras... voulez-vous me jurer que vous ne ferez rien contre moi; je vous rendrai votre fortune et... je ferai davantage... je vous pardonnerai.

CROIX-MARE, en passant à gauche.

Il me pardonnera!...

MAXIME.

Croyez-vous que ce ne soit rien?... Allons, votre réponse?

CROIX-MARE.

La voici : Je ne suis pas seulement ruiné, je suis déshonoré, et ton châtiment doit commencer ma réhabilitation. En sortant d'ici, je...

MAXIME, riant d'un rire étrange.

Ah! ah! ah! en sortant d'ici!...

CROIX-MARE.

Tu ris, honnête serviteur! c'est peut-être que tu comptes nier et dire que tu t'appelles... comment donc?... lord Fackland, je crois?... Essaie! je n'aurai qu'à faire mettre ton bras à nu, on y lira la flétrissure dont j'ai fait marquer avec un fer rouge mon esclave révolté!

MAXIME.

Ah! ne me rappelez pas ça, mon bon maître!...

CROIX-MARE.

En sortant d'ici, donc, j'irai dénoncer à ceux qui appliquent la loi, le mandataire qui m'a trahi, l'incendiaire qui a porté la flamme sous mon toit, le voleur qui m'a volé!

MAXIME.

Assez, Monsieur!

CROIX-MARE.

Voleur et meurtrier! qui as tué ma femme par le chagrin et la misère; tué le nom de ma fille et toute son existence; tué mon honneur et le repos de ma vieillesse et ma raison aussi; car tu ne sais pas, Maxime, le malheur a troublé mon cerveau, et je ne dois sans doute ma lucidité de ce moment qu'à l'effet de cette rencontre, et la folie va me ressaisir tout à l'heure plus étroitement peut-être... Voilà, monstre, ce que tu m'as fait! — Est-ce là ce que tu offres de me pardonner?

MAXIME.

Non, Monsieur, c'est ce que vous m'avez fait à moi; je veux vous en faire ressouvenir; et tant mieux si vous vous sentez lucide, car voici un moment où il est bon que vous vous jugiez vous-même.

CROIX-MARE, tombant assis.

Que va-t-il me rappeler?

MAXIME.

J'étais marié depuis un an, et ma femme allait devenir mère, mais déjà j'adorais... autant que j'adorais mon père... un petit enfant, mon frère, son dernier fils. Un jour d'été, ma femme et moi, nous travaillions ensemble dans vos plantations; tout près de nous, le petit enfant, mon frère, s'essayait à vous servir. Vous vîntes à passer : vous étiez en promenade avec madame de Croix-Mare et un de vos amis, arrivé de la veille. Elle était belle, ma femme; votre ami le remarqua et

vous le dit; vous, ce jour-là, vous étiez d'humeur généreuse, si bien que vous répondîtes : Eh bien ! si tu la trouves à ton goût, prends-la, je te la donne.

CROIX-MARE.

Toi, tu te jetas sur madame de Croix-Mare comme un nomme ivre.

MAXIME.

Oui, j'appliquai sur sa bouche patricienne mes lèvres d'esclave, et je vous dis : « Sentez-vous, mon maître, ce que ressent un homme quand il voit attenter sous ses yeux à la femme de son lit, à la mère de son enfant? »

CROIX-MARE.

Je te fis châtier...

MAXIME.

Équitablement. Vous me fîtes marquer au bras avec un fer rouge. Votre femme fit fouetter la mienne qui mourut le troisième jour, emportant dans sa mort le fruit de notre union, et ce jour-là, vous fîtes vendre sous mes yeux, et embarquer pour la France, mon vieux père et son petit enfant... Vous fîtes cela, monsieur de Croix-Mare, dans votre justice, vous fîtes cela. Votre petite fille n'était pas née encore; vous ne saviez pas ce que c'est, un enfant à vous, de vous... mais vous aviez eu un père, et vous avez vendu le mien! Qu'est-ce que vous avez pu faire de cet argent-là?... (Pleurant.) O mon père, mon bon vieux père! je ne t'ai plus revu, je ne te verrai plus jamais, jamais!

CROIX-MARE, se levant et passant à droite.

Finissons.

MAXIME, reprenant.

Je suis resté seul, tout seul, et j'ai continué de travailler. J'ai bien travaillé, n'est-ce pas? puisque vous m'avez mieux payé, et qu'un jour vous m'avez fait votre géreur. Tout a paru réparé, fini, oublié; à tel point que, parfois, en me parlant, vous disiez : « Mon ami! » Votre ami! cet homme tout seul! — Monsieur de Croix-Mare, il y a des abîmes d'une telle profondeur, que si l'on y jette une pierre, on n'entend pas le bruit qu'elle fait en arrivant au fond. Mon âme à moi est un abîme pareil; aux jours que je vous rappelle, vous n'avez entendu aucun bruit, aucun gémissement sourd dans le gouffre de mon âme; la pierre a touché le fond, cependant: Écoutez aujourd'hui l'écho du bruit qu'elle a fait! C'est l'écroulement de votre fortune, c'est la plainte de votre femme expirante. c'est votre cri d'agonie à vous peut-être, car si vous repoussez ma restitution et mon pardon... il va falloir mourir!

CROIX-MARE, étonné et sans frayeur.

Mourir!

MAXIME.

Croyez-vous que j'aurais fait ce que j'ai fait pour vous laisser me livrer à l'infamie? Croyez-vous qu'un crime me coûtera

quand il doit être le dernier et le plus nécessaire, et que je vous laisserai m'échapper quand je vous tiens-là, sous ma main? (Il remonte à la panoplie de droite et y prend un poignard.)

CROIX-MARE.

Ainsi tu vas me tuer?... (Il passe à gauche.)

MAXIME, revenant.

Non! si vous faites le serment que je vous ai demandé.

CROIX-MARE.

Tu oublies que j'ai mon honneur à relever, Maxime! Et d'ailleurs tu ne me tueras pas, je t'en défie! Ce pauvre homme au front blanchi, à la poitrine creusée par la faim, aux yeux éteints par les larmes, à la raison flottante, qui vient d'entrer là comme un mendiant, c'est un être indigne de ta force; mais cet homme-là, c'est ton maître, encore ton maître, toujours ton maître! (Lui arrachant le poignard.) Tue-le donc!... Je t'ai châtié dans tes amours de père, de fils, d'époux, dans ta dignité d'homme, oui, c'est que tu m'avais offensé, et j'étais dans mon droit. Est-ce que je sais ce que c'est que tes amours et ta dignité, moi? Est-ce que je suis de ta race, moi? Ta couleur n'est pas la mienne, mon sang n'est pas ton sang! Je suis né ton maître, tu mourras mon esclave!

MAXIME.

Prenez garde, mon maître, voilà votre lucidité qui s'éteint!...

CROIX-MARE, s'exaltant toujours.

Non! non! voilà plutôt ma raison qui se réveille avec toute ma force, avec tous mes droits! Tu vois bien que tu ne me menaces plus! c'est que tu te sens retombé sous ton joug naturel, et que c'est moi qui ai droit de vie et de mort sur toi...

MAXIME.

La folie vous revient, monsieur de Croix-Mare, prenez garde!

CROIX-MARE, sans l'écouter.

Aussi, vas-tu me demander pardon! A genoux, esclave, à genoux devant ton maître! ou je te tue comme un brigand!

MAXIME, lui repoussant le bras, en passant à droite.

Vous êtes dans la folie, Monsieur!

CROIX-MARE, le poursuivant et le menaçant toujours plus furieux.

A genoux! ou je te tue comme un chien!

MAXIME, les bras croisés.

C'est la folie! ah! ah! ah!

CROIX-MARE.

A genoux! (Il va frapper Maxime, celui-ci recule encore en riant, la porte de la chambre de Madeleine, à droite, s'ouvre à ce moment.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADELEINE, puis GEORGES.

MADELEINE, se précipitant entre eux et recevant le coup.

Ah! (Elle chancelle.)

MAXIME, la soutenant.

Madeleine!

CROIX-MARE.

Ma fille!...

MAXIME.

Madeleine! blessée par lui! (Il la porte à droite.)

CROIX-MARE.

Madeleine, ici! comment y est-elle? que fait-elle? mais son sang coule! du secours! (Il court ouvrir la porte de gauche; revenant et voulant repousser Maxime.) Laisse-moi ma fille au moins!

MAXIME, penché sur Madeleine.

Elle vous sauve la vie, monsieur de Croix-Mare!

CROIX-MARE.

Vas! j'aurai la tienne, Maxime Timor!

GEORGES, qui vient d'entrer.

Maxime!... c'est donc lui!

MAXIME, montrant les caractères tracés sur la médaille.

Ah! c'est moi qui l'aurai tuée!

GEORGES.

Toi! Maxime Timor! toi assassin! Ah! je vais te livrer. (Il fait un mouvement vers la fenêtre comme pour appeler.)

MAXIME, s'élançant devant lui et d'une voix étouffée.

Pas un cri, malheureux! Tiens, reconnais-tu cette médaille!... regarde, Jacques Timor!

GEORGES.

Mon nom d'enfant!

MAXIME.

« Dieu qui fais à tous le sang du même rouge, brise nos « fers! » — Vas-tu livrer ton frère?...

GEORGES, éperdu.

Mon frère! lui!... ô mon Dieu!

MADELEINE, d'une voix affaiblie.

Georges!...

MAXIME.

Vas!... sauve-là pour toi!... et après, livre-moi, si tu l'oses!..
(Georges s'élance auprès de Madeleine.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Dans une serre de la villa de Neuilly, chez Maxime Timor

Un jardin d'hiver où dominent dans le feuillage les arbres et les plantes exotiques : magnoliers, figuiers de l'Inde, bananiers, palmiers, aloès, etc. Au premier plan, à droite du spectateur et fermant la serre de ce côté, une partie de mur recouvert d'un treillage; du bas de ce mur un bouquet d'arbres s'élance sur la scène; à gauche, une petite table de jardin, un canapé et deux sièges; au fond, par de là des masses de feuillages, la porte garnie de draperies (et d'abord fermée) d'un salon plein de lumières; sur le devant, à droite, chaises de jardin.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DOCTEUR DANIEL, MAXIME.

(Au lever du rideau, devant une table de jardin; Maxime, ayant la manche de son habit relevée, tient son bras nu étendu sur un brasier.)

MAXIME, donnant après un instant son bras à panser à Daniel.

Il avait raison dans sa folie, M. de Croix-Mare, qu'on mît mon bras à nu, mon bras que l'incendie a respecté... et la flétrissure me livrait... Que rien, ni personne ne me livre jamais... Ah! ils nous appellent *chiens*, les planteurs... Oui, chiens, d'une race plus forte que leur race d'hommes... Toi, Daniel, tu me comprends!... Restera-t-il des traces?

DANIEL.

Aucune.

MAXIME, abaissant tranquillement la manche de son habit.

Quand je vous dis que tout me réussit... Et Madeleine?

DANIEL.

Sa blessure est sans gravité, le fer a glissé heureusement.

MAXIME.

Tu me réponds d'elle?

DANIEL.

Je t'en réponds!

MAXIME, montrant le brasier.

Tiens, Daniel, mon bras est un peu faible... remets donc ce brasier au jardin. (Il remonte au fond, pendant ce temps Daniel emporte le brasier à gauche, et revient aussitôt.)

MAXIME, ouvrant les portes du fond, à Jérôme qui paraît.

Jérôme, ouvrez partout et faites entrer. (A Daniel en lui montrant son bras.) Maintenant, Daniel; maintenant, entends-tu bien : je suis invincible. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE II.

DANIEL, FABIEN, ARTHUR, RÉBECCA, MISTRISS ALDBOROUGH, INVITÉS, puis ROSE.

FABIEN.

Bonsoir, docteur!

DANIEL.

Bonsoir, Fabien!

FABIEN.

Voilà une charmante salle de bal. (Paraissent au fond, Arthur, Rébecca, mistriss Aldborough, puis les invités.)

RÉBECCA.

Arthur, conduisez-moi à lord Fackland!... Où est-il donc, lord Fackland? apprenez-moi; allons à lui, vitement!

MISTRISS ALDBOROUGH.

Mon gendre, je vous prie, vous vous dirigez avec trop de précipitation; vous n'êtes pas bien galant du tout!

ARTHUR.

Mais mistriss, mais milady... Tiens, c'est le docteur Daniel! ça va bien, docteur? moi, ça va mal! le mariage me rend bilieux, nerveux, furieux!...

DANIEL.

Ah! ce n'est pas bien grave, Milord, mais ça peut durer longtemps.

ARTHUR, regardant de tous côtés.

Oh! admirable! cette serre est un véritable Éden!

FABIEN.

C'est le paradis retrouvé.

DANIEL.

Oui, lord Fackland reçoit ici cette nuit des représentants de tous les peuples du globe. Il a voulu rappeler à chacun sa patrie absente en lui faisant offrir des vins, des liqueurs ou des fruits du sol natal, et il a pensé que ces choses auraient plus de saveur pour ses hôtes étrangers, servies par des gens de chaque pays.

ARTHUR.

Oh! c'est encore plus admirable!...

DANIEL, désignant des domestiques des deux sexes costumés différemment et selon les rafraîchissements qu'ils portent.

Voilà pourquoi ces Napolitains présentent des sorbets... ces Mexicains, des ananas... ces Cypriotes, du vin de Chypre... ces Algériens, du café... ces Majorquins, des oranges...

ARTHUR.

Je suis dans le delirium de l'enchantement.

ROSE, entrant.

Dieux! que c'est beau! que c'est riche! que c'est brillant!

ARTHUR.

Rose! Rose, ici? (Soupirant.) Ah!

ROSE, se retournant.

Quel soupir! Ah! je disais aussi... c'est le jeune lord! Savez-vous qu'il fait beau ici, Milord! A propos! ne soyez pas étonné de m'y voir, lord Fackland m'a écrit qu'il voulait me rendre la soirée que je lui ai donnée dans mon arrière-boutique, vous savez, quand vous m'avez offert votre cœur.

ARTHUR.

Chut! chut! (Plus bas, en lui montrant Rébecca qui est assise à gauche.) C'est mon épouse!... pas mal, n'est-ce pas? oui, mais elle a sa mère, et quand elle s'habille pour le bal, cette mère!... Tenez, contemplez-la, on lui donnerait cent vingt-huit ans! (Il montre mistriss Aldborough qui lorgne à droite et à gauche en sautillant.)

ROSE.

Ah! bah! on n'a que l'âge qu'on paraît avoir. Mais dites donc, Milord, avez-vous rencontré mon père Vincent et mon amie Madeleine dans cette fête?

ARTHUR.

Vous les trouverez ici certainement!

ROSE.

Ah! tant mieux!... Décidément, c'est joli ici! quelle fête! quel monde! (Elle disparaît.)

RÉBECCA, se levant.

Votre bras, Arthur, entraînez-moi vers lord Williams!

MISTRISS ALDBOROUGH, lui prenant l'autre bras.

Venez, Arthur, emmenez-moi à un buffet!

ARTHUR, tiré des deux côtés.

Mistriss, milady, vous me ferez mourir avant la fin de mes jours.

RÉBECCA.

Oh! le vilain époux!

MISTRISS ALDBOROUGH.

Ah! le gendre abominable! (Ils disparaissent par le fond à gauche.

SCÈNE III.

MAXIME, NOUVEAUX INVITÉS, puis ROSE, ensuite GEORGES.

MAXIME, venant du fond et parlant au milieu d'un groupe.

Merci, Messieurs, votre empressement m'est un grand honneur; le vôtre, Mesdames, m'est un grand bonheur; merci!

INVITÉS.

Milord!

MAXIME, apercevant Rose, et plus bas.

Ah! voilà la Rose des roses... c'est bien, cela, mignonne, merci.

ROSE.

Ne me remerciez pas, Milord, je ne suis venue que pour vous rendre toute liberté, en vous remettant votre promesse. (Elle lui remet un papier.) Toutes mes réflexions sont faites; si je ne peux pas vivre honnête femme, je mourrai honnête fille, et si je vieillis en pensant à quelqu'un, ce sera à celui qui est resté là-bas : Louis Durand, puisqu'il s'appelait Louis Durand...

MAXIME.

Ah!.. Puisque c'est votre volonté, belle infidèle... (Il la reconduit par le fond. Redescendant et apercevant Georges qui vient d'entrer par la gauche, premier plan.) Georges! (Il lui tend la main; Georges hésite. — Bas.) Allons!... n'es-tu donc pas de ma race, fils de ma mère?

GEORGES.

Maxime, le délire et le remords de M. de Croix-Mare m'ont appris toute ta vie...

MAXIME.

Le délire!.... les remords!... Et tu es de ceux qui me condamnent?

GEORGES.

Non!... je suis de ceux qui te plaignent... mais il me semble que ce monde est plein d'accusateurs... ne valait-il pas mieux fuir?...

MAXIME.

Je ne quitte le champ de bataille qu'à mon heure, et quand cela me plaît! Mais sois tranquille, frère, au bout de tout ceci il y a le bonheur pour toi et ceux... que tu aimes... et pour cela, la mort même ne me serait rien.

GEORGES.

La mort!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LACHESNAIE, RAOUL, FACKLAND, puis ARTHUR, MISTRISS ALDBOROUGH, RÉBECCA, puis ROSE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Lachesnaie!... monsieur Raoul de Cueilles!

MAXIME, remontant, à Lachesnaie.

Ah! quelle bonne fortune!

RAOUL, à la droite de Maxime.

Vous ne me reconnaissez pas, Milord?...

MAXIME.

Monsieur Raoul de Cueilles.

RAOUL.

Vous souvenez-vous qu'un soir de carnaval ma vanité blessée vous a crié : Prenez garde!

MAXIME, à part.

Le grain de sable! (Haut.) Je me souviens de tout, Monsieur.

C'est vous qui m'avez menacé de chercher dans ma vie : eh bien ! qu'avez-vous trouvé?

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Louis Durand!

MAXIME, tressaillant et avec un cri.

Hein!

RAOUL, répétant.

Monsieur Louis Durand!

FACKLAND, s'avançant gaiement vers Maxime.

Bonsoir, Milord, comment vous portez-vous?

MAXIME, redevenu maître de lui.

A merveille, Monsieur; vous êtes vraiment trop bon! et vous?

FACKLAND.

A ravir! et vous devez me trouver dans un très-joli état de conservation! ça tient peut-être à ce que j'ai été mis au frais!

RÉBECCA.

Oh! vous n'êtes pas mort, Monsieur, apprenez-moi!

FACKLAND.

Je crois bien que non.

ARTHUR.

Vous êtes bien sûr que c'est vous-même? (Il lui avance un siége.)

FACKLAND.

Je crois bien que oui!

MAXIME, riant.

Vous n'êtes donc pas resté dans cette crevasse du Grinderwald? (Lachesnaie et Raoul à droite, à l'écart, observent tout en silence.)

FACKLAND.

Eh! mon Dieu, non! je ne peux pas tenir en place, moi, vous savez! et puis c'est bien simple! Vous vous rappelez l'histoire de l'aubergiste Bohren, racontée là-bas, à table, par monsieur de Lachesnaie. Eh bien! j'ai eu le bénéfice d'une seconde édition. Je suis revenu au monde des vivants de la même manière... j'allais périr pourtant dans le courant que je venais d'atteindre, quand un brave jeune homme se jeta à l'eau et me repêcha. Gentil garçon, ma foi! mais pressé comme un amoureux courant à un rendez-vous! Je voulus le remercier, il me planta là! Pour le retrouver... je donnerais... la vie qu'il m'a rendue.

ARTHUR.

Ah! c'est beaucoup.

FACKLAND, reprenant.

En sorte que je m'évanouis. Quand je revins à moi, j'étais dans la chaumière de tradition, vous savez!.. Là, fluxion de poitrine, fièvre chaude, délire... Vilain réveil!... on me porta à l'hôpital... vilain château... on me crut perdu, Monsieur... oh! vilain état!...

TOUS.

Et?...

FACKLAND.

Et voilà. (Tandis que tout le monde se groupe en causant, il vient à Maxime, et l'amenant sur l'avant-scène, il lui dit sans changer de ton :) Maintenant, si vous vouliez avoir la complaisance de me rendre mon nom, j'en ai besoin.

MAXIME, riant.

Vous m'avez donc donné votre nom?

FACKLAND.

Prêté, Monsieur, ne confondons pas.

MAXIME.

Ah çà! permettez, c'est bien monsieur Louis Durand que j'ai l'honneur de recevoir?

FACKLAND.

Oui... c'est-à-dire non! Diable! voyons, cessons de rire, et rendez-moi mon nom, hein?

MAXIME.

Si je l'avais, vraiment ce serait avec plaisir, mais je n'ai que le mien, et j'y tiens...

FACKLAND.

Beaucoup?

MAXIME.

Infiniment! comme on tient à son titre, à son honneur, à sa signature!...

FACKLAND.

A sa signature!... eh bien, pardonnez-moi une petite indiscrétion : faites-moi donc voir la vôtre.

MAXIME, tirant son portefeuille.

Tenez! connaissez-vous cette écriture?

FACKLAND.

Un peu!... Si je disais que c'est la mienne?

MAXIME.

Vous feriez une erreur, puisque c'est l'écriture de cette main-là. (Il écrit quelques mots au crayon.) Et je signe... vous voyez : Williams Fackland.

FACKLAND, après avoir regardé l'écriture.

Eh bien! franchement, vous êtes très-fort!

MAXIME, avec intention, regardant Raoul et Lachesnaie.

Mais oui, très-fort, monsieur Louis Durand, c'est mon opinion. (Il quitte Fackland au moment où Lachesnaie et Raoul remontent vers le fond.)

ROSE, arrivant jusque sous les yeux de Fackland.

Ah! mon Dieu!

FACKLAND.

Bonsoir, Rose!... ah! mon cœur a sauté...

ROSE.

Vous!... vous!... mais voyons... est-ce vous, dites?...

FACKLAND.

C'est moi, bien moi, qui voulais vous expliquer tout, le jour du Grinderwald, dans ce rendez-vous que j'ai manqué.

ROSE.

Pourquoi l'avez-vous manqué? pourquoi avez-vous mieux aimé vous jeter dans un abîme?

FACKLAND.

Pourquoi?... Je ne sais plus... Je dois avoir eu des motifs... la curiosité peut-être. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai pas été plutôt au fond du trou que j'en ai été fâché : — l'homme n'est jamais content.

ROSE, lui prenant le bras.

A propos, vous savez bien cette petite fleurette restée dans votre main... le jour du pari, et que vous m'avez offerte?... je l'ai encore, entre deux feuillets du vieux paroissien de ma marraine.

FACKLAND.

Tiens! à quel endroit? à l'office des morts?

ROSE, baissant les yeux.

Est-ce pour mon honneur que vous dites ça?

FACKLAND.

Mais non; c'est pour moi, puisque j'ai été mort...

ROSE.

Oui, mais que ça ne vous arrive plus! Revenez-vous pour m'épouser au moins?

FACKLAND, à part.

Madame Louis Durand!... Eh! eh! ce n'est pas ambitieux cela!... (Haut.) Eh bien! oui, peut-être!

ROSE.

Vraiment?... Oh! quel bonheur! (Ils remontent.)

FACKLAND, regardant au fond.

Ah! c'est incroyable!

MAXIME, qui s'est rapproché.

Quoi donc, Monsieur?

FACKLAND.

Ce jeune homme, là-bas, auprès de ce vieillard...

ROSE.

Du père Vincent!

MAXIME, regardant.

Georges!

FACKLAND.

C'est mon sauveur du glacier, mon jeune homme si pressé. Oh! je veux le voir.

MAXIME.

Vous devez vous tromper!

FACKLAND.

Je vais bien le savoir; je suis à vous dans un instant. Si vous dansez, je veux vous faire vis-à-vis. (Il s'élance au fond.)

ROSE, lui prenant le bras.

Avec moi!... Je ne vous quitte pas. (Quelques invités paraissent au fond.)

SCÈNE V.

MAXIME, puis FABIEN, RAOUL, GEORGES, LACHESNAIE, DANIEL, INVITÉS, MAGISTRATS.

MAXIME, à part.

Frappé par moi, sauvé par lui. Existes-tu donc, puissance capricieuse que les croyants appellent Providence!

FABIEN, qui a été çà et là dans le jardin.

En vérité, Milord, tout ce que vous nous donnez à admirer ce soir est merveilleux... Êtes-vous bien sûr de n'être pas le comte de Monte-Cristo?

MAXIME, s'asseyant à gauche.

Eh! mais je veux bien l'être un instant, et aussi le prince Rodolphe, et même un peu le chevalier de Saint-Georges, et encore...

RAOUL, reparaissant et se posant en face de Maxime.

Ce qu'est Milord, Messieurs, nous allons peut-être le savoir.

GEORGES, à part, à gauche; à Maxime avec effroi.

Frère!

MAXIME.

Sois calme, mon enfant.

RAOUL, s'apprêtant à parler.

Monsieur...

MAXIME, le reprenant.

Pardon... Milord.

RAOUL.

On n'a jamais assez d'admirateurs pour des fêtes comme la vôtre; on prodigue les invitations et l'on ignore souvent où elles vont. Il m'en est venu à moi, ainsi qu'à ces Messieurs. (Il montre plusieurs hommes vêtus de noir assis à droite.) Inutiles de vous les présenter. Sachez seulement que ce sont des magistrats.

GEORGES, à part.

Grand Dieu!

RAOUL, riant.

Milord, vous voilà devant la justice...

MAXIME, se levant.

Je le savais. Je connais parfaitement ces Messieurs. Monsieur de Lachesnaie, (Allant à lui.) hier, vous êtes venu pour causer de l'erreur dans le tracé de nos limites respectives? Tenez, nous sommes là précisément dans la partie de terrain, et voici la muraille.

LACHESNAIE.

En effet, j'avais jadis obtenu que ce coin de mon parc fût consacré à des sépultures. De l'autre côté de ce mur dorment mes parents; de ce côté-ci... mais nous causerons de cela plus tard. (A Raoul de Cueilles.) Vous avez été interrompu, monsieur de Cueilles?

MAXIME, à Raoul.

Continuez donc, Monsieur!

DANIEL.

Que va-t-il se passer ici?

RAOUL.

Quand vous refusâtes d'échanger votre carte contre la mienne, j'avoue que je fus étonné; plus tard je compris...

MAXIME.

Qu'avez-vous compris, Monsieur?

RAOUL.

Que vous avez alors reculé devant un mensonge. (Mouvement général.)

MAXIME, remontant au fond.

Ne vous éloignez pas, Messieurs... Mesdames, ne m'abandonnez pas, ceci devient d'un intérêt énorme... rapprochez-vous! (Descendant à gauche, à Georges.) Sois calme, frère. (Revenant à Raoul.) Qui dit : mensonge, Monsieur, dit en même temps : voici mes preuves!... Vos preuves?...

RAOUL.

Mes preuves?... Regardez!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CROIX-MARE, MADELEINE, MARIE, puis LORD FACKLAND.

RAOUL, allant à Croix-Mare.

Monsieur de Croix-Mare... (Montrant Maxime.) Vous connaissez Monsieur?

CROIX-MARE.

Lui?

GEORGES, allant à Madeleine.

Toi ici, Madeleine? toi qui peux à peine te soutenir?

MADELEINE.

Tu te trompes, Georges, puisque je soutiens ce vieillard.

RAOUL, à Croix-Mare.

Parlez, monsieur de Croix-Mare, comme si la loi elle-même vous écoutait... (Au milieu d'un profond silence Maxime et Croix-Mare s'avancent l'un vers l'autre.)

MAXIME.

Et dites bien tout, monsieur de Croix-Mare... tout!

CROIX-MARE.

Je veux dire... je dirai que... que...

MAXIME, à voix basse.

Que tu as dégradé et fait mourir ma femme?

CROIX-MARE.

Cette nuit je la voyais...

MAXIME.

Que tu as vendu mon père et son petit enfant?

CROIX-MARE.

Ils me parlaient cette nuit!...

MAXIME.

Que tu as entendu en souriant crier ma chair sous le fer rouge de ton bourreau?

CROIX-MARE.

Je l'entends toujours!

MAXIME, haut.

Dites bien tout, monsieur de Croix-Mare!

RAOUL.

Parlez, parlez donc!

CROIX-MARE.

Oui, oui, cette pauvre femme... ce petit enfant... ce bourreau.... assez.... assez!.... (En montrant Maxime.) Je ne connais pas, je ne veux pas connaître cet homme. (Il retourne auprès de ses filles.)

MARIE.

Mon père!

MADELEINE, se dressant devant Maxime.

Je parlerai, moi!...

MAXIME.

Que direz-vous donc? que vous avez fait jaillir de mon cœur ce qu'il contenait de plus pur : un immense amour! pour y répondre par ce qu'il y a de plus vil au monde : une trahison!

MADELEINE, reculant et allant tomber aux pieds de Croix-Mare.

O mon père! (Fackland est entré un instant auparavant; il vient à la gauche de Maxime et lui frappe sur l'épaule.)

MAXIME, se retournant.

Ah! venez donc, Monsieur, je vous attendais.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FACKLAND.

FACKLAND.

Toujours très-fort! (A Raoul.) Toujours bien acharné!.... n'importe! c'est vous qui m'avez ramené dans la civilisation en promettant un dénouement à l'imbroglio que nous jouons, Monsieur et moi. (Il arrête une jeune fille vêtue en grecque, et prenant un verre de marasquin. — Revenant à Maxime.) Car, Milord, je serais très-enchanté de savoir qui je suis?

RAOUL, intervenant.

Je vais le dire!

FACKLAND.

Au fait, si j'essayais de le dire moi-même.

GEORGES, passant entre Raoul et Fackland.

Un instant. (Bas à Fackland.) Vos droits auront demain toute satisfaction, Milord; mais aujourd'hui, silence! cet homme

c'est mon frère, (Fackland le regarde.) et moi, je vous ai sauvé la vie.

FACKLAND, il regarde Georges avec émotion; puis, comme prenant une résolution, il se retourne vers Raoul.

Eh bien! Monsieur, voulez-vous que je vous dise? ce n'est pas aujourd'hui que nous en sortirons.

RAOUL.

Mais...

FACKLAND.

Eh! mais, quoi? à vous entendre, lord Fackland, ce ne serait pas Milord, ce serait moi. (Mouvement général.) Oh! pas d'exaltation. (A Raoul.) De deux choses l'une, Monsieur; où vous vous trompez, ce qui est souverainement imprudent vis-à-vis d'un homme comme Milord, ou c'est moi que la chose regarde : alors de quoi vous mêlez-vous?

RAOUL, avec colère.

Ah! il faut pourtant...

FACKLAND, il boit.

Tiens!... voilà du marasquin comme je n'en ai bu qu'à Zara. (Il lui tourne le dos; mouvement général parmi les magistrats qui s'éloignent.)

GEORGES, bas à Maxime.

Tu triomphes... mais il faut...

MAXIME.

Mais il faut partir, n'est-ce pas?... Je partirai cette nuit même. (S'adressant à tout le monde.) Messieurs, rappelez-vous que nous sommes au bal; mais avant qu'il recommence, permettez-moi de vous annoncer mon départ.

FACKLAND.

Vous partez?

MAXIME.

Oui, pour un voyage que je ne comptais faire que plus tard. (Plus bas.) Monsieur Louis Durand, (En lui remettant le portefeuille, dont il retire la perle.) ceci vous fera penser à moi.

FACKLAND.

Mon portefeuille!

MAXIME.

Je ne garde, vous voyez, que... la perle du Fakir. (Appelant une jeune fille qui porte un plateau.) Approche, petite Cypriote...

LA JEUNE FILLE.

Vous voulez du vin de Chypre, Milord?

MAXIME.

Oui, emplis-moi ce verre.

FACKLAND.

Je vous comprends! — Bien, Maxime. Votre frère, mon sauveur, portera le nom de Fackland, que je lui maintiendrai par adoption. Il épousera mademoiselle de Croix-Mare reconnue.

MAXIME.

Vous ferez cela! merci. (Il prend le verre et y laisse tomber la perle.)

Georges, Daniel, mes amis, je bois à vous le vin des adieux. (Il boit. Il se trouve alors près d'Arthur.)

ARTHUR, au milieu.

Mais si vous partez, noble ami, je vous accompagne.

MAXIME.

Impossible!... Pauvre Arthur, tu m'as toujours bien servi. A qui vas-tu te dévouer, quand je serai loin, à ta femme?

ARTHUR.

A moi, ami, à moi!

MAXIME, bas, à Georges.

Georges, emmène Madeleine, emmène M. de Croix-Mare. (Georges va à Croix-Mare qui fait un pas, ainsi que ses filles, pour se retirer. Lachesnaie reparaît au fond et leur fait signe de rester. Pendant ce jeu de scène, à part.) Ah! monde stupide, qui espérais trouver dans cette fête un spectacle nouveau; attends encore un peu, et tu me verras mourir; mais mourir lord Fackland, et debout dans mon orgueil! (Aux invités.) Eh bien! Messieurs, dansons! Voici l'heure où dans les fêtes, tout chante, tout brille, tout bondit. (On va pour former un quadrille. On entend jouer un prélude.)

LACHESNAIE, sur le devant, au milieu.

Prenez garde, Messieurs, ici vous danseriez sur des morts.

MAXIME.

Vous dites, Monsieur...

LACHESNAIE.

Oui, Milord! Et tenez, le brave serviteur dont vous me parliez à notre première rencontre, au Grinderwald, un homme de couleur... qui s'appelait... Timor.

MAXIME, à part.

Mon père! (Haut.) Eh bien?

LACHESNAIE, passant à droite.

Il repose au pied de cet arbre; là tenez, là, là, où vous avez les pieds... — Et maintenant je me retire, en vous demandant pardon, car vous êtes vraiment bien lord Fackland?

MAXIME.

Monsieur!...

LACHESNAIE, revenant au milieu, à Croix-Mare.

N'est-ce pas, monsieur de Croix-Mare, ce n'est point là l'homme que vous appelez Maxime Timor... l'homme qui portait les traces du fouet sur les épaules, et au bras la flétrissure dont vous l'avez fait marquer. (A Maxime.) Vous, Milord, vous pourriez montrer votre bras?

MAXIME, ses regards reviennent comme malgré lui à la place de la tombe; il les en détache avec peine, et reprend :

Traces de fouet... flétrissure! ah! si quelque fatalité me faisait jamais subir un pareil examen, il ne révèlerait que... il ne révèlerait que... (Ses yeux reviennent encore à la même place. — On s'est approché. — Il reprend plus fasciné de moment en moment, et se baissant vers la terre comme si ses genoux pliaient sous lui.) que des cicatrices dont j'ai le droit d'être fier! Il y a quatre jours, j'ai

bravé un incendie où j'ai failli mourir en sauvant un enfant... (Même mouvement.)

LACHESNAIE, à Croix-Mare, avec force.

Vous voyez, ce n'est pas là Maxime Timor!

MAXIME, toujours plus troublé et ses genoux pliant davantage.

Oui, vous voyez bien, je ne suis pas Maxime Timor; vous voyez, Messieurs, que je... que je... je... (Avec une explosion de voix, en cédant à l'attraction qui le sollicite et en se laissant tomber à genoux sur le terrain.) Oh! tu es là, pardon! pardon, pauvre vieux martyr que je renie lâchement sur sa tombe. (Frappant le sol de ses deux mains.) Tu es là, tu m'entends, et tu ne te dresses pas pour me maudire! Oh! parais! viens! viens! que je te voie encore, mon père, mon père! mon père! (Il se prosterne tout à fait comme pour étreindre la terre, et l'on n'entend plus que des sanglots. La musique continue toujours au fond, mais comme à demi voix. Georges va silencieusement s'agenouiller auprès de Maxime. Celui-ci relève la tête, en regardant ceux qui l'entourent, et en dernier lieu monsieur de Lachesnaie. — A part.) Oh! je me suis perdu!... perdu!

LACHESNAIE.

C'est l'heure de mon devoir.

MAXIME, se remettant peu à peu et offrant un papier à M. de Lachesnaie.

Voici la réhabilitation de M. de Croix-Mare, voici la vérité.

LACHESNAIE.

Mais...

GEORGES.

Maxime! mon frère!

MAXIME, chancelant.

Mon Jacques, mon enfant, tu me comprends, toi.

GEORGES, le soutenant.

Il se meurt! (Mouvement.)

DANIEL, qui s'est approché.

Une attaque d'apoplexie pulmonaîre!...

MAXIME.

Ne vous effrayez pas... cela ne fait pas trop souffrir... (Mouvement de quelques personnes qui remontent.) N'appelez personne! (A M. de Croix-Mare.) Je vous pardonne, M. de Croix-Mare; me pardonnez-vous?

CROIX-MARE.

Que Dieu nous pardonne à tous deux!

MAXIME, avec ironie.

Dieu! (Il tombe à la place même désignée par Lachesnaie. — Apercevant Marie, derrière laquelle est Madeleine.) Vous voilà, mademoiselle Marie! vous souvient-il de ce coup de cravache dont vous m'avez frappé?..... Je vous le pardonne, petite Marie...

MARIE.

Ah! Maxime! (Elle s'avance vers lui, il l'arrête.)

MAXIME.

Eh bien! elle allait m'embrasser comme autrefois... là-bas! Est-ce bon, les enfants! (Regardant Madeleine.) Madeleine! Made-

leine!... je vais mourir... et l'on peut être généreux pour ceux que la mort va prendre... Pardonnez-moi! regardez-moi!

MADELEINE, qui s'était détourné jusque-là, regarde Maxime.

Maxime, tournons-nous vers Dieu qui paie l'expiation, l'immolation, le sacrifice, par le pardon, l'amour infini, la réunion pour toujours; vers Dieu qui me parle, et par qui je vous dis : Espérez!...

MAXIME, répétant d'une voix qui s'éteint — il est soutenu par son frère.

Réunion! amour sans fin! espoir! C'est elle qui le dit à mon âme qui s'ouvre! .. Ah! j'y crois à cette voix!... Et le voilà ce bonheur immense, inouï!... la mort doit être tout près, puisque la voici et qu'elle m'éclaire. (Il se soulève sur les deux genoux.) Il faut croire à toi, éternel Dieu! Et... je crois... je crois, mon Dieu!

TOUS, dans un cris grave.

Ah!

FACKLAND, montrant Maxime mort à Croix-Mare et à Lachesnaie.

Supposez cet homme né libre, que fût-il devenu?

FIN.

LAGNY. — Imprimerie VIALAT et Cie.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

format grand in-18 anglais

F. PONSARD.

Lucrèce, tragédie en 5 actes........... 1 50
Agnès de Méranie, tragédie en 5 actes 1 50
Charlotte Corday, tragédie en 5 actes ... 1 50
Horace et Lydie, comédie en 1 acte en v. 1 »
Ulysse, tragédie en 5 actes............ 2 »
L'Honneur et l'Argent, c. en 5 act., en v. 2 »

ÉMILE AUGIER.

Gabrielle, c. en 5 actes, en v........... 2 »
La Cigue, com. en 2 act., en v.......... 1 50
L'Aventurière, com. en 5 actes, en v.... 1 50
L'Homme de bien, com. en 3 actes, en v... 1 50
L'Habit vert, prov. en 1 acte.......... 1 »
La Chasse au roman, com. en 3 actes.... 1 50
Sapho, opéra en 3 actes............... 1 »
Diane, drame en 5 act., en vers......... 2 »
Les Méprises de l'amour, c. en 5 a., en v. 1 50
Philiberte, com. en 3 actes, en v....... 1 50
La Pierre de touche, c. en 5 actes, en pr. 2 »
Le Gendre de M. Poirier, c. en 4 a., en p. 2 »
Ceinture dorée, com. en 3 actes, en pr... 1 50
Le Mariage d'Olympe, pièce en 3 a., en pr. 1 50

GEORGE SAND.

Le Démon du foyer, com. en 2 actes.... 1 50
Le Pressoir, drame en 3 actes.... ..... 2 »
Les Vacances de Pandolphe, c. en 3 act.. 2 »

Mᵉ ÉMILE DE GIRARDIN.

Lady Tartufe, com. en 5 actes, en pr.... 2 »
C'est la faute du mari, c. en 1 a., en v. 1 »
Cléopatre, tragédie en 5 actes. 1 50
La Joie fait peur, com. en 1 acte, en pr. 1 50
Le Chapeau de l'Horloger, c. en 1 a., en p. 1 »

JULES SANDEAU.

Mademoiselle de la Seiglière. c. en 4 a.. 1 50

OCTAVE FEUILLET.

Le Pour et le Contre, c. en 1 acte, en pr. 1 »
La Crise, com. en 4 actes, en pr........ 1 50
Péril en la demeure, com. en 2 actes.... 1 50

ALEXANDRE DUMAS FILS.

La Dame aux Camellias, drame en 5 actes.. 1 50
Diane de Lys, drame en 5 actes.......... 1 50
Le Demi-Monde, com. en 5 actes.......... 2 »

CAMILLE DOUCET.

Les Ennemis de la maison, c. en 5 a., en v. 1 50

ÉDOUARD FOUSSIER

Héraclite et Démocrite, com. 2 a., en v. 1 50
Les Jeux innocents, com. en 1 acte, en v. 1 »
Une Journée d'Agrippa, com. en 5 a., en v. 1 50
Le Temps perdu, com. en 3 actes, en vers. 1 50

EUGÈNE SCRIBE.

La Czarine, drame en 5 act., en pr....... 2 »

J. AUTRAN.

La Fille d'Eschyle, tragédie en 5 actes.. 1 50

ERNEST LEGOUVÉ.

Par Droit de conquête, c. en 3 act., en pr. 1 50

LÉON GOZLAN.

Le Gateau des Reines, c. en 5 a., en pr.. 2 »

ROGER DE BEAUVOIR.

La Raisin, com. en 2 actes, en vers....... 1 50

P. FOUCHER ET RÉGNIER.

La Joconde, com. en 5 actes, en prose..... 2 »

DUMANOIR.

L'École des Agneaux, com. en 1 acte, en v. 1 »
Le Camp des Bourgeoises, com. en 1 acte 1 »

ERNEST SERRET.

Les Familles, comédie en 5 a., en vers..... 1 50
Que dira le monde? com. en 5 actes, en pr. 2 »
Un mauvais Riche, com. en 5 actes, en v.. 2 »

LÉON LAYA.

Les Jeunes Gens, comédie en 3 actes, en pr. 50

MÉRY.

Gusman le Brave, drame en 5 actes, en v. »
Le Sage et le Fou, com. en 3 actes, en v. 50
Le Chariot d'enfant, drame en 5 actes.. »

HENRY MURGER.

La Vie de Bohème, comédie en 5 act......
Le Bonhomme Jadis, comédie en 1 acte.... »

PAUL DE MUSSEF

La Revanche de Lauzun, comédie en 4 act. 1 50

A. DE BEAUPLAN

Les Piéges dorés, comédie en 3 actes..... 1 50

LATOUR DE SAINT-YBARS.

Rosemonde, tragédie en 1 acte........... 1

LE MARQUIS DE BELLOY.

La Mal'aria, drame en 1 acte, en vers... 2
Pythias et Damon, comédie en 1 acte, en v.. 1
Karel Dujardin, comédie en 1 acte, en v.. 1

ARSÈNE HOUSSAYE.

La Comédie a la fenêtre, com. en 1 a, en p. 1

J. DE PRÉMARAY.

Les Droits de l'homme, com. en 2 a., en pr. 1
La Boulangère a des écus, drame en 5 act. 1

VICTOR SÉJOUR.

La Chute de Séjan, drame en 5 actes, en v. 2
Richard III, drame en 5 actes........... 2
Les Noces vénitiennes, drame en 5 actes. 2

CHARLES EDMOND.

La Florentine, drame en 5 actes....... 1

ÉDOUARD PLOUVIER

Le Sang mêlé, drame en 5 actes......... 1
Trop beau pour rien faire, comd. en 1 act. 1 50

A DECOURCELLE ET THIBOUST

Je dîne chez ma mère, coméd. en 1 acte... 1 »

P.-J. BARBIER.

Un Poëte, drame en 5 actes, en vers..... 2 »
André Chénier, drame en 3 actes, en v.... 1 »
L'Ombre de Molière, à-propos en 1 a., en v. » 75

ARMAND BARTHET.

Le Moineau de Lesbie, com. en 1 acte, en v. 1 »
Le Chemin de Corynthe, com. en 3 a., en v. 1 50

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

EAUVOI
en vers..
T RÉGNI
, en prose
IR.
n 1 acte, e
m. en 1 a
RET.
en vers..
actes, en
actes, en
A.
actes, en
actes, en
ctes, en
5 actes..
ER.
act......
acte...
EF
en 4 act.
N
es....
ARS
....
LOT.
ers...
en v..
en v